A TRAVERS L'AMÉRIQUE

DE TERRE-NEUVE A L'ALASKA

R. P. E.-J. DEVINE, S. J.
Ancien Missionnaire d'Alask
Auteur de "*The Training of Silas*"

A TRAVERS L'AMÉRIQUE

DE TERRE-NEUVE A L'ALASKA

(Impressions de deux ans de séjour sur la côte de Bering)

PREMIÈRE TRADUCTION FRANÇAISE

F. PAILLART, IMPRIMEUR, ABBEVILLE

PRÉFACE

Ce volume n'est que la substance de différents articles publiés dans différentes Revues. On y a ajouté quelques détails, et le tout a été refondu sous une forme définitive. Si ces pages, écrites pendant les longues nuits d'hiver en Alaska, procuraient aux lecteurs un peu du plaisir que l'auteur a éprouvé à les écrire, son but serait largement atteint...

A TRAVERS L'AMÉRIQUE

DE TERRE-NEUVE A L'ALASKA

CHAPITRE PREMIER

**Terre-Neuve. — Ordre de départ pour Alaska.
Débuts du voyage.**

C'est au printemps de 1902 que je vis Terre-Neuve pour la première fois. Depuis de bien longues années je caressais le rêve de visiter cette vieille colonie anglaise ; et cependant, pratiquement, cette grande île située en face de la côte américaine restait pour moi un pays étranger, tant elle me paraissait éloignée, tant elle me semblait isolée. Cette impression d'éloignement me poursuivait encore, alors que notre gentil petit paquebot, le *Glencoe*, quittait le port d'Halifax à destination de Terre-Neuve. Trois jours plus tard, nous répondions aux signaux de Signal Hill, nous doublions Cape Spear, la dernière pointe à l'est, nous entrions dans les Narrows, nous nous frayions un passage au milieu des mille navires de guerre et des vaisseaux marchands, et nous entrions dans le charmant port de



Carte de l'Amérique du Nord [...]nt l'iti[...]



...nt l'itinéraire du Père Devine.

Saint-John : alors je sentis que mon rêve allait se réaliser.

Ce qui frappe tout d'abord l'œil du voyageur, ce sont les deux tours massives de la grande cathédrale catholique qui domine la ville. Vues des Narrows, elles se dressent comme deux hardies sentinelles, veillant sur la vieille cité et disant au reste du monde que, à cette frontière extrême de l'Amérique, Dieu est adoré dans un temple digne de son saint patron, Jean, le grand Précurseur.

Saint-John est la capitale de l'île et le centre de son commerce. Son histoire ressemble à celle de beaucoup d'autres villes qui ont eu d'humbles débuts et de longues périodes de formation. Elle commençait à peine à prendre de l'extension qu'elle fut réduite en cendres par le terrible incendie de 1892 : ses édifices sont donc tous modernes. Mais malgré cette circonstance, la ville a un cachet qui lui est propre. Avec South-side Hill et ses énormes amoncellements de morues, avec sa brise fraîche et salée, son odeur d'huile de phoque peu appétissante, son hospitalité généreuse, ses mœurs insulaires, son pittoresque lac Quidi Vidi, ses rues accidentées, sa chaleur torride en été et ses bancs de glace l'hiver, Saint-John est une ville de contrastes.

Deux événements intéressants qui s'y passèrent pendant mon séjour me donnèrent un aperçu de la vie qu'on y mène. L'un fut l'ouverture annuelle de l'Assemblée législative, et le discours du trône qui en est la suite. Les formalités qui accompagnèrent l'arrivée du gouverneur de l'île s'accomplirent dans un parfait cérémonial. Les corps constitués de l'Eglise et de l'Etat, s'y mêlant avec tant de naturel, indiquaient des rapports inconnus dans nos

gouvernements modernes. Le second événement fut l'ouverture de la pêche au phoque : événement à coup sûr fort intéressant pour des yeux peu habitués à l'agitation qui précède le départ de la flotte. Cette année il s'y est mêlé un incident qui n'était pas sur le programme, mais qui n'a rien ôté à l'intérêt du coup d'œil. Les pêcheurs se sont mis en grève, réclamant une augmentation de salaire. Trois mille insulaires à la démarche hardie, au regard fier, ont parcouru les rues criant bien haut leurs revendications. C'était une nouveauté dans les habitudes de la ville : mais les démonstrations, plutôt pacifiques au fond, aboutirent à un compromis.

Au reste, d'après ce que j'en ai pu savoir, les demandes des pêcheurs étaient justes et raisonnables ; car les dangers qui les attendent sur mer sont nombreux et terribles. Ces dernières années, beaucoup ont péri au milieu des banquises des côtes du Labrador et de Terre-Neuve. Mais les dangers n'arrêtent pas un « sealer (1) » : la perspective d'une bonne saison excite son courage ; et quand arrive le 10 mars, — date fixée par la loi pour le départ — il s'élance à bord du navire aussi peu soucieux de la chétive nourriture, du hamac incommode que des dangers de la pêche, pourvu qu'il puisse compter sur une somme de cinquante ou soixante dollars quand viendra le moment du partage des bénéfices.

Deux mois d'un ministère actif et consolant à la cathédrale de Saint-John s'écoulèrent trop rapidement ; et je me

(1) Pêcheur de phoque.

vis contraint d'entreprendre un voyage de sept mille milles (1). Les ordres de mes supérieurs m'appelaient au nord-ouest de l'Alaska, pour y prêcher pendant deux ans les mineurs et les Esquimaux.

Un autre rêve de mon enfance allait s'accomplir. Traverser un continent tout entier, admirer ses riches pâturages, ses fleuves magnifiques, ses provinces de l'est si peuplées, ses prairies de l'ouest, ses hautes montagnes, remonter l'Océan Pacifique, visiter les îles Aléoutiennes, *ce marchepied de l'Asie*, enfin par le détroit de Béring pénétrer dans cette région du soleil de minuit et des ténèbres de midi, tout cela excitait en moi quelque chose des émotions qui font battre le cœur d'un jeune homme à son entrée dans une nouvelle carrière. J'allais traverser l'Amérique à son point le plus large, j'allais visiter les régions des « Aurores boréales », la patrie du morse et de l'ours polaire, le pays des Esquimaux, ces petits hommes trapus des livres d'images de notre enfance, perdus dans leurs fourrures, chassant le renne et le « poulkeh », et vivant sous la glace et la neige.

Faire trêve pendant deux ans aux fatigues du ministère, chercher la solitude sur les côtes de la mer de Béring, vivre de la vie des mineurs, respirer en même temps l'air pur qui rend la force et la santé ; et, ce qui est peut-être aussi précieux, acquérir cette expérience des hommes et des choses que seuls les voyages peuvent fournir, voilà un programme assez brillant pour exciter l'enthousiasme d'un

(1) Le mille vaut 1.609 mètres

missionnaire lui-même. Je commençai donc le cœur léger ce voyage de sept mille milles.

Les quatre cent cinquante premiers milles qui traversent Terre-Neuve de Saint-John à Port-aux-Basques, me montrèrent un pays peu connu du reste du monde. Un chemin de fer à voie étroite — indice de richesse et de prospérité — traverse d'une côte à l'autre tout le centre de l'île : mais à l'exception d'une ferme perdue à droite de la ligne, le pays parcouru est entièrement désert. L'intérieur de Terre-Neuve est encore aussi sauvage et aussi primitif qu'à l'époque où les Beothuks (1) erraient en liberté à travers ses forêts. Des arbres et des arbustes épais couvrent les vallées et bordent les rivières, peuplées de poissons magnifiques aux écailles de mille couleurs. La Nature a jeté sur cette terre, ici et là, les nuances gracieuses de son pinceau, et le voyageur à chaque pas se demande pourquoi un pays si favorisé, aux mains de l'Angleterre depuis plus de quatre cents ans, est encore si peu connu.

La réponse cependant est facile à trouver pour celui qui a le courage de se risquer à suivre les courbes qui longent ses rivages. A travers des perspectives d'un charme incomparable, au milieu de fiords et de baies qui font de Terre-Neuve une rivale de la Norwège, l'île est enserrée dans une muraille de rochers, tous témoins et acteurs des plus terribles tragédies de l'océan. Les vagues furieuses de l'Atlantique qui les battent, les dangers courus par les navires qui les approchent, nous expliquent dans leur grandiose

(1) Premiers habitants de Terre-Neuve.

éloquence, pourquoi, jusqu'à ces dernières années, cette terre, avec ses quarante mille milles carrés, était en pratique aussi inaccessible que les îles des mers australes.

Mais l'ère des chemins de fer est arrivée. Les entreprises modernes transforment ce pays si fécond en ressources. Elles vont changer l'histoire de l'île, et peut-être déplacer le siège de son commerce. C'est seulement quand on approche du Golfe de Saint-Laurent que l'on apprécie la justesse de cette opinion exprimée très ouvertement par beaucoup d'habitants de Terre-Neuve, que la côte occidentale est le futur grenier d'approvisionnement de l'île entière. Là, le sol est meilleur, les ressources minérales plus abondantes, les saisons plus favorables à la navigation. Quand Terre-Neuve aura cessé de jouer avec le Destin, et entrera dans la Confédération canadienne, à laquelle elle a tous les droits d'appartenir, le problème de l'avenir de la colonie sera résolu. En attendant l'encre d'imprimerie et la réclame du journal, ces merveilleux instruments de puissance, travaillent avec activité. Le parfum des sapinières de Terre-Neuve où abonde le gibier, la richesse de ses eaux, y attirent chaque année les chasseurs. A ceux-ci succèdent tour à tour le mineur, le marchand de bois, le fermier ; et une ère de prospérité, connue jusque-là uniquement encore par ses promesses, finira par briller définitivement sur Terre-Neuve.

En atteignant Port-aux-Basques, je disais adieu à Terre-Neuve, et je mettais le pied sur un « Reid steamer », le *Bruce*, vapeur rapide et confortable qui en moins de sept heures me

débarquait à Sydney, au Cap Breton, où allait commencer la partie canadienne de mon intéressant voyage, qui devait se poursuivre pendant trois mille sept cents milles.

Un hardi voyageur, qui a pu en juger par lui-même, me disait que le Gouvernement Canadien ne pourrait rien faire de mieux que de payer à tout jeune Canadien, au jour de ses vingt et un ans accomplis, un voyage à Vancouver. La Nouvelle-Ecosse, avec ses immenses mines inexplorées; le Nouveau-Brunswick, avec ses fermes, ses forêts, ses cataractes, qui n'ont pas encore donné tout leur développement; Québec, la patrie de la liberté civile et religieuse; Ontario, le jardin du Canada; et enfin surtout les prairies immenses et les montagnes du Far-West s'étendant jusqu'au Pacifique; tout cela en un superbe panorama passerait tour à tour sous les yeux éblouis du jeune Canadien. Un voyage à travers le continent, même par le chemin de fer, lui révélerait les ressources du grand Dominion (1), et stimulerait le patriotisme naissant de ceux à qui, dans quelques années de là, seront confiées les destinées du pays. Le vieux proverbe qui déclare, qu'aller à la suite d'une locomotive pour étudier un continent, n'est qu'un moyen d'apprendre bien superficiel, n'aurait pas son application dans le cas du jeune Canadien; puisque le Gouvernement lui fournirait toutes les sources d'information complémentaire pour suppléer à ce qu'il n'aurait pu voir de ses propres yeux.

Il y a bien des obstacles à la réalisation du désir de mon ami le voyageur : mais ils n'empêchent pas que l'idée

(1) La puissance du Canada.

émise soit excellente. Si vous voulez avoir une idée exacte de l'étendue et de la richesse du Canada, il faut le traverser d'un océan à l'autre.

De Sydney la ligne de chemin de fer intercolonial nous fit entrer dans la Nouvelle-Ecosse, à travers un pays d'une beauté magique, où une série de lacs et les différents bras du Golfe de Saint-Laurent entrevus à travers le brouillard, se perdirent bientôt à nos yeux.

C'est à cette terre de Cap Breton, et d'abord à sa grande île du Prince-Edouard qui la borne au nord, que dans le troisième quart du XVIIIe siècle, le chevalier de Glenaladale, dont les souvenirs de Culloden Moor sont encore vivants, amena sa troupe d'Ecossais, pour y fonder une colonie. Ces vigoureux Highlanders (1) côtoyèrent les rives déchiquetées de la Nouvelle-Ecosse qui leur rappelaient celle du vieux monde, se frayèrent une route à travers les forêts, les collines et les vallées, reproduction de celles de leur patrie, et se mirent à défricher le sol. Ils y réussirent, et leurs descendants, qui se comptent maintenant par milliers, se distinguent dans toutes les carrières.

Quelques heures suffirent pour traverser l'étroite langue de terre, qui sépare la Baie de Fundy du Détroit de Northumberland : nous étions dans le Nouveau-Brunswick. Il n'y a qu'une partie de cette riche province qui soit cultivée. Dans ses vingt-huit mille milles carrés, on rencontre de vastes forêts où s'abrite l'élan, en attendant que le bras

(1) Habitants des Hautes-Terres d'Ecosse.



Portrait et signature de l'Auteur.

E. J. Devine, S. J.

robuste du bûcheron vienne l'en déloger. La hauteur anormale des marées de la Baie de Fundy avait pour résultat, les années précédentes, de faire déborder les eaux sur une grande portion du pays. Aujourd'hui l'industrie humaine a su reconquérir cette terre envahie par les flots. Pendant que notre train nous emportait à toute vapeur, nous pouvions voir des milles entiers de digues élevées de mains d'hommes pour prévenir le débordement de la marée, longeant les courbes des ruisseaux, et permettant d'établir de riches fermes sur ces terres d'alluvion, qui sont pour le Canada ce que sont, au dire d'un vieux géographe, les terres de Gowrie et de Falkirk pour l'Ecosse, et les prises du Lincolnshire pour l'Angleterre.

Les fermiers, qui cultivent ces terres coupées de fossés, et qui chaque année pénètrent plus avant dans les forêts du Nouveau-Brunswick, sont les Acadiens, race française dont l'histoire est écrite, non pas avec du sang, mais avec des larmes. Le poème de Longfellow, *Evangéline*, bien que considéré comme une œuvre de fiction, n'est que l'histoire vécue des quatorze mille victimes chassées de leurs demeures, de 1755 à 1763, par d'impitoyables gouverneurs anglais, sur la côte de « l'Atlantique désolé et brumeux. » Parmi neuf cent mille habitants de la province, on en compte encore cent quarante mille qui descendent de cette brave race des Acadiens. Ils sont relativement riches, attachés à leur Foi et à leurs traditions nationales, et s'efforcent malgré tout d'oublier leur tragique dispersion du XVIIIe siècle. Leurs demeures et leurs villages, perdus pour la plupart au milieu des r[illegible] et des sapins noirs,

recouverts de longues touffes de lichen blanc, donnent à leurs établissements un charme difficile à surpasser. Les flèches des églises, surmontées de croix brillantes, nous apparaissaient çà et là à travers les arbres dans notre marche rapide, et nous offraient le tableau d'un peuple calme et heureux qui ne désire qu'une chose, suivre en paix sa propre destinée.

La nuit nous surprit pendant que nous longions le rivage de la Baie des Chaleurs, et que nous traversions la vallée de la Metapedia : le lendemain les belles eaux du golfe de Saint-Laurent se déroulaient devant nous. Pendant huit cents milles, la vapeur nous emporta le long de la rive sud de ce roi des fleuves, l'imposant Saint-Laurent, à travers des villages et des fermes habités par de paisibles Canadiens Français, jusqu'à ce que nous vîmes se dresser en face de nous, sur la rive opposée, le vieux rocher sur lequel Québec est construit. Au sommet s'élève la citadelle, jadis le Gibraltar de l'Amérique, aujourd'hui le rendez-vous des touristes : tout près se trouvent les Plaines d'Abraham qui, en 1759, virent se décider la fortune du Canada. Chaque pied carré de cette vieille cité française rappelle des souvenirs de l'histoire politique et religieuse de ce pays. C'est là que les héros du régime français vécurent et tombèrent ; c'est de là que partirent pour l'Ouest inconnu ces intrépides missionnaires, ces hardis explorateurs du XVIIe et du XVIIIe siècle, qui ont laissé leur empreinte dans l'histoire du Canada, et illustré leur nom sur ses cartes.

A cent quatre-vingts milles plus loin vers l'ouest, nous

traversions le Saint-Laurent, sur un pont de proportions gigantesques, et nous entrions dans Montréal, la capitale du nord. Montréal est une des portes de l'Amérique, avec son immense population anglaise et française de 400,000 âmes qui s'accroît chaque année. Port de mer situé à mille milles de l'océan, Montréal reçoit d'immenses steamers qui remontent le fleuve et viennent débarquer des milliers d'émigrants, se rendant de la vieille Europe aux régions extrêmes du Far-West. Montréal est remarquable pour la prospérité croissante de son commerce, mais aussi pour le développement de l'intensité de sa vie catholique ; deux choses qui bien qu'indépendantes, ne s'excluent pas.

A Montréal, je complétai mes préparatifs pour la traversée du continent, voyage assez fatigant pour quelqu'un qui l'entreprenait pour la septième fois. Il me fallait donc choisir la route la plus courte et la plus commode : je profitai des avantages qui s'offrent à moi d'une manière tout à fait inattendue, et qui n'étaient rien moins qu'un compartiment dans un wagon spécial. Ce wagon était le *Rosemere*, une de ces voitures de chemins de fer destinées à l'usage exclusif des employés de chemin de fer américains, et dans lesquelles ils voyagent presque continuellement pour les besoins de leurs compagnies.

Les mortels ordinaires, même en Amérique, ne s'accordent pas fréquemment un luxe de cette nature ; mais des motifs pressants m'invitaient à accepter l'offre aimable de M. Spencer, inspecteur de la Compagnie du Canadian Pacific. Il se rendait directement avec ses agents de Montréal à l'océan Pacifique ; et des fenêtres du *Rosemere*

nous devions avoir le rare privilège de contempler tout à l'aise les rivages escarpés du lac Supérieur, de voir se dérouler à nos yeux des milliers de milles de prairies, et tout en admirant les verts champs de blé du nord-ouest, de nous préparer au spectacle grandiose des Montagnes Rocheuses. En plus de tous ces avantages en perspective, le *Rosemere* partait pour son voyage transcontinental par une belle matinée de juin.

Le paysage au sortir de Montréal serait assez monotone pendant les premières centaines de milles, sans les souvenirs historiques de la vallée d'Ottawa. Les ingénieurs de la Compagnie du Canadian Pacific n'ont pas cherché de route nouvelle, quand ils voulurent entourer le continent de leur ceinture d'acier. Pendant plus de trois cents milles, ils ont suivi simplement la voie naturelle, suivie par Champlain en 1615, suivie depuis deux cent cinquante ans par les missionnaires et les chasseurs de fourrures, en marche vers les Grands Lacs. C'est la route du canal projeté de la baie Georgienne, où d'enthousiastes capitalistes rêvent d'engloutir cent quinze millions de dollars, afin de convertir nos grandes villes de l'intérieur en autant de ports de mer.

A peine a-t-on remonté la vallée d'une centaine de milles que l'on aperçoit les tours du Parlement d'Ottawa, qui se dessinent dans le ciel bleu, et qui, vues à distance, ressemblent aux tours des vieilles cathédrales d'Europe. Encore quelques milles, et l'on entre dans la province d'Ontario, par un pont de fer, jeté sur les chutes Chaudière, où, presque immédiatement sous les pieds, toute

l'eau de la rivière Ottawa se précipite entre deux rochers avec un bruit assourdissant, et plonge dans ce que quelques-uns croient être un canal souterrain : en effet les eaux reparaissent plus loin au grand jour. Les chutes Chaudière sont le fameux *astikou* des Algonquins qui, il y a deux cents ans, ne les franchissaient jamais dans leurs expéditions pacifiques ou guerrières, sans jeter un tribut de feuilles de tabac dans les eaux écumeuses, afin d'apaiser leur génie courroucé. Ce volume d'eau fournit la force motrice de toutes les manufactures du voisinage, et de l'éclairage de l'une des villes du monde les mieux éclairées à l'électricité. Ottawa est une cité florissante de près de 70,000 âmes, éblouissante pour les visiteurs non seulement par son site qui est unique, mais aussi par sa population qui, à l'époque des sessions du Parlement, réunit les esprits les plus intelligents et les plus cultivés du Canada.

Lorsque le premier ministre actuel, Sir Wilfrid Laurier, prit les rênes du gouvernement, il promit de faire d'Ottawa la patrie des arts et des lettres dans le nord : les habitants ne manquent pas à tout instant de lui rappeler sa promesse. La cité, moderne sous tous rapports, porte encore les traces des précautions militaires qui coûtèrent à l'Angleterre quatre millions de dollars dans les premières années du dernier siècle ; alors que le colonel By ouvrait des communications indépendantes avec le Saint-Laurent, prévenant ainsi les désagréments qui pouvaient surgir avec nos voisins du sud. Le vieux canal militaire Rideau qui sépare la partie haute et la partie basse de la

ville et le pont Sapper qui la relie, restent toujours comme des souvenirs de ces années troublées de la première moitié du XIXe siècle.

Il y a cinquante ans, les forêts de pins de la vallée d'Ottawa fournissaient de bois tous les marchés d'Europe ; mais aujourd'hui la hache du bûcheron a changé cet état de choses. Les forêts ont disparu, et de petites villes comme Renfrew, Pembroke, Mattawa et autres, s'élèvent, prospères et pleines d'avenir, le long de cette fertile vallée. De vastes clairières, des habitations charmantes, des granges spacieuses réjouissaient nos yeux tout le long du chemin, tandis que les champs de blés verts nous apprenaient le secret de la prospérité du fermier canadien.

A Mattawa, le *Rosemere* quitta la vallée d'Ottawa ; là la rivière remonte vers le nord, et au bout d'une heure nous longions les rives du lac Nipissing. Trois heures plus tard, nous pénétrions dans le pays du nickel et du cuivre, dont Sudbury est le centre, à quatre cent quarante milles de Montréal.

C'est en 1882 que le Syndicat Canadian Pacific établit les rails de son chemin de fer dans la contrée minière de Sudbury : il était difficile de trouver un pays qui y fût moins favorable. Ce que les forêts Nipissing étaient jadis, le nombre et la grosseur des arbres tombés sont là pour l'attester : les écrits des premiers missionnaires nous ont dépeint plus d'une fois la magnificence des forêts et des collines qui s'étendent le long des lacs et des rivières du nouvel Ontario. Deux ou trois fois au siècle dernier, le feu porta la désolation au cœur de ce pays habité par les

Otchipways ; et des forêts épaisses, asile d'animaux aux riches fourrures, il ne reste rien que des roches nues et des myriades de vieilles souches sans branches. Les environs de Sudbury sont remplis de milliers de ces monuments carbonisés, restés debout pour raconter l'histoire de leur ruine. Et ce qui ajoute encore à cet aspect de désolation, c'est que, pour la plupart, ils recouvrent le sommet et les flancs de collines jadis fertiles. Les incendies ont fait disparaître jusqu'au gazon du sol et ont laissé partout la roche à nu ; si bien que les passants se demandent en toute sincérité : A quoi peut bien servir un pays si désolé ? Mais ces collines stériles de Sudbury devaient rappeler aux ingénieurs du chemin de fer la fable du vieil avare qui se couvrait de haillons pour mieux cacher le trésor que contenaient ses poches.

L'existence du cuivre et des autres métaux fut connue des Otchipways, bien avant que les blancs missent le pied sur les rives des grands lacs. On trouve des élévations, évidemment faites de mains d'hommes, à l'île Royale, au Lac Supérieur, et ailleurs, que l'on suppose être des restes de l'industrie minière des indigènes. Les premiers missionnaires de la Compagnie de Jésus parlent souvent dans leurs écrits du cuivre de ces régions. Dans la *Relation* de 1659-1660, nous lisons que « la circonférence du Lac Supérieur renferme des morceaux de cuivre aussi gros que le poing et tout affinés. » Les missionnaires apprirent aux tribus d'Ottawa de meilleures méthodes pour obtenir le minerai du dépôt de cuivre. Un Anglais, Alexandre Henry, qui faisait le commerce avec les Indiens, passa l'hiver de

1767 dans l'île Michipicoten. Lui aussi constata l'existence du cuivre sur les rives du Lac Supérieur. L'année suivante, le capitaine Jonathan Carver, dans un journal qui racontait le fait, annonçait une nouvelle source de richesses pour les années à venir. « Le métal, disait-il, sera transporté en canots par les chutes de Sainte-Marie, et de là, sur des vaisseaux plus forts, jusqu'aux chutes du Niagara. Puis après un passage sur terre, au barrage, il arrivera facilement à Québec. »

La prévision du capitaine annonçant une nouvelle fortune commerciale se réalisait donc à la lettre : mais c'est à peine si l'on peut dire que ce n'était pas une de ces prophéties qui se réalisent malgré le prophète, car en 1768 il n'y avait, en dehors de l'existence du métal brut, aucune donnée pour justifier une prédiction semblable. Si nous devions juger des plans de Carver par le transport et le bénéfice actuels, nous les trouverions bien primitifs. Imaginez-vous nos compagnies de vapeurs modernes descendant le minérai en canots par la rivière Sainte-Marie, puis le hissant à travers le barrage du Niagara pour le conduire jusqu'à Québec ! Le monde et ses méthodes de commerce se sont modifiés depuis l'époque du capitaine Carver.

En tous cas, les mines de nickel n'étaient pas entrées dans ses calculs. Ce métal ne fut découvert en ce pays qu'en 1846 : en 1856 on commença à s'en occuper. Mais la découverte fut évidemment jugée de peu d'importance puisqu'on la perdit de vue, et ce n'est qu'en 1883 que les mines attirèrent de nouveau l'attention. Quand les ingénieurs du Canadian Pacific établirent leur chemin de fer

dans la région de Sudbury, ce que les terrassiers ignorants prirent pour du fer blanc fut rejeté de la tranchée à la dynamite. Des essais révélèrent de riches spécimens de pyrite nickelifère. La nouvelle s'en répandit aussitôt, et les capitalistes accoururent en foule. Ceux-ci se rendirent maîtres d'une grande étendue de terrain en vue d'une ville future : une compagnie des Etats-Unis à elle seule en acheta 18.000 acres (1). On fit des forages en différents endroits, on étudia les veines, on creusa des puits ; et ce travail eut pour résultat de révéler à tous les yeux étonnés le plus grand dépôt du monde de pyrite nickelifère. On mit au travail des centaines d'hommes ; on commença à extraire des milliers de tonnes de minerai, qu'on disposa en couches de 800 tonnes chacune et qu'on grilla pour en extraire le soufre, puis on les jeta dans de hauts fourneaux pour en dégager la *matte* et les scories. Voilà plus de vingt ans que ce travail est commencé, et quand le *Rosemere* traversa Sudbury, des yeux expérimentés étaient encore là surveillant la *matte* brillante coulant dans les vases dans la proportion de 14 °/₀ de nickel et de 26 de cuivre. Il n'y a que les yeux exercés qui puissent distinguer dans les brillantes couleurs du métal fondu, la scorie sans valeur et la *matte* valant 1.000 dollars la tonne. Quand la *matte* se refroidit, elle est écrasée et mise en barils en attendant la réduction finale, qui se fait sur place ou à destination. Aujourd'hui Sudbury est devenu la principale source de nickel d'Amérique, et donne au Canada l'hon-

(1) L'acre vaut quarante ares.

neur d'être le pays le plus productif du monde, dépassant ainsi la Nouvelle-Calédonie qui avait jusqu'ici le monopole du marché du nickel.

Mais bientôt le *Rosemere* nous emporte bien loin des mines de Sudbury, et, la nuit venant, nous nous livrons au repos, échappant ainsi à la monotonie d'une contrée déserte, et abrégeant les trois cent soixante milles qui nous séparent de Héron Bay, où l'œil découvre pour la première fois le Lac Supérieur. Pendant de longues heures, nous côtoyons les rives de lacs magnifiques, nappes d'eau de peu de valeur sauf pour les poissons qu'elles renferment, mais qui seraient d'un prix inestimable si elles étaient à la portée de nos grandes villes de l'est ; nous traversons de vastes étendues de muskeg (1) et de végétation rabougrie, complètement impropres à la culture, et qui attendent les hardis colons qui viendront peut-être un jour découvrir en leurs flancs des mines de charbons ou des filons de quartz d'or.

Voyager dans un wagon spécial, et causer avec des fonctionnaires de chemins de fer, sont des privilèges qu'il ne faut pas dédaigner. Tout en fuyant à pleine vapeur dans les ténèbres, à travers les sémaphores, les stations, les ponts et les tranchées, vous vous entretenez avec une demi-douzaine d'employés qui ouvrent devant vous le vaste réservoir de leurs connaissances techniques : vous obtenez ainsi une vraie science du monde des chemins de fer et de sa constitution intime. Peu de lignes ont nécessité

(1) Nom donné à des terrains marécageux, produit d'une végétation consommée depuis de longues années.

plus de hardiesse et d'activité que celle que nous suivions à ce moment.

L'histoire de la construction de cette grande voie canadienne est l'histoire de l'établissement d'un chemin de fer en tout pays où la nature présente des obstacles. A l'exception du Transsibérien, nous ne connaissons pas de voie ferrée, dont la construction ait présenté des difficultés si continues et si considérables. Des centaines de milles de terrains vagues sans chemin frayé, perdus l'hiver dans la neige et la glace, coupés l'été par des rivières et des torrents grondants : des ravins bloqués par des roches et des galets gigantesques, restes de l'époque de glace ; des chaînes de montagnes hérissées d'immenses troncs d'arbres sans rameaux, hommages informes rendus au génie de la Désolation : telles sont les scènes que rencontre chaque jour l'œil du pionnier qui parcourt ces régions. Pour tracer les lignes et indiquer la route que la future voie ferrée doit suivre, il faut à ces hommes hardis, tantôt se frayer un chemin à travers des vallées couvertes d'une végétation impénétrable ou de marais impraticables ; tantôt escalader avec une peine inouïe des montagnes de rocher allant se perdre dans le lac, ou s'enfonçant à l'intérieur des terres pour s'élever à mesure qu'elles s'éloignent. J'appris sur le *Rosemere* que les premiers ingénieurs, pour mener à bonne fin leur travail au nord du Lac Supérieur, eurent maintes fois à gravir, avec des cordes et des alpenstocks, ces collines plus abruptes que les Alpes. Loin de toute trace d'habitation humaine, perdus dans les arbustes et les roches brisées, il leur fallait souvent établir

leur position au moyen du sextant. A la tombée de la nuit, ils plantaient leurs tentes sur le bord des fleuves, ou au flanc des montagnes, et allumaient de grands feux pour tenir les loups à distance, ou se protéger contre l'humidité de la nuit qui montait des grands lacs.

Une fois que la direction de la ligne était déterminée et marquée par des jalons, le travail des inspecteurs était fait ; ils continuaient leur route et étaient remplacés par une armée d'ouvriers. Pendant que des escouades de terrassiers, connues sous le nom d'équipes de brousse, se mettaient à abattre les arbres et à débarrasser les obstacles, des équipes de rochers, munies de sondes et de dynamite, attaquaient des monolithes pesant un million de tonnes ; et après des labeurs et des périls indicibles, après de nombreux accidents, établissaient un tunnel sous la masse énorme ou la coupaient en deux. D'autres équipes, armées de pics et de pelles, remuaient la vase du muskeg, et établissaient le niveau de la ligne. D'autres enfin posaient les traverses de bois, et y fixaient les lourds rails d'acier. Et c'est ainsi que la ligne s'allongeait de jour en jour, et que l'armée des constructeurs s'avançait vers l'ouest, laissant derrière elle, ici et là, le long du chemin nouvellement tracé, de petits monticules de terre, recouvrant les os de pauvres camarades inconnus, victimes d'une explosion de dynamite ou d'un éboulement de rochers.

La construction du Canadian Pacific réclama 40.000 ouvriers ; et quelle discipline sévère il fallut pour empêcher les querelles et les révoltes dans cette foule si mélangée

On recourut à la contrainte morale, et le missionnaire devint l'adjoint nécessaire de cette organisation matérielle. Des hommes de tact et de zèle, comme le P. Baxter et le P. Lacombe, suivirent dans le désert les campements de construction, partagèrent la nourriture et l'isolement des ouvriers, et exercèrent sur eux une influence à laquelle les ingénieurs ont rendu hommage. « Les Jésuites et les Oblats, écrivait Sir Thomas Shaughnessy il y a quelques années, ont été d'importants facteurs dans le maintien du bon ordre, parmi ces 40.000 hommes qui furent employés à la construction de ce chemin de fer. »

L'un des problèmes que les ingénieurs avaient à résoudre, à mesure qu'ils s'éloignaient des limites de la civilisation, était de pourvoir aux besoins physiques de ces milliers de terrassiers. La prévoyance de la compagnie et des entrepreneurs fut à la hauteur de la tâche. Aucune dépense ne fut épargnée pour prévenir la famine et même le manque de vivres. Des *tote-roads*, ou petits chemins étroits, suivaient la ligne, et la reliaient de temps en temps aux grands lacs. Parfois ces routes, purement provisoires, coûtaient des sommes énormes : l'une d'elles joignant la grande ligne au Lac Supérieur coûta 80.000 dollars. Cette voie et d'autres semblables fournissaient tout ce qui était nécessaire aux hommes et aux animaux : aussi le travail de construction du Lac Nipissing à Thunder Bay avança si rapidement, que les prévisions des ingénieurs les plus optimistes furent dépassées. Les voitures d'approvisionnements et de subsides changeaient de campement tous les deux ou trois jours : si bien que la

marche des hommes, chargés de faire s er la mine et de tracer le passage, ressemblait à celle de l'avant-garde d'une armée. Le fait de pratiquer une route à travers six cents milles de terrain désert, jadis abandonné comme impraticable, devint donc bientôt un fait accompli La nouvelle compagnie, avec une énergie égale à son désintéressement, résolut d'atteindre les prairies le plus tôt possible, et se refusa à recourir à toute voie fluviale. Et pendant que le *Rosemere* traversait des tranchées taillées dans des murailles perpendiculaires de granit, sous des tunnels de même matière creusés dans le rocher, et sur des ponts jetés au milieu de l'espace, nous ne pouvions nous empêcher de ren re hommage aux puissances combinées de l'or et de la volonte. Quand ce soir-là nous nous retirâmes pour prendre notre repos, ce fut pour rêver de voûtes et de conduits souterrains, de rails et de chaussées, et de ces mille autres auxiliaires du globe-trotter (1).

Le lendemain de bonne heure nous apercevions quelques wigwams otchipways dans les bouquets de cèdres qui avoisinaient les stations. Les Indiens eux-mêmes étaient sur le trottoir attendant le *Rosemere* à passer. Il y a encore des traditions dans cette partie de l'Ontario : et les autorités du Canadian Pacific ont eu le bon goût de conserver d'anciens noms otchipways pour leurs gares, tels que Metagama, Biscotasing, Nemegosenda, Pogomasing, Missanabie, etc.

Cette dernière station se trouve sur la rivière Michipi-

(1) *Globe-trotter* qui voyage sans cesse, et parcourt l'univers entier.

coten, où les marchands de fourrures laissent le train pour se rendre à la baie d'Hudson et dans le Nord. Longtemps avant que le chemin de fer traversat le Michipicoten, cette rivière était déjà la route préférée de la compagnie des fourrures. Sir George Simpson, le vieux directeur des pelleteries, traversa ces forêts silencieuses pendant de nombreuses années, suivi de ses Indiens et de ses rameurs canadiens-français, pour se rendre aux différents établissements de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les employés de chemins de fer firent beaucoup pour donner de la vie aux districts d'Algoma et de Nipissing : mais je n'oserais dire que la société des pelleteries leur en témoigna jamais de la reconnaissance.



Les Narrows. Entrée du Port de St-John's.



St-John's, Terre-Neuve.

1



Un paysage de Terre-Neuve.

CHAPITRE II

Vers l'Ouest.
Le Manitoba et ses champs de blé.

Nous avions quitté Montréal depuis un jour et demi, nous avions franchi huit cents milles, quand, quelques minutes après midi, nous apercevons pour la première fois le Lac Supérieur, et nous entendons le bruit incessant des vagues qui domine celui de la machine. Pendant deux cents milles, nous suivons la rive nord de cette mer intérieure, la plus grande qui existe, dont les eaux vertes viennent parfois se briser sur les roues du *Rosemere*. C'est bien là qu'on jouit des avantages d'un wagon spécial. Vous avez le lac et ses rivages tout entiers à vous : et vous n'êtes pas bousculé par cinquante personnes, avides de jouir du même spectacle que vous. Après une promenade, sur une locomotive, ou dans la guérite d'un chef de train, expérience que j'ai pu faire maintes fois sur les rives du Lac Supérieur ou dans les Montagnes Rocheuses, il n'y a rien au monde de plus agréable que d'être emporté vers le Far-West sur la plate-forme à l'arrière d'une voiture d'employés de chemins de fer. Toute la journée, le voyage se continua donc à

travers des tunnels et des vallées sur de minces traverses : puis à la tombée de la nuit nous atteignîmes Port-Arthur et Fort William. Deux mille cinq cent milles de mon voyage étaient parcourus.

Nous étions sur les bords de Thunder-Bay. Dans le lointain, à dix-huit milles, la nuit tombait sur la forme vaporeuse du Cap Thunder, le géant endormi des Otchipways. Un passage de cinq milles de largeur, entre le cap et le continent, découvre une fois de plus les eaux du Lac Supérieur et montre par un jour clair les collines de l'île royale du Minnesota, distantes cependant de quarante-cinq milles.

Dans le lac, juste à l'ombre du Cap Thunder, se trouve un îlot qui mérite une mention plus que passagère. Depuis des siècles il est là, rocher minuscule d'une superficie qui mesure à peine quatre-vingts pieds carrés. Quand le vent souffle du rivage, il apparaît de quelques pieds au-dessus de l'eau ; quand les vagues sont en repos, il est complètement submergé. La tradition rapporte que la richesse cachée de Silver Islet était connue des Otchipways, qui en tirèrent de grandes quantités de métal à leur usage. Ce fut seulement vers 1860 que John Morgan, éminent explorateur de ce pays, recueillit des échantillons du minerai et les fit essayer. En 1864, la Compagnie minière de Montréal envoya des hommes sonder l'étroit rocher : l'expérience fut sans résultat. Le plus léger mouvement des eaux inondait le trou de sonde ; et les chances de succès étaient si faibles que le projet fut abandonné.

L'îlot fut donc vendu au colonel Sibley, de Détroit, qui

envoya un spécialiste, le capitaine Frew, surveiller une nouvelle tentative pour découvrir le précieux métal. Un bâtardeau de soixante mille dollars, qu'il fit construire autour du rocher, fut emporté par les cours du lac ; mais un second, plus fort que le premier, put être installé avec succès. Malgré cette precaution, l'eau continua à couler dans la mine ; et la compagnie Sibley ne put avoir le dessus sur les vagues, que lorsqu'elle eut enlevé des millions de tonnes de rocher pour fortifier le bâtardeau. Je donne ces détails pour montrer la peine que les concessionnaires eurent au début ; mais leur persévérance fut magnifiquement récompensée.

Le travail de mine ne commença guère sérieusement avant 1878-1879, alors que l'extraction du minerai de Silver Islet causa un grand émoi. Jamais pareil minerai n'avait été recueilli au sein de la terre. On voyait le métal pur courant en filons le long du roc, et pour le dégager du quartz, il suffisait de l'écraser au marteau. J'ai eu entre les mains du minerai de Silver Islet ; le quartz s'en détachait facilement sous le doigt, laissant le métal apparaître en branches d'argent. Le minerai après avoir passé par le creuset produisit de mille à sept mille dollars par tonne.

La renommée de ces filons d'argent se répandit dans tout l'univers : les actions de Silver Islet montèrent de zéro à deux cents dollars. L'un des plus riches filons fut découvert au printemps de 1878, et fut exploité avec succès pendant plusieurs mois. Une seule semaine du mois de septembre de cette heureuse année produisit qua-

rante-trois mille dollars ; la semaine finissant le 5 octobre en donna soixante-treize mille ; celle du 12 octobre, soixante-sept mille ; celle du 19, cent trois mille ; celle du 26, quatre-vingt mille : tout cela fut embarqué comme du minerai choisi, valant de quatorze cents à sept mille dollars la tonne. Dans un chargement fameux, deux barils du minerai suffirent pour produire une valeur de dix mille dollars.

Le succès était si encourageant que l'exploitation de la mine s'avança rapidement sous les eaux du lac. Malheureusement l'entreprise arriva brusquement à sa fin en 1883. La provision de charbon manqua en automne ; les pompes cessèrent de fonctionner, et en peu de temps la mine fut inondée. Ce fut un obstacle insurmontable : Silver Islet dut être abandonné. L'agent des mines de la Couronne, à qui je dois tous ces détails, m'a rapporté que, lorsque l'eau fit invasion, l'argent découvert pouvait être estimé à deux cent mille dollars. Il y est toujours, attendant une machine assez puissante pour pomper l'eau.

Les explorateurs continuèrent leurs recherches de nouvelles couches d'argent : ils en signalèrent plusieurs dans le voisinage de Port-Arthur. Celles de Rabbit, de Beaver, de Badger, de Gopher et autres, montrèrent de riches cavités. Elles fournissaient une grande quantité de métal, et employaient bon nombre d'ouvriers, quand la baisse des valeurs d'argent, il y a quelques années, rendit improductive l'exploitation des mines de ce métal, et tout travail dans le district de Thunder Bay cessa

complètement. Ce fut une épreuve sérieuse pour la ville naissante de Port-Arthur, et la ruine des fermiers des villes voisines.

Peu de cités d'Amérique sont aussi agréablement situées que Port-Arthur. Il est construit sur une série de plateaux, qui partent de Thunder Bay, et dont on aperçoit l'étendue de toutes les fenêtres de la ville. Port-Arthur à ses débuts fit concevoir de brillantes espérances. Sa fondation remonte aux années 1868 et 1870, alors que Dawson construisait sa route à la colonie de Selkirk sur le Fleuve Rouge, alors que Lord Wolesley et ses soldats marchaient sur le Fort Garry pour repousser la première insurrection. L'exploitation des mines d'argent qui fit la fortune de Port-Arthur dans les premières années, prit fin juste au moment où l'établissement du Canadian Pacific Railway et les différents projets de colonisation du Nord-Ouest allaient exciter ses espérances. Mais les habitants ne profitèrent pas de l'occasion. Les prix exagérés de quelques maladroits spéculateurs de terrains contrarièrent les instincts d'affaires des constructeurs de chemins de fer — ces hommes qui font la prospérité ou la ruine des villes comme des nations. Sir William Van Horne arracha un jour ses jalons et alla les planter à Fort William, à cinq milles plus loin. Une ville rivale s'éleva donc à l'ombre de Mount Mackay, et Port-Arthur, dans sa lutte pour la vie, fut ramené au moins à vingt ans en arrière.

Fort William ne possède aucun des attraits de son rival. Ce n'est pas autre chose qu'une gare de chemin

de fer, comme on en rencontre tous les jours ; avec de gigantesques ascenseurs pour les grains, affreux au coup d'œil, et des milles de contre-voie le long de la rivière Kaministiquia. C'est évidemment l'intérêt et non l'amour de l'art qui a amené la compagnie de chemin de fer à Fort William. Cependant pour l'antiquaire le site a un intérêt historique qu'on ne peut passer sous silence. Les bords de la Kaministiquia ou Caministigoya ont été jadis le théâtre de beaucoup d'exploits accomplis par les Indiens et les marchands de fourrures. Quand Greylonson de la Tourette, frère de Daniel du Lhut, chassait les fourrures sur les bords du lac Nepigon, en 1683, quelque bon limier qu'il fût, il dût poursuivre ses explorations à soixante milles plus loin, le long de la rive nord du Lac Supérieur, jusqu'à ce qu'il atteignit la Kaministiquia ; car nous lisons dans les archives de la colonie que le poste établi sur ces rives était le fort Tourette. En 1717, le Gouvernement français donna au Sieur de la Noue le privilège de faire le commerce au même lieu. En 1731, le sieur de la Verendrye, que le gouverneur de la colonie, M. de Beauharnais, avait nommé commandant du poste, en fit un des points de départ pour son voyage historique à la découverte de la mer de l'Ouest, entreprise dont le plus tragique épisode fut, cinq ans plus tard, le célèbre massacre de l'île du Lake of the Woods. Ce qui fait que le fort de l'embouchure de la Kaministiquia avait une réputation parmi les chasseurs de fourrures, longtemps avant que l'Ecossais William Mc Gillivray lui donna son nom en 1803.

Cependant l'époque brillante de son histoire commença avec l'établissement de la Compagnie des Fourrures du Nord-Ouest. Fort William fut le principal comptoir de cette puissante organisation, tant que dura sa rivalité avec la Compagnie de la Baie d'Hudson établie en 1670 : et même après la fusion des deux Compagnies, en 1821, le vieux fort connut une splendeur royale. Non moins de trois mille chasseurs, trappeurs, et leurs familles, se réunissaient à la saison du commerce sur les rives de la Kaministiquia. Washington Irving et Ballantyne nous ont laissé dans leurs ouvrages des croquis achevés de Fort William sous le règne des riches Nor'Westers. Irving n'a jamais visité les lieux ; mais sa riche imagination se les représentait avec les traditions de gloire et de splendeur, dont on trouve encore les restes chez les Otchipways dans la mission des Jésuites. Quand les employés du chemin de fer prirent possession de ce terrain historique, ils le couvrirent d'entrepôts de charbons et de hangars de marchandises ; ils draguèrent la petite rivière et firent de Fort William la gare terminus du transport des grains de la région du Nord-Ouest. D'autres compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur se sont établies depuis sur les bords de la Kaministiquia ; et les canots d'écorces d'arbres des indigènes, qui jadis glissaient si légèrement sur ses eaux, ont définitivement cédé la place aux grands navires en fer qui font le service du lac.

La Kaministiquia est le premier anneau de cette longue chaîne de rivières s'étendant du Lac Supérieur, en remontant Dog Lake, Rainy River, Lake of the Woods, Winnipeg

River, Lake Winnipeg et Red River, jusqu'au Fort Garry, à l'embouchure de l'Assinibaine, à une distance de six cent quarante-sept milles. Malgré ses deux cent soixante-dix milles de cours rapide et de cataractes, malgré ses cinquante barrages, elle était navigable en canot. C'était de toutes les routes fluviales conduisant au Nord-Ouest la plus fréquentée : les Compagnies de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest la suivaient. C'est par cette voie que passa La Verendrye, en 1732, pour se rendre aux prairies inconnues de l'Ouest. Lord Selkirk et ses colons Ecossais la suivirent plusieurs fois, au commencement du siècle dernier, dans leurs héroïques tentatives pour fonder une colonie à Red River, tentatives que vinrent déjouer les impitoyables Compagnies de pelleterie. Il y a quarante ans, le Gouvernement Canadien envoya une mission pour étudier la possibilité d'établir une grande voie des lacs aux prairies ; mais vingt ans plus tard, la Canadian Pacific Company entrait en scène et résolvait la difficulté ; elle abrégeait en même temps la distance de Winnipeg de plus de deux cents milles.

Pour se rendre de Fort William à Winnipeg, il faut parcourir quatre cent vingt-six milles, à travers un pays désert, plat et boisé, coupé par endroits de longues régions de muskeg. La contrée est arrosée par de petits lacs et des rivières qui forment la voie fluviale mentionnée tout à l'heure, dont les rives sont couvertes de millions d'arbres, épais fourrés qui attendent d'être abattus et transportés au Lac Supérieur, pour arriver de là aux manufactures de l'Est.

Le *Rosemere* traversa plusieurs rivières, et longea différents lacs, grands et petits. A six milles à notre gauche, nous laissâmes, perdue dans une forêt, la seule cataracte qui puisse rivaliser avec le Niagara, celle de Kakebeka. Pendant des siècles, la Kaministiquia descendant du flanc d'une montagne avait roulé en pure perte ses eaux puissantes, n'attendant que le capital et la volonté, pour s'enchaîner au service de l'homme. Ces deux éléments indispensables des entreprises modernes se trouvèrent enfin. A Kenora, nous eûmes le coup d'œil de l'incomparable Lake of Woods, avec ses îles, la résidence d'été de Winnipeg. Quinze heures suffirent pour nous rendre à Red River, et laisser l'Ontario pour pénétrer dans le Manitoba, où allait se révéler l'aspect vraiment nouveau de ce long voyage.

Winnipeg est le cœur de la Puissance du Canada, mais son histoire est si connue, sa prospérité merveilleuse a été si souvent décrite, qu'il est inutile d'entreprendre cette tâche ici. Qu'il suffise de dire, que ce qui n'était, il y a quelques années, que Fort Garry, c'est-à-dire un fort du pays frontière de la Baie d'Hudson, est maintenant une cité mouvementée de quatre-vingts à quatre-vingt-dix mille âmes, avec une université, un palais du parlement, des journaux quotidiens, des tramways système trolley, des voies ferrées, et tout le cortège de la civilisation moderne.

C'est à Winnipeg que nous apprîmes la maladie du roi Edouard, et la remise à plus tard de la cérémonie du couronnement. Des centaines de lecteurs se précipitaient sur les tableaux d'annonces, anxieux de lire les dernières

dépêches à mesure qu'elles étaient affichées, et se demandant ce que pouvait bien être une pérityphlite.

Mais la nouvelle qui me toucha le plus vivement, ce fut une dépêche de Vancouver, m'apprenant la perte de deux vaisseaux de l'Alaska, le *Portland* et le *Jeanie*. Ces navires faisant le passage de Seattle à Nome, étaient chargés de passagers et de marchandises ; quand on les aperçut pour la dernière fois ils allaient à la dérive emportés par la glace à travers le détroit de Bering du côté de l'océan Arctique. S'ils avaient eu le malheur d'être écrasés par les banquises, c en était déjà fait d'eux, et l'océan avait à enregistrer une tragédie de plus. Le même jour, le télégraphe annonça qu'un troisième vapeur alaskan, le *Senator*, ayant à bord quatre Sœurs de la Providence de Montréal, était gardé en quarantaine à cause de la petite vérole, dans quelque port de la mer de Bering.

Le *Rosemere* ne séjourna que quelques heures à Winnipeg; assez longtemps cependant pour me permettre de visiter la vieille ville de saint Boniface, sa cathédrale et ses tours chantées par Whittier, et de renouveler connaissance avec les Pères du collège des Jésuites de cette ville. Ce fut pour moi un vif plaisir de constater les progrès de cette dernière institution. C'est en effet, aujourd'hui encore, un des principaux centres intellectuels du Nord-Ouest : et le collège a un grand avenir. Les Pères Jésuites, il est vrai, n'ont rien négligé pour le réaliser. Ils saisissent l'occasion aux cheveux, et augmentent leurs bâtiments du double, afin de satisfaire aux demandes des étudiants dont le nombre s'accroît chaque année.

Quoique la cité fasse triste figure à côté de sa sœur d'en face, je connais peu de collèges plus agréalement situés que celui de Saint-Boniface. Il est confortablement abrité dans une forêt qui le dérobe presque complètement à la vue. Quand je le visitai à la fin de juin, les arbres y jetaient leurs ombres épaisses; et j'avais à peine franchi sa grille que je constatais cette atmosphère de sagesse et de tranquillité si propice à l'éducation et à la culture intellectuelle. Les étudiants venaient de partir pour leurs vacances du milieu de l'été; et je compris que le calme de la maison n'était pas diminué par l'absence de quelques centaines de joyeux et jeunes Westerniens. Cependant le travail et le jeu se partagent agréablement les heures de cet asile de la science. Chaque année, malgré leur infériorité numérique, les étudiants remportent beaucoup plus que leur part proportionnelle d'honneurs et de prix en espèces, dans les examens de l'Université du Manitoba. Ce succès très flatteur dépend évidemment du système d'éducation en pratique dans le collège. J'y ai rencontré des figures amies, en particulier les Pères Blain, Drummond et d'autres; hommes dévoués qui, depuis des années, consacrent leur temps et leurs forces à la cause de l'enseignement supérieur catholique dans le Nord-Ouest.

Il faisait sombre quand nous nous éloignâmes pour continuer notre route vers l'Ouest et les champs de blé. Le *Rosemere* avait à peine quitté les bords de Red River, que l'horizon commença à s'élargir devant nous : on sentait que l'on était vraiment dans les prairies. La saison n'était pas assez avancée pour voir le Manitoba dans toute sa beauté ;

la monotonie des prairies au mois de juin est vraiment accablante. Aussi loin que l'œil peut s'étendre, pas un arbre : rien qu'une herbe verte, courte et serrée, couvrant les champs de blé auxquels il ne manque que deux ou trois mois pour devenir un océan de moisson dorée, ondulant doucement sous la brise du soir. Le soleil couchant enveloppait le paysage de ses brillantes couleurs, et nous restâmes sur la plateforme arrière du *Rosemere*, jusqu'à ce que les ténèbres nous eussent contraints de rentrer dans nos compartiments, ravis d'un spectacle que quelques-uns d'entre nous voyaient pour la première fois. Toute la nuit durant, nous traversâmes les champs de blé du Manitoba, laissant derrière nous des villes et des cités appelées à la prospérité.

Le lendemain de bonne heure, nous étions debout, frais et dispos, pour renouveler connaissance avec l'horizon sans bornes, à deux cents milles environ à l'ouest de Brandon. Toute cette journée, la quatrième depuis notre départ de Montréal, se passa à courir à toute vapeur à travers les champs de blé en herbe. On nous dit que si nous étions désireux d'avoir une idée exacte de l'étendue de la région des blés, il nous faudrait voyager pendant des semaines des deux côtés de la voie. Mes compagnons de voyage et moi, eûmes peine à déférer cependant à pareille invitation. Nous nous contentâmes d'apprendre qu'un grand nombre de millions d'acres étaient ensemencés, et que la moisson s'annonçait des plus brillantes. Ces prairies ont évidemment un avenir magnifique. A considérer les résultats déjà obtenus, on ne peut que trouver étrange que des popula-

tions entières persistent à souffrir et à mourir de faim dans les grandes villes de l'Ancien et du Nouveau Monde, pendant qu'il existe des milliers de milles carrés de sol fertile dans le Nord-Ouest Canadien, attendant le maximum de labeur pour donner le maximum de profit.

Nous avions donc fait trois mille cinq cent milles depuis Cape Spear de Terre-Neuve, et parcouru les deux tiers du Dominion du Canada. Çà et là quelques fragments de prairies incultes commençaient à se montrer, et nous disaient que nous approchions des limites extrêmes de la region du blé. Chaque année ces limites se reculent du côté de l'ouest, et des milliers d'acres de terre nouvelle sont ensemencés ; mais il y a encore d'immenses plaines à l'Ouest qui attendent des colons tentés par la fortune. La grande plaine Regina était sous nos yeux, unie comme un océan sans vagues, s'étendant à l'horizon de tout côte, sans un monticule ou un arbre pour en détruire l'uniformité. Pendant des heures entières, vous passez à travers cette immensité, cherchant quelque objet pour attirer votre attention, un chien, un écureuil, un animal quelconque, mais rien ; et la fatigue énervante vous contraint de rentrer au fumoir ou au sleeping-car : vous fermez les yeux, vous cherchez à vivre de vos pensées, ou, triste alternative, vous écoutez le bavardage de vos compagnons de voyage.

Observer, fumer, à l'arrière d'un sleeping-car du Canadian Pacific, voilà le seul refuge des voyageurs fatigués qui traversent le continent. C'est là que les coureurs du monde, agents de commerce, fermiers, se rencontrent

après les repas, ou à la tombée de la nuit, fument leur cigare, et se racontent leurs aventures, fruit de la sagesse ou d'autre cause, dans leurs courses aux différentes parties du monde. La valeur du « n° 1 Hard (1) » est le sujet inépuisable de la conversation des fermiers ; les voyageurs de commerce parlent des tarifs du Canadian Pacific ; tandis que ceux qui courent le monde exécutent des variations sur tous les thèmes, jusqu'aux chrysanthèmes japonais ou aux traités d'arbitrage.

Après une expérience de plus de cent mille milles de voyage sur cette ligne, je remarque que la discussion religieuse y est complètement laissée de côté ; peut-être parce que, sur cette grande voie qui mène à l'Orient, vous savez difficilement sur quel terrain vous marchez, si vous avez affaire à un bouddhiste, ou à un chrétien. Une seule fois on essaya de m'amener à discuter. C'était il y a deux ans dans la Colombie anglaise ; j'entamai une conversation intéressante avec un marchand de bois de cette province. Il me parlait des grands sapins de Douglas, des cèdres gigantesques, de la fabrication des bardeaux de cèdre rouge, et autres sujets aussi peu dogmatiques, quand un grand individu maigre, qui se tenait dans le couloir, étendit le cou pour saisir quelques bribes de notre conversation. Il n'y réussit pas cependant, et crut évidemment que nous discutions religion ; car à notre grande surprise, il me demanda soudain d'une voix perçante, si « nous n'adorions pas la Sainte Vierge dans notre secte ? »

(1) Marque de la meilleure eau-de-vie de froment.

Dans un de mes longs voyages, il y a quelques années, peu de temps avant le désaccord entre la Chine et le Japon, je causais longuement avec un jeune officier japonais, qui venait d'étudier l'art de la guerre en Allemagne, et rentrait chez lui, sur l'ordre de son gouvernement, pour faire bénéficier de son savoir « le Royaume Fleuri. » Ce jeune homme parlait le français facilement, et désirait apprendre de moi le système chrétien — comme il disait — de sauver l'âme des mortels. Il admirait nos méthodes et nos combinaisons ; mais ne croyait pas que les missionnaires fissent assez pour populariser le système au Japon. Pour lui c'était un peu comme une méthode de tenue des livres, et il parlait comme quelqu'un qui fait peu de cas du shintoïsme. Comme suite de notre entretien, je déjeunai avec lui dans le wagon-restaurant, où il combla les garçons de ses pourboires princiers. Chinois et Japonais circulent constamment sur cette ligne ; mais au point de vue social, il y a une grande différence entre les types des deux races. Ceux-ci sont pour la plupart des étudiants et de riches marchands ; tandis que les Chinois, à l'exception de riches seigneurs comme Li-Hung-Chang et Kang-Yu-Wei, sont le rebut de Canton et des districts voisins, se rendant dans les plantations de cannes à sucre des Indes Occidentales, emportant avec eux leur sempiternel *yang yin tong*, et infectant les compartiments des fumées de leur opium.

Quand la politique et les champs de blé deviennent des sujets de conversation épuisés, le voyageur transcontinental discute les auteurs récents, — histoire de passer le

temps. Tuer le temps est en effet son principal souci en traversant les prairies du Canada ; il est cependant lamentable de voir combien il est facile de devenir un maître passé dans cet art. Après tout, on ne peut pas parler toujours ; et quelques-uns pour sauver les apparences, font semblant de dormir ; d'autres allument de frais Havanes ; d'autres enfin se perdent dans ce labyrinthe moderne, l'indicateur des chemins de fer américains. Ils travaillent comme des galériens pour trouver la gare où ils ont changé de locomotive la dernière fois ; où ils se trouvent à présent ; où ils seront demain matin. Il est assez aisé de découvrir le nom des gares sur les indicateurs ; mais c'est pour déchiffrer l'heure du départ que vous êtes au désespoir. Tous les chemins de fer américains laissent à désirer plus ou moins dans leurs indicateurs. Le jour et la nuit, c'est tout un pour eux ; bien que quelques-uns emploient pour l'après-midi des chiffres plus gros.

Sir William Van Horne, ancien président du Canadian Pacific, a cependant trouvé une manière de simplifier les choses. En 1886, il introduisit le système des vingt-quatre heures, comptant les heures du jour de minuit à minuit. Les avantages de ce système pour les employés de chemin de fer sont évidents ; il en est de même pour les voyageurs ordinaires, quand une fois ils y sont habitués, mais c'est le désespoir du *globe-trotter* qui n'est pas initié. Il sent un frisson parcourir ses membres quand il entend le garçon annoncer dans tout le train : « Le dîner sera servi à 18 heures. » Et il est prêt à s'élancer par la portière du smoking-car, quand le nègre du service vient lui mur-



Une scène sur les prairies du Canada.



Une vue des Montagnes Rocheuses.



Seattle.

murer, à travers ses molaires d'ivoire qu'il est 23 heures, aimable invitation à se retirer pour la nuit.

Dans ces longs voyages à travers l'Amérique, il y a une atmosphère de vie de famille qui vous enveloppe, à peu près comme sur un navire. Il est vrai que les choses sont différentes dans les wagons réservés. S'il vous manque un des moyens de distraction qui peuvent se rencontrer dans les voitures qui vous séparent de la locomotive, il y a d'autres avantages qui les compensent. Dans le *Rosemere* par exemple, vous n'êtes pas le point de mire de tous les yeux si vous bâillez ; et si vous êtes quelque peu original, vous pouvez vous livrer à vos caprices, sans entendre vos voisins observer, et quelquefois de manière à être entendus : « Quel ours que l'individu du coin ! »

CHAPITRE III

Les Prairies de l'Ouest. — Le Bétail. Les Cowboys.

Nous étions en retard en approchant de Regina, et le mécanicien redoubla de vitesse pour arriver à l'heure. Les employés appellent cela gagner du temps ; c'est plus difficile que le croient communément les voyageurs impatients, surtout dans un train qui marche à la vitesse de cinquante ou soixante milles à l'heure. Heureusement, notre mécanicien n'avait pas traversé les prairies à cette allure, et la demi-heure perdue à Broadview fut bientôt gagnée sur un terrain uni.

Regina, l'ancienne capitale des territoires du Nord-Ouest, est une petite ville située au milieu d'une plaine. Pendant que le *Rosemere* stoppait à la gare, un détachement de cavaliers en habits rouges arriva au petit galop ; ils venaient de la caserne située à quelque distance et appartenaient à la Police montée du Nord-Ouest Canadien, force à demi militaire, organisée en 1873 par un acte du Parlement, pour le maintien de l'ordre sur le territoire. Leur quartier général est à Regina, et le corps complet compte sept cents hommes. Pour accomplir la

besogne que fait chaque année la Police montée, il faut être parfaitement familiarisé avec l'énorme étendue de territoire qu'elle a à défendre. Elle surveille la frontière internationale depuis Emerson jusqu'aux Montagnes Rocheuses, distance de huit cents milles, réprime les incursions, les vols de bétail, la contrebande, et protège en même temps les colons tranquilles qui habitent la frontière. Elle veille à ce que les Indiens ne quittent pas leur enceinte réservée : surveille les feux des prairies ; maintient les quarantaines de bétail sur la frontière ; fait observer les règlements canadiens en vigueur dans le Nord ; parcourt le territoire Yukon ; bref, elle est responsable de l'observation de la loi et du maintien de l'ordre sur une superficie de plus de trois cent mille milles carrés ; et naturellement elle a à parcourir annuellement plus de quinze cent mille milles carrés pour s'acquitter de sa tâche. Un agent de la police montée, avec son brillant uniforme, inspire autant de terreur au cœur d'un Indien ou d'un brigand, qu'une assemblée indienne en personne en inspirerait à Sa Majesté Britannique elle-même.

Le long de la route entre Regina et Calgary, nous aperçûmes, à quelques stations, des agents de police et des Indiens ; ces derniers étaient des types admirables de la tribu des Blackfoot, hommes grands et élancés, drapés dans leurs couvertures et sanglés dans leurs guêtres de peau de daim. Ils se pavanaient sur le quai, comme de vieux Romains dans leurs toges, entièrement indifférents aux regards curieux des étrangers de l'Est aux visages moins colorés. C'est à Swift-Carrent, je crois, ou à l'une

des stations voisines, que j'aperçus un indigène Blackfoot, de plus de six pieds, drapé dans sa couverture de toutes couleurs, et portant aux oreilles une douzaine d'anneaux de cuivre. Il vendait des cornes de buffle vernies, lorsqu'un de nos compagnons de voyage s'approcha pour lui en acheter une paire. L'Indien fixa son prix ; le passager en offrit un moins élevé ; l'Indien prit alors un air de dignité blessée, rejeta ses cornes sur son épaule et partit d'un pas lent et d'un air qui déconcerta le prétendu acheteur. Il offrit alors à l'Indien le prix fixé d'abord par celui-ci, mais notre homme se refusa à toute nouvelle négociation.

Calgary est aussi une ville de prairie dont la population s'accroît rapidement ; elle a l'importance d'un centre de chemins de fer. Un embranchement du Canadian Pacific traverse Calgary de Macleod à Edmonton. Pendant la construction de cette ligne, c'est-à-dire longtemps avant l'exploitation des mines d'or du Yukon, un utopiste lançait dans un journal américain le projet d'un chemin de fer Alaska-Sibérien.

Il peut paraître extravagant, disait-il, de parler d'une voie américaine complètement ferrée à travers l'Eurasia ; mais qui sait ce que le siècle présent peut nous donner ? Quand les frais seront garantis par le transport, les rails traverseront la région de l'Athabasca jusqu'au cercle Arctique et au-delà. Le grand Transsibérien Russe fournira une voie complètement ferrée de Paris à l'océan Pacifique. L'approche du Transsibérien de la côte du Pacifique poussera sans doute les puissants du xxe siècle à établir un chemin de fer à travers l'Alaska. Les ingé-

nieurs ont bien des objections à faire, mais sont-elles insurmontables ? Le Détroit de Bering pourrait être traversé par un puissant système de bac pour les trains. Nous avons ici l'esquisse d'une voie de New-York à Paris, qui rejetterait bien loin dans l'ombre toutes les conceptions de Jules Verne dans son Voyage autour du Monde. Un journal scientifique estime que, pour aller de New-York au Pacifique, il faudrait cinq jours ; six pour se rendre au Détroit de Bering ; quatorze, du Détroit à Londres ; enfin, six de Londres à New-York. Si bien que M. Philéas Fogg n'aurait pas la moindre difficulté à faire le tour du monde en trente et un jours. Tel est en substance le projet de l'utopiste ; il paraît assez plausible et peut inspirer confiance tant qu'on n'a pas étudié les conditions climatériques de l'Alaska et du Détroit de Bering.

C'est dans le voisinage de Calgary, à l'ouest, que les nombreuses traces de buffles profondément enfoncées dans la terre des plaines sur le chemin des étangs et des cours d'eau, me rappelèrent les premiers possesseurs du sol. Dans toute l'histoire de l'Ouest, il n'y a pas de page plus curieuse, — j'allais dire plus pathétique, — que le Passage du Bison. Un vieux mémoire, le seul sur lequel j'ai pu mettre la main, et qui est dû à la plume d'Henry Youle Hind, alors qu'il visitait les plaines de 1857 à 1859, donne quelques indications dignes de confiance sur le nombre de buffles abattus chaque année sur le seul territoire anglais. Il estime que environ cent quarante-cinq mille furent tués par la Compagnie de la Baie d'Hudson entre 1844 et 1859, époque où cette

compagnie commença son commerce de peaux sur une grande échelle. En 1855, vingt mille peaux furent reçues à York Factory sur la Baie d'Hudson, pour être exportées en Europe : ce qui permet de calculer qu'environ vingt-cinq mille buffles auraient été abattus l'année précédente. Du côté américain, le commerce s'est poursuivi dans les mêmes proportions. Il y a trente ans, quatre ou cinq millions de buffles erraient dans les plaines d'Amérique. La construction des différentes lignes transcontinentales réunit ces animaux en troupeaux, ce qui rendit leur approche plus facile. C'est alors que commença le travail d'extermination définitive : la rapacité déployée à ce moment pour s'emparer des peaux est peut-être sans rivale même chez les chasseurs d'ivoire en Afrique. Tout ce qui reste du seigneur des prairies, ce sont les sentiers qu'il suivait pour aller boire, et les monceaux d'os blanchis qui s'élèvent à côté des gares des prairies, attendant d'être embarqués pour les raffineries de sucre de l'Est.

La disparition du buffle marqua l'avènement du fermier et du cow-boy (1), tous les deux représentants d'une industrie qui vient de surgir en ces dernières années. Quelques-uns de mes compagnons de voyage regardaient avec un certain effroi ces cow-boys, habillés de culottes à franges en peau de daim, armés de winchesters et de munitions, cachant leur visage bronzé sous un chapeau à larges bords, et flânant paresseusement sur

(1) *Cow-boy*, gardeur de bestiaux.

un bronco (1) au milieu de leurs troupeaux. Ma curiosité était peut-être encore plus excitée que celle des autres voyageurs ; car je me rappelais le premier cow-boy que j'avais rencontré, deux ans auparavant à Schreiber, sur le Lac Supérieur. C'était un demi-sang Blackfoot qui conduisait un convoi de bronchos à Montréal. Quand le convoi pénétra dans la cour aux bestiaux de Schreiber, l'étranger de la prairie portait un costume très ordinaire. Il avait une si belle occasion de nous montrer ses habits de couleurs et n'en profitait pas, que je ne pus m'empêcher d'admirer son bon sens. Mais nous séjournâmes deux heures à Schreiber, et la tentation fut trop forte. Au bout d'une heure, il nous arriva avec tout l'attirail de couleurs, de couvertures et de pendants d'oreille : la seule vue de sa figure suffisait pour vous faire passer le frisson dans toute la colonne vertébrale.

Les voyageurs du *Rosemere* éprouvèrent une déception : tous les cow-boys que nous aperçûmes étaient vêtus comme de vulgaires mortels. Mais nous ne pûmes nous lasser d'admirer leur habile manœuvre sur les broncos. C'est une occupation dangereuse que la leur, et ils restent volontiers à cheval, parce qu'ils savent que s'ils se risquent à descendre au milieu du bétail de la prairie, ce sont les coups de corne qui les attendent et une mort certaine. En effet, des milliers de cornes, longues et aiguës, sont toujours prêtes à s'enfoncer dans les flancs du malheureux cow-boy ; et, malgré toutes les précautions prises,

(1) Cheval de Californie.

ces accidents arrivent fréquemment. Devant ce danger perpétuel aussi bien que pour d'autres motifs, on se demande pourquoi les fermiers ne consultent pas leurs intérêts et ceux de leurs employés, en décornant les bœufs quand ils sont jeunes. L'opération est très simple et l'expérience prouve que là où cette coutume existe dans les fermes américaines, les peaux sont moins endommagées, le bétail engraisse plus rapidement, est plus docile, plus facilement maîtrisé, et l'embarquement dans les wagons de bestiaux et sur les navires est beaucoup plus facile.

A la saison de l'*engraissement*, les fermiers et les cow-boys ont à suivre leurs troupeaux pendant des centaines de milles dans toutes les directions ; en effet, des milliers et des dizaines de milliers de bœufs appartenant à différentes fermes, paissent ensemble dans une complète promiscuité, n'ayant pas d'autre signe distinctif que la marque du propriétaire appliquée au fer rouge sur la peau. Ces marques forment ce qu'un auteur récent appelle le blason des plaines ; et quand la saison de l'engraissement est passée et qu'arrive le moment de la *ronde* et de l'embarquement pour l'Europe, c'est ce blason qui simplifie la tâche et indique la propriété des différents possesseurs. C'est précisément au moment de la *ronde* que les cow-boys montrent leur habileté merveilleuse ; c'est alors qu'ils recourent au traditionnel drapeau rouge. Généralement, la tâche d'enfermer le bétail avant de l'embarquer est assez facile. Mais parfois les troupeaux se montrent inquiets, irrités, jaloux de leur liberté.

Un des plus jolis spectacles des plaines et qu'on aper-

çoit rarement aujourd'hui, est celui qui consiste à empêcher la fuite des animaux. Des milliers de bestiaux, conscients sans doute du sort qui les attend, et comme pour protester contre ce voyage forcé au bord de la mer, se mettent à galoper sur les prairies dans toutes les directions, et se réunissent de temps à autre, sans ordre ou sans but. Alors un vieux bullock (1), plus sage que la bande, dont les immenses cornes ont fait souvent voler la poussière de la prairie, et mis à nu les côtes de maint rival, sort du milieu du troupeau, lève sa tête altière, hume l'air de toute la force de ses naseaux, prend place comme un général à la tête de son armée, et part au grand galop. Des centaines d'animaux, quelquefois des milliers, suivent le chef, sans savoir où ils vont, ayant un monde de prairies devant eux, et pas d'autre raison de s'arrêter que lorsqu'ils tombent de fatigue, ce qui arrive souvent, ou bien quand les Montagnes Rocheuses, ou les neiges de l'océan Arctique leur barrent le passage. Quand ils sont ainsi lancés, un audacieux cow-boy enfonce ses éperons dans le flanc de son broncho aux pieds agiles, et vole comme le vent dans la direction du bétail. Prenant quelque avance sur le vieux chef, il déploie un drapeau rouge devant ses yeux, attire ses regards et son attention, et s'empare ainsi de la conduite de la colonne. Pour mieux cacher son plan, il décrit une immense courbe, quelquefois de plusieurs milles, et attire sous ses pas toute cette armée au

(1) Bullock, jeune bœuf.

galop jusqu'au corral, enceinte destinée aux animaux en attendant qu'ils soient attribués selon les marques de leur propriétaire. Une des pratiques dont les fermiers ont à se défier est la contre-marque. Des commerçants et des fermiers peu scrupuleux ne trouvent rien de plus facile que d'augmenter le nombre de leur bétail en prenant un veau déjà marqué et en ajoutant un signe à la première marque : c'est ainsi qu'ils forment un 9 avec un 0, ou un T avec un I. C'est une pratique fréquente, m'a-t-on dit ; mais dans les plaines du Canada, le vol du bétail est considéré comme un crime infâme dans le Décalogue du cow-boy ; et ceux qui veulent se lancer dans cette aventure font bien de prendre leurs précautions.

Depuis trente-trois heures déjà, le *Rosemere* avait quitté Winnipeg, si bien que les fermes elles-mêmes devenaient un spectacle monotone. Mais il approchait de sa fin. L'air s'était refroidi sensiblement, et des brouillards s'épaississaient au ras des lacs et des étangs. Les heures de la soirée s'écculaient rapidement, et nous ne pouvions nous empêcher de remarquer que le soleil se couchait plus tôt que d'habitude. Un regard du côté de l'Ouest nous montrait les Montagnes Rocheuses encapuchonnées de neige, et les collines de leur base déjà perdues dans les ténèbres : une fois de plus nous nous retirâmes pour nous reposer en rêvant de glaciers et d'ours gris, avec la ferme conviction cependant, que le lendemain ferait époque dans notre vie.

Le monstre de fer de cent tonnes qui nous emportait si rapidement, avait laissé les plaines et les premières collines bien loin derrière lui, et avait déjà franchi deux

hautes murailles verticales, quand nous sortîmes le lendemain matin de nos compartiments. C'était l'entrée des Montagnes Rocheuses que nous venions de manquer. Longeant la rive de Bow River, le *Rosemere* avait déjà stoppé à Canmore, quand je jetai mon premier regard au dehors.

Après la monotonie de mille milles de prairies unies, les soulèvements gigantesques qui frappent soudain le regard, vous font penser que le monde s'est renversé. Les pics des Trois Sœurs qui dominent la station de Canmore, avec leurs sommets couverts de neige se perdant dans les nues, furent le premier spectacle réclamant notre attention. Mais quand vous avez devant vous six cents milles de montagnes, vous pouvez prendre votre temps ; aussi après une bouffée d'air matinal et fortifiant, je rentrai dans le compartiment, me promettant une observation sérieuse à Banff, dans le Wonderland, la partie la plus pittoresque des Montagnes Rocheuses. Mais je ne pus leur donner qu'un coup d'œil rapide. J'aurais voulu voir de près les eaux sulfureuses et le grand hôtel du chemin de fer, qui sont à quelques centaines de verges en remontant la vallée ; mais le *Rosemere* comme la marée n'attend personne. Si bien que je ne pus apercevoir que les contours de l'édifice en forme de château fort, grandiose, attrayant et rempli de voyageurs. Mais quel pygmée à côté de l'énorme Cascade et des Pics Inglismaldie qui se dressent par derrière !

De ce point jusqu'à la côte le paysage défie toute description ; jamais auparavant de tels spectacles n'avaient frappé nos yeux. Des gouffres béants prêts à nous en-

gloutir, le *Rosemere* et nous tous ; des rochers plus gros que des châteaux, qui, dans les âges disparus, s'étaient détachés des flancs de la montagne, et, comme des avalanches, étaient venus s'abattre avec un fracas horrible, entraînant tout devant eux dans des vallées, à mille pieds au-dessous ; des torrents resserrés dans des gorges sans fond, écumant et se déchaînant contre les murs de leur prison pour trouver une issue ; et au-dessus de tout cela, dans un majestueux silence, les pics couverts de neiges des Rocheuses et des Selkirks : tel était le spectacle qui nous attendait pendant les quarante-huit heures suivantes. Un instant encore nous suivîmes la rivière de Bow, puis debout dans le wagon d'observation que nous avions pris à Canmore, nous pûmes saluer à loisir cette demi-douzaine de vieux monarques battus par le temps, la Cascade, le Pilot, le Copper, le Temple et surtout le Lefroy qui touche à la voûte du ciel.

A dix-neuf heures trente (1), nous atteignions la base du mont Stephen et nous nous trouvions à une élévation de cinq mille trois cents pieds, juste un mille au-dessus du niveau de l'océan, et le point le plus élevé des rails du Canadian Pacific. A une faible distance de là, un poteau grossier indiquait en lettres colossales le « Great Divide ». Le *Rosemere* ne stoppa qu'un instant, mais assez longtemps pour nous faire tressaillir ; nous étions sur l'épine dorsale du continent. Seul, un tout petit ruisseau partageait ses eaux : les unes du côté de la

(1) Sept heures et demie du soir.

Baie d'Hudson, les autres vers l'océan Pacifique. Nous commençâmes donc à descendre la pente occidentale des Montagnes Rocheuses, avec le mont Hector se dressant devant nous, et en traversant la gorge sauvage de Wapta et le défilé du Kicking-Horse (1). Ce nom est suggestif, et a au moins le mérite d'être basé sur un fait, car il rappelle la scène qui eut lieu pendant l'expédition Palliser de 1857. Le défilé de Kicking-Horse est un monument plus durable que le bronze, élevé à la mémoire de la patte de derrière du broncho du Dr Hector, avec laquelle le docteur se trouva en contact une fois de trop pendant qu'il explorait la gorge de Wapta.

Ici se trouve la frontière d'une autre province ; nous quittions le territoire d'Alberta pour passer dans la Colombie anglaise, cette colonie de l'ouest si éloignée, si inabordable pour les gens de l'est, il y a quelques années, quand pour y arriver il fallait doubler le cap Horn, ou franchir l'isthme de Panama, ou traverser les plaines en caravanes. Mais c'était l'époque des Troyens. Aujourd'hui les inventions modernes en ont fini de toutes ces caravanes, et leur ont substitué les wagons-salons à vestibule, les dining-cars, les machines perfectionnées, et tout le reste.

Les hommes ont abrégé la largeur de ce continent et l'ont rendu plus facile à parcourir : la voie du Canadian Pacific à travers les Montagnes Rocheuses nous montre ce qu'ils eurent à faire pour y parvenir. Si la vraie mé-

(1) *Kicking-Horse*, veut dire le cheval qui rue.

thode de construction d'un chemin de fer est l'adaptation économique des moyens au but désiré, les ingénieurs de cette voie peuvent se vanter d'avoir parfaitement réalisé le programme. Ils profitèrent des obstacles qui se dressaient devant eux à chaque pas. Quand des courbes les dispensaient de percer des tunnels, ils contournèrent le flanc des montagnes, et eurent recours à des trucs à pivot pour guider la machine en sûreté. Quand ils eurent à gravir des montagnes, ils montèrent en zig-zag jusqu'à ce qu'ils eussent pratiqué des rampes utilisables, puis recoururent aux lourdes machines et à l'adhérence de la voie pour faire le reste. C'était la seule manière de lever la difficulté dans beaucoup de cas, surtout au *Loop* près du Pic de Ross dans la chaîne des Selkirks, où l'on dût décrire un S énorme dans la voie, pour vaincre la différence des deux niveaux.

Ces immenses percées de rochers, ces tunnels, ces ravins comblés, ces nivellements, ces abris-neige, ces treize cents passerelles et ponts de fer à travers des défilés et des chaînes de montagnes, resteront les monuments éternels de la victoire de l'homme sur les obstacles de la nature. Six milles et demi d'abris-neige ou de tunnels en bois avec des toits en pente, sont établis sur la voie, partout où elle serre de trop près les flancs de la montagne. La structure massive et solide de ces constructions est ce qui frappe tout d'abord; mais il paraît que cette condition est indispensable, pour résister aux avalanches de neige et de glace, qui tombent sur la voie d'une hauteur de deux ou trois mille pieds,

non seulement renversant tout ce qui se trouve sur leur passage, mais aussi, par la force du courant d'air, brisant des arbres de deux pieds de diamètre. Les vents humides du Pacifique déterminent des chutes de neige, produisant quelquefois des couches de quarante pieds d'épaisseur dans un seul hiver; et on a vu des avalanches combler des ravins sous la voie ferrée, de sept à huit cents pieds de profondeur.

En différents points des Rocheuses on a élevé des barrières sur le flanc des montagnes qui ont réussi à détourner les avalanches dans d'autres vallées. Eviter un obstacle de la Nature vaut mieux parfois que d'essayer de le surmonter. Et étant donné qu'il fallait tenter quelque moyen, la méthode importait peu aux agents de la Compagnie du Canadian Pacific, pourvu que la circulation de la voie n'en souffrît pas. La meilleure preuve que la Nature, en cette rude partie du monde, a été dominée, nous la trouvons dans une remarque de M. Marpole, un agent qui nous rejoignit à Donald. Malgré les tunnels et les ponts, et tous les travaux d'art, qui se succèdent sans interruption sur toute la ligne du Pacifique jusqu'à la côte ; malgré le nombre incalculable de trains qui circulent sur cette voie depuis 1885, et qu'accusent des recettes s'élevant à des millions, aucun voyageur, possesseur d'un billet, n'a encore perdu la vie. C'est certainement un fait remarquable dans l'histoire des chemins de fer, mais la morale qu'il faut en tirer semble être celle-ci : Payez votre billet avant de partir pour l'ascension des Montagnes Rocheuses.

CHAPITRE IV

A travers les Montagnes Rocheuses.
Les Ressources de la Colombie anglaise.

Nous traversons la rivière Colombie et nous entrons dans la chaîne des monts Selkirks. Pendant que le mécanicien intercepte la vapeur et ouvre les freins à air comprimé, le *Rosemere* entre dans le défilé de Roger, petit passage des Selkirks, découvert pendant la construction de la ligne. Au début, la voie avait été tracée par le Gouvernement Canadien pour passer au nord de la grande courbe de la rivière Colombie. Le major Roger, un des ingénieurs de la nouvelle Compagnie, homme excentrique, dit-on, et aventureux, partit seul un jour à l'aventure et suivit une vallée que le pied d'aucun blanc n'avait foulée jusqu'alors. A sa grande surprise et à la joie de la Compagnie, il découvrit un chemin plus court, qui permettait d'atteindre l'autre branche de la Colombie, sans suivre la grande courbe. Le défilé Roger se trouve entre les deux monts qui ont été appelés depuis Macdonald et Hermit, deux parties du globe qui avaient dû se séparer dans les temps anciens pour faire place au futur chemin de fer.

La découverte épargna à la Compagnie près de quatre-

vingt-dix milles de ligne très difficile à établir, et par conséquent plusieurs millions de dollars : elle procura de plus à la route, l'un de ses plus beaux paysages de montagnes. On y rencontre en effet ces arbres gigantesques, qui sont la gloire de la Colombie anglaise, et qui ombragent presque toute l'année la vallée Illicilliwaet. A peine quelques rayons de soleil pénètrent sur ces flancs de montagne humides : et cependant le feuillage et les sous-bois sont d'une végétation luxuriante. C'est là aussi que se trouve la terrible gorge Albert, où se précipite, à travers une crevasse de vingt pieds de largeur, la rivière Illicilliwaet, à près de trois cents pieds de profondeur. Si vous y plongez le regard, vous n'apercevez qu'une chaudière d'écume bouillante ; vous entendez un bruit assourdissant ; vos yeux s'attachent aux eaux qui se précipitent ; bientôt vous sentez le vertige qui vous prend, et vous vous cramponnez à la balustrade construite au-dessus du ravin. Elevez les yeux, et vous voyez le sommet du Pic Hermit, vieille sentinelle encapuchonnée, qui monte la garde depuis les premiers jours du monde. Je me disais en regardant son aspect froid et racorni : Si le vieil hermite pouvait parler, nous dirait-il à quelle époque il est venu se fixer en ces parages ? Nous dirait-il le moment précis, où le Créateur de l'univers a permis le cataclysme, qui a produit les Rocheuses et les Selkirks ?

Mais le *Rosemere* descend toujours le long de l'Illicilliwaet, il contourne la vallée, jusqu'à ce que, en face de nous, dans l'éclat du soleil, et vaste comme tous les champs de glace de la Suisse réunis, s'étend l'immense glacier des

Selkirks, glacier qui étincelle au soleil depuis l'époque de la construction des Pyramides, — vaste, élevé, immense, avec ses arcs-boutants, ses festons, et ses crevasses — spectacle sans pareil peut-être dans le monde entier. « Imaginez, dit Murray, que vous voyez resserrée entre deux montagnes, une partie du Mississippi, inclinée et pétrifiée ; ou bien le Saint-Laurent, se précipitant sur une chaîne de montagne à dix mille pieds au-dessus de vous, et changé subitement en glace solide ; création d'il y a dix mille ans, monument d'un passé éteint et disparu, que toute la pluie ou le soleil d'autant d'années à venir n'effaceront jamais ; il se dresse, froid, horrible, immobile, silencieux, sublime, à si peu de distance de votre wagon qu'une courte promenade vous mènerait à ses pieds. Que nous sommes petits à côté de cette création magnifique des siècles, devant ce paysage de glace, devant cette force en suspens, qui, si la Nature coupait l'anneau qui le retient au flanc de la montagne, balayerait tout sur son passage ! »

La cloche du dîner nous rappela à une occupation moins relevée que celle de contempler les grandeurs de la Nature, et nous nous dirigeâmes vers le petit chalet suisse qui touchait le *Rosemere*. C'était le moment du lunch, car il était près de quinze heures. En prenant le thé, nous eûmes un dernier aperçu de la vallée Illicillewaet avec ses dix-sept milles de montagnes, ses teintes multicolores et ses ombres de pourpre assombrie. Puis nous reprîmes de nouveau le train qui nous emporta vers la côte du Pacifique. Mais quel délice incomparable d'avoir traversé les Rocheuses et les Selkirks !

Tant de montagnes entassées les unes sur les autres, avec une profusion magnifique il est vrai, mais dans un pays si peu habitable, me firent remarquer à l'un de mes voisins du wagon d'observation, que la Colombie anglaise n'était bonne que pour le plaisir des yeux. Le hasard voulut que je fusse tombé sur un vieil habitant du pays, qui, d'un regard de mépris, me réduisit au silence, en me faisant remarquer que le dernier écolier savait que la Colombie anglaise produit trois choses : le poisson, les arbres et l'or. Et ceci il m'en convainquit avant qu'il eut fini de parler.

La Colombie anglaise, avec sa superficie de trois cent quatre-vingt mille milles carrés était peu connue avant l'arrivée de Vancouver et de Cook sur ses rives, il y a cent ans ; avant que ces hardis chasseurs de fourrures du pays d'Ecosse ne vinssent naviguer sur ses fleuves et leur donner leur nom. Propriété exclusive des Compagnies de fourrures pendant la première moitié du XIXe siècle, la Colombie ne vit modifier son état de choses qu'en 1857, par la découverte de l'or. Cette année-là, dix mille personnes pénétrèrent dans la colonie, surtout du côté de la Californie, et dégagèrent les terrains aurifères des rivières Thompson et Fraser. Yale et Hope, deux anciennes villes que nous traversâmes sur la Fraser, sont des restes de la fièvre de l'or : des fenêtres du *Rosemere*, on put nous montrer l'ancienne route du district de Caribao, longue de près de trois cents milles, et suivant le rocher élevé de l'autre côté de la rivière.

L'extraction de l'or de la Colombie anglaise a produit

jusqu'à ce jour environ soixante-dix millions de dollars; tout cela fourni par les placers. Mais ce n'était pas suffisant. Les dépôts d'alluvion s'étendant le long des rivières et des cours d'eau, indiquaient non seulement l'action des glaciers et des pluies sur les flancs des rochers, mais aussi révélèrent des filons aurifères quelque part dans ces hautes montagnes. La difficulté était de les trouver. Voilà quarante ans que les mineurs et les chercheurs d'or parcourent la province en quête de filons; le géologue, Dr. Dawson, a catalogué cent cinq lots de terrain où des mines ont été creusées avant 1877. En 1890, les chercheurs d'or furent attirés par des affleurements d'oxydes de fer sur la Trail, petit cours d'eau du sud de la Colombie anglaise. Personne n'aurait cru trouver de l'or en amalgame dans ces parages, mais les essais montrèrent que le minerai était abondant en métal précieux. Cette découverte expliqua comment l'or atteignait les placers : il avait filtré des sulfites de fer, comme le nickel avait filtré des sulfites de fer et de cuivre à Sudbury. Des démarches furent faites pour exploiter les filons de la Trail, et les résultats des dernières années montrent que, non seulement le grand district arrosé par la Trail dont Rossland est le centre d'activité, mais la vallée entière de Kootenay, sont riches en minerai aurifère.

Une autre source de richesse pour cette province est l'industrie du poisson. Le saumon abonde dans la Fraser et la Colombie, et même dans les ruisseaux du district de Kootenay. Le saumon remonte de la Fraser jusqu'à six cents milles dans les terres, pendant que les autres espèces de

poissons, tels que l'oolachan, l'esturgeon, le hareng, la truite, etc., fourmillent dans les grandes rivières de la province. Le poisson est exporté en grandes quatités, salé, glacé, séché et mis en boite ; l'exportation du saumon à elle seule, a fourni, pendant les douze ou quatorze dernières années, plus de trente millions de dollars. Les Indiens aussi en conservent de grandes provisions pour leur usage personnel, le poisson étant leur principale nourriture. Pendant que le *Rosemere* fuyait à toute vapeur le long des falaises de la Fraser, un des spectacles qui nous intéressa fut celui des Chinois en train de laver l'or sur les sables : plus loin nous vîmes les Siwash, debout sur les rochers s'avançant dans la rivière, pêchant le saumon et l'oolachan avec leurs grands filets.

Mais les arbres gigantesques de la Colombie anglaise font oublier toutes les autres richesses de cette région. Des forêts entières, épaisses et très fourrées, croissent depuis des siècles, couvrant des régions entières d'un ombrage presque impénétrable, et assurant au monde une provision de bois pour les âges à venir. A mesure que nous approchions de la côte, il semblait que les arbres prenaient encore des proportions plus considérables ; à Stanley Park, à Vancouver, j'ai mesuré le tronc d'un cèdre qui avait plus de quarante-cinq pieds de circonférence. Après l'incendie de 1886, le Bureau des Terres de la Couronne fut installé sur une souche, et y demeura jusqu'à l'aménagement de constructions nouvelles. Adirondack Murray nous fait l'histoire intéressante d'un arbre qui, pendant sa visite à l'océan Pacifique, fut abattu pour faire place à un édifice

vulgaire. Il comptait six cent soixante-quatorze cercles annuels, ce qui, au dire des connaisseurs, indique son âge exact. L'arbre était encore sain, et si on l'eut laissé debout, il pouvait vivre six cents autres années. Il suffit d'avoir vu ces monuments séculaires, pour comprendre l'indignation de M. Murray, en face de leur stupide destruction. Il déplorait le vandalisme des pionniers de Vancouver, comme il déplorerait celle des Romains, s'ils venaient à renverser Saint-Pierre.

Encore quelques heures dans la vallée de la Fraser, longeant les lisières de forêts de végétation merveilleuse, à côté de lacs où de beaux canards bien gras attendent patiemment la visite du chasseur ; puis un pays inculte, boisé, coupé de temps à autre par des marais, des clairières, des fermes, et finalement nous arrivons au rivage de Burrard's Inlet, scène dernière de ce long voyage du *Rosemere* à travers le continent. Ce fut avec un sentiment de satisfaction, voisin de l'enthousiasme, que tous les amis de M. Spencer mit pied à terre à Vancouver, et alla se réchauffer aux rayons de soleil du Pacifique, à quatre mille cinq cents milles de Cape Spear.

Des essaims de Chinois, avec leurs queues de cheveux, et leurs blouses, épiant paresseusement tous nos mouvements de leurs yeux en amande, nous rappelèrent que nous étions à la porte la plus voisine de la Chine. Le long des bassins, des familles entières d'Indiens, habillés des couleurs les plus voyantes, étaient assises dans de longs bateaux fantastiques, causant en Chinook, et nous donnant des aperçus d'une civilisation nouvelle. Le caractère cos-

mopolite de la vie, le long de la côte, m'apparut bien le lendemain, quand je pris la voiture pour aller visiter à Steveston les usines de conserves de saumon. Avec moi avaient pris place dans la vieille voiture branlante à ressorts de cuir, deux mineurs blancs, deux Chinois, un Japonais, et un Indien Chinook qui fumait un cigare.

Vancouver est une cité nouvelle, croissant, comme ses voisines de l'ouest, avec une allure phénoménale. Elle était située sous une épaisse forêt jusqu'à il y a une vingtaine d'années; mais les employés du Canadian Pacific railway y ont mis la main, et ont commencé par tracer des avenues dans ce désert. En 1886, un incendie détruisit la nouvelle ville, mais les cendres étaient à peine refroidies que le jeune phénix renaissait plus jeune et plus beau. Aujourd'hui, d'immenses quartiers, des hôtels somptueux, des églises, des tramways trolley, des pavés d'asphalte, attestent les progrès de la ville terminus du grand chémin de fer. Ici aussi se trouve le point extrême du service des vapeurs chinois et australiens de la Compagnie ; et, considéré seulement comme port d'embarquement, Vancouver promet de devenir un rival sérieux des ports de l'océan Américain situés plus au sud.

J'étais maintenant à deux mille neuf cents milles de Montréal, et j'avais encore la même distance à parcourir sur l'océan Pacifique et la mer de Bering, avant d'arriver à destination. La voie du Crow's Nest, qui bifurque sur la ligne principale près de Medicine Hat, avant d'atteindre les Rocheuses, m'avait invité à renouveler connaissance avec la montagne du Crow's Nest, et à jouir une fois de plus de

la vue superbe de ce monument à trois étages, de végétation, de roches nues et de neiges éternelles. Mais la grandeur sans rivale des Rocheuses et des Selkirks, et l'amabilité persévérante de mon hôte du *Rosemere*, modifia mon itinéraire à Vancouver, où je trouvai plusieurs vieux amis dont les sourires de bienvenue furent pour moi un rayon de soleil sur cette côte lointaine, et dont les chaudes poignées de mains devaient me laisser le plus doux souvenir.

Je me dirigeai maintenant vers le sud et je partis de Revelstoke pour Spokane. Des vapeurs, vastes et confortables, font le service des lacs Arrowhead et Slocan, larges nappes d'eau enfermées dans les Rocheuses, et reflétant sur leurs ondes transparentes une douzaine de pics couverts de neiges et battus par le temps. Çà et là sur les rochers, à des centaines de pieds au-dessus de l'eau, vous pouvez voir des trous pratiqués avec des pics et de la poudre, par des hommes en quête de ce métal jaune qu'on appelle l'or. A Rossland, où je passai une journée entière, j'allai visiter une mine fort intéressante et bien connue, la mine Le Roy ; j'eus la chance d'y pouvoir examiner le minerai, et le traitement qu'il reçoit, avant d'être envoyé aux fondeurs à Trail et à Northport.

Je suivis la Colombie pendant quelques milles, traversai l'Etat de Washington, et restai véritablement extasié devant les exploits des constructeurs du chemin de fer, qui eurent à se frayer un passage dans ce pays montagneux. A certains endroits de la ligne de Spokane et du Nord, c'est véritablement terrifiant. Les courbes au sud de Rossland et des Sept Démons, le seul nom qui convienne

à la série de rochers qui surplombent la Colombie, énerveraient le mortel le plus calme que la terre ait porté. Mais la Nature, même ici, offre des compensations. Avant de traverser la Colombie, nous eûmes le spectacle d'une belle chute d'eau. Et ce qu'il y avait de plus remarquable, c'est que quelle que fut la courbe des trains, nous ne perdions jamais de vue la rivière, plus blanche que la neige, qui tombait comme un ruban du sommet de la colline jusqu'au fond d'une crevasse.

Colville, cité ancienne et pittoresque réservée aux Indiens, se trouve sur la même route. Nous passâmes tout près des constructions d'écoles, où, depuis plus de soixante ans, les tribus des Nez-Aqualins et des Poels sont confiées à la direction des Pères Jésuites des missions des Montagnes Rocheuses.

Spokane se trouve à cent cinquante milles de Rossland, et n'était, il y a vingt ans, que le rendez-vous des Indiens Spokanes. Aujourd'hui c'est une ville florissante de trente ou quarante mille âmes. Elle doit son importance actuelle à la magnifique force d'eau, fournie par la rivière du même nom et qui précipite ses flots par dessus les rochers et les falaises à différents endroits de la ville. Bien que cette force ne soit exploitée qu'en partie, elle sert déjà d'immenses intérêts commerciaux.

Les Jésuites, qui furent les missionnaires en même temps que les pionniers des tribus spokanes, y possèdent un grand collège très florissant. J'y rencontrai aussi des Sœurs de la Providence et des Saints Noms de Jésus et de Marie. Ces admirables communautés de Mont-

réal ont des établissements florissants à Spokane ainsi qu'en d'autres villes de la côte du Pacifique. Par leur dévouement auprès des malades dans les hôpitaux, par leurs succès dans les écoles et les couvents, elles font beaucoup pour l'Eglise dans ce pays de l'ouest.

Pour nous rendre de Spokane à Seattle, nous avions le choix entre la ligne du Great Northern et celle du Pacific Northern. Les deux voies traversent la chaîne des Cascades et la grandeur du paysage des deux lignes vaut la peine d'être décrite. Le long tunnel, récemment complété sous les Cascades, et qui a coûté plusieurs millions, nous décida en faveur du Great Northern. Je voulais voir comment la Nature avait une fois de plus été vaincue dans une de ses forteresses les plus inaccessibles, et je ne regrettai pas le choix que j'avais fait. Le Grand Northern est l'œuvre de J.-J. Hill, le roi des chemins de fer de Saint-Paul, qui naquit près de Guelph dans l'Ontario, il y a de soixante à soixante-dix ans ; vous pouvez juger par chaque coupe de rocher et chaque pile de pont, de la hardiesse de ce prince des ingénieurs de chemin de fer.

Avant d'atteindre les Cascades, la route traverse un paysage d'une beauté merveilleuse, surtout le pays de blé de Big-Bend, mais elle passe aussi dans des endroits bien tristes. Il est difficile de rencontrer une région plus désolée que les plaines de laves qui longent la Colombie. Tout ce que vous apercevez pendant des milles, de la fenêtre du wagon, est une vaste étendue de roches nues, couvertes par moments de sable emporté à la dérive. Au milieu, çà et là, s'élèvent d'immenses colonnes de basalte, de toutes

hauteurs et de toutes formes se dressant comme des monuments silencieux élevés à quelque passé inconnu. Il est difficile de décrire l'effet décourageant, produit par cette scène désolée. Rien ne croît, rien ne s'apprête à croître, dans cette terrible vallée ; et dans mille ans, la même scène frappera les yeux du voyageur. Les colonnes de basalte cependant disparaissent peu à peu. Les effets de la chaleur et de la gelée apparaissent surtout dans les piles coniques qui entourent leur base ; mais elles ont résisté assez longtemps aux ravages des siècles, pour rendre témoignage de l'activité et du pouvoir destructif des volcans préhistoriques.

Le reste de notre voyage allait nous faire oublier cette plaine désolée. Nous traversons la Colombie, et entrons dans une campagne où tout est vert et vivant ; au-dessous de nous, nous voyons des vergers et des jardins à fruit, en longeant les gorges et les ravins qui nous rapprochent de la chaîne de montagnes. Gravir les monts Cascades, contempler les vallées qui s'étendent à des milliers de pieds au-dessous de vous, est un plaisir quand vous êtes en un wagon d'observation : vous apercevez encore, zigzaguant dans le flanc de la montagne, le « switch-back », qui faisait l'attraction des voyageurs du Great Northern au début de la ligne. Aujourd'hui il y a moins à gravir par ce procédé : le long tunnel des Cascades parcourt deux milles et demi au cœur même de la montagne que nos aïeux avaient à gravir ; et nous nous imaginons quelles devaient être les émotions d'une pareille ascension. Grâce au tunnel, dix minutes suffisent pour aller des Cascades à Wellington, mais comme ce trou dans la montagne a rapproché de deux

heures l'Est de la côte du Pacifique, il devient pour la Compagnie une grande économie de temps et d'argent ; voilà pourquoi Hill dépensa pour le creuser tant d'années et tant de millions.

Comme le Canadian Pacific, le Great Northern a déployé en ces montagnes beaucoup d'adresse pour vaincre les difficultés que la Nature avait accumulées sur ses pas. Les merveilles que les ingénieurs ont accomplies pour établir les piles de leurs ponts, et les ouvertures de leurs tunnels, sont une preuve de leur habileté et de leur audace. L'ouverture du tunnel des Selkirks sur le Canadian Pacific, et de celui du défilé de Crow's Nest sont merveilleusement conçues, surtout pour ce dernier ; mais j'ignore si l'une ou l'autre peuvent être comparées avec les courbes et détours du Grand Northern, qui vous permettent de descendre insensiblement et à toute vitesse, du sommet d'une montagne jusque dans la vallée située à deux mille pieds au-dessous.

Arrivés dans la vallée, vous êtes sur la pente occidentale de la chaîne des Cascades, et vous commencez à traverser les vastes forêts de sapins et de cèdres de Washington, — géants formidables, droits comme des fils à plomb, et s'élevant jusqu'aux cieux — ; le sommet couronné de manteaux de verdures, et les pieds cachés dans des arbustes et des fougères gigantesques. Le contraste entre cette scène de végétation luxuriante et celle des plaines de laves, que je venais de laisser derrière moi, contraint le voyageur de se demander pourquoi la Nature distribue ses faveurs d'une main si inégale.

Je m'étais tellement absorbé à distinguer des arbres énormes, et à tendre le cou pour apercevoir leur sommet, que les heures s'étaient écoulées rapidement, et avec les heures les milles aussi : si bien qu'avant de m'en apercevoir, j'avais atteint les frontières de Puget Sound. Sur la lisière de ce magnifique bras du Pacifique, le train nous emporta à travers Snohomish, Everett et d'autres petites villes et finalement me descendit à Seattle, qui devait être le point terminus de mon voyage par terre.

CHAPITRE V

**Seattle. — Sur le Pacifique.
Les Iles Aléoutiennes.**

Seattle est un port de mer américain tout à fait moderne, très avancé, et qui passe son temps du matin au soir à chanter les avantages qu'il tient de la nature ou de l'art. Il se prononce Si-a-tle, et tire son nom d'un vieux chef Indien, dont le portrait est maintenant une curiosité bien connue de la côte. La ville compte réellement quarante ans d'existence ; mais durant les vingt premiers, elle ne resta guère qu'un site intéressant, de quelque avenir possible. Elle connut, elle aussi, l'épreuve ordinaire de l'incendie, et en sortit avec une rapidité surprenante. Les dix dernières années surtout ont produit une transformation, presque inconnue même dans les villes de l'Ouest. Ses progrès, par sauts et par bonds, enthousiasment tellement quelques-uns de ses concitoyens, qu'ils la considèrent déjà comme un rival dangereux pour San Francisco.

La découverte de l'or dans le Klondike, il y a dix ans, et deux ans plus tard, au nord-ouest de l'Alaska, a donné à son commerce une impulsion formidable. Seattle

attendait cette saute de vents, et il en profite encore plus que n'importe quel autre port de l'Ouest. Ses entrepôts et ses bassins sont remplis de chargements à destination des mers Arctiques ; des navires, chargés jusqu'à la ligne de flottaison, quittent chaque jour son port pour se rendre dans le Nord. Neuf sur dix, qui vont dans l'Alaska par Puget Sound, partent de Seattle.

La ville est construite solidement et avec goût sur une colline, qui va se perdre dans la mer. Ses avenues sont parallèles au Sound, et montent comme des escaliers jusqu'à ce qu'elles en atteignent le sommet. Par ses collines, ses endroits escarpés et accidentés, Seattle éclipse Québec, à mon avis, et rivalise avec Saint-John de Terre-Neuve. Mais Seattle a un avantage sur ces deux villes : c'est qu'il n'y a pas de colline à gravir. Vous sautez dans un funiculaire, une cloche sonne, le mécanicien tire un levier, et vous voilà au sommet de la colline.

Le temps est de l'argent à Seattle ; tout est fait et dit avec une brièveté de Spartiate. La façon de vous aborder, les enseignes des maisons et des voitures, disent juste ce qu'il faut : pas de prose inutile à Seattle. Chez nous, nous disons : « Ne descendez pas, pendant que le train marche. » Dans le West ils impriment simplement : « Attendez que le train s'arrête. » Chez nous, nous mettons sur la porte : « Pas visible, excepté pour affaire. » A Seattle vous lisez : « Eloignez-vous ! c'est pour vous ! » Dans un train de Spokane, j'ai lu le sinistre avertissement suivant : « Ne descendez pas à reculons. » Et au-dessus de ces quatre mots, s'étalait la représentation de l'accident,



Le Roanoke.



Nome, sur la côte de Bering.



Le Cap Spear à Terre-Neuve.



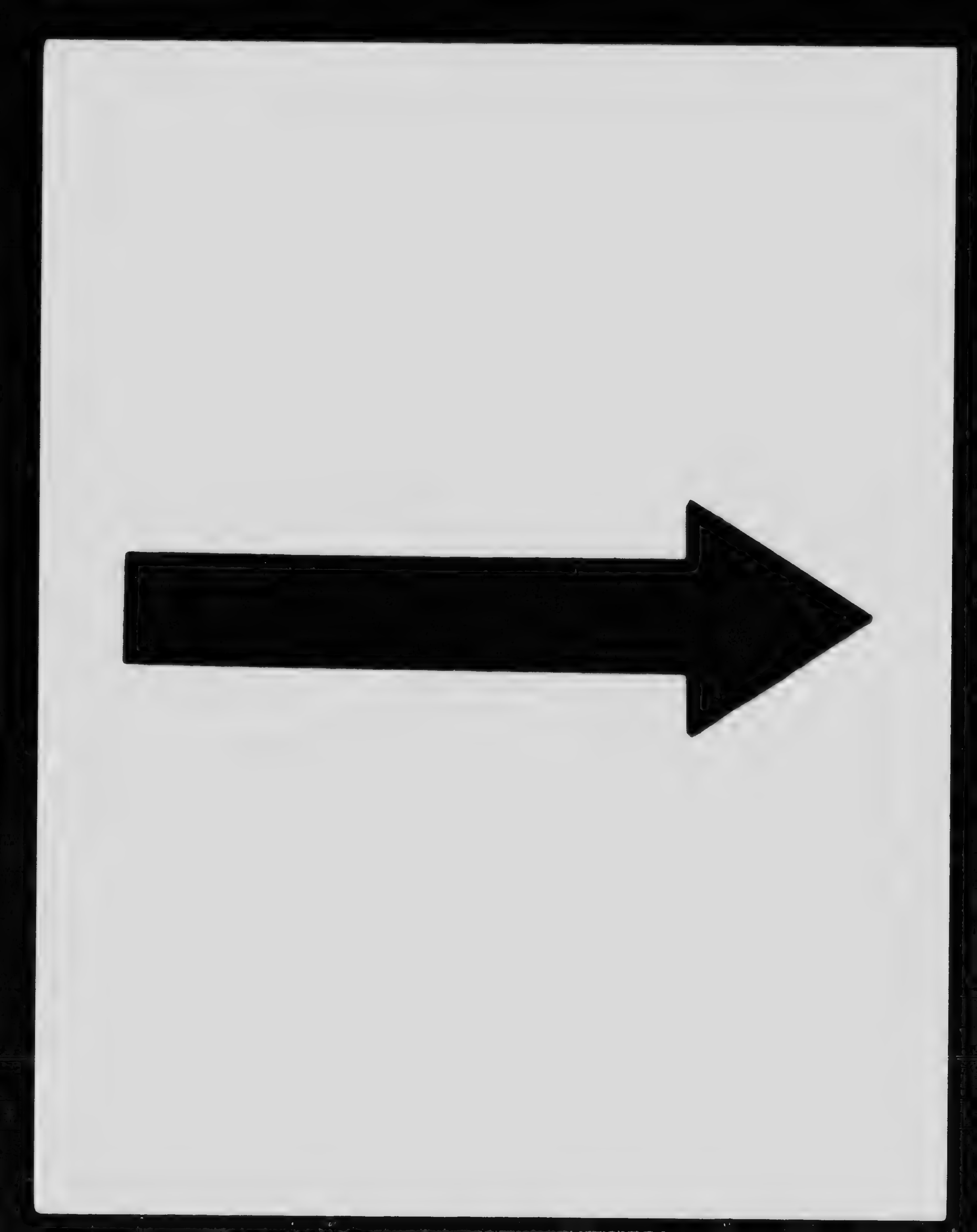
Le Cap Prince-de-Galles à l'Alaska.

Les deux extrémités de l'Amérique

arrivé à celui qui n'en avait pas tenu compte. Chose assez étrange, cet homme était un Westernien.

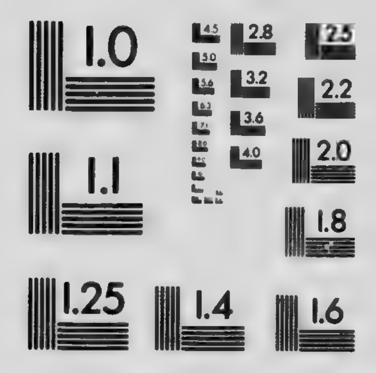
Une nouvelle qui égaya notre séjour à Seattle fut d'apprendre que les deux steamers, le *Portland* et le *Jeanie*, que nous croyions perdus dans les glaces depuis un mois, avaient été vus et sauvés au nord du Détroit de Béring. Cette nouvelle causa une grande joie à des milliers de citoyens : des éditions spéciales des journaux quotidiens, donnant sur le sauvetage des détails à faire frémir, s'enlevèrent en un instant. Mais ce n'était qu'un exemple de plus de la manière choquante, dont les journaux mercenaires spéculent sur les émotions des parents et des amis navrés. Quelques heures plus tard, une seconde nouvelle venait dire que la première était fausse. Le sauvetage ne se confirma pas, et quand nous quittâmes Alaska, le 3 juillet, pour notre long voyage au nord du Pacifique, ce fut avec la triste conviction que les deux vaisseaux, à destination du même port que nous, avaient sombrés.

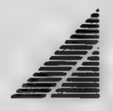
Nous étions quatre, destinés à la mission d'Alaska : nous prîmes passage sur le *Roanoke*, vieux mais solide vaisseau marchand du Pacifique. Pendant quinze ans il avait fait le service dans l'ancienne ligne du Dominion, entre New-York et les ports de la Virginie. Ensuite il devint la propriété d'une corporation de marchands de l'Ouest, descendit jusqu'au cap Horn et remonta la côte du Pacifique. Pendant la guerre Hispano-Américaine, il servit de bateau de transport pour les Philippines. Depuis, le *Roanoke* est toujours resté fidèle au service de l'Alaska : et pour avoir conduit à bon port jusqu'aux Etats-Unis les



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

quatre premiers millions extraits des nouvelles mines d'or, il se glorifie du titre de « navire-trésor de la flotte de l'Alaska. » Le commandant, capitaine Weaver, est originaire de la Nouvelle-Ecosse, et bien que jeune encore, a toute l'expérience, m'ont dit ses officiers, d'un vieux loup de mer. Sa femme et sa fille âgée de cinq ans, l'accompagnaient dans ce voyage : inutile de dire que la gentille enfant devint bientôt l'amie et le jouet de tous les passagers.

Nous étions quarante ou cinquante, représentant les types que l'on rencontre habituellement dans tout voyage de l'océan, en ces latitudes ou autres semblables : quelques-uns exigeants et difficiles à contenter ; d'autres indifférents et prêts à tout ; certains étaient des mineurs, allant surveiller leurs intérêts dans l'Alaska ; quelques dames appartenaient à la famille des mineurs, et allaient rejoindre au nord leur mari ou leur père ; le reste voyageait pour son plaisir, tuant le temps dans une croisière d'été dans les mers Polaires.

Avant le départ, il fallut se soumettre à certaines formalités médicales. Depuis que l'Oncle Sam a commencé à tremper dans l'Impérialisme, il se défie des microbes. Il veut veiller sur ses propres germes, dit-il, et il veut que les autres pays veillent sur les leurs. Afin d'exécuter efficacement ce programme raisonnable, il a édicté tout récemment plusieurs lois de quarantaine, qui ajoutent un nouvel élément d'*ennui* à ceux que le voyageur excédé connaît déjà.

Cependant ce n'est pas contre les lois qu'il faut réclamer

mais contre la manière de les appliquer. Au moment même où l'on allait retirer la passerelle du *Roanoke*, un *steward* du bateau commença à agiter une cloche japonaise, ordonnant à tout le monde de descendre pour l'inspection. Avec nous descendit l'inspecteur, individu long et efflanqué, au teint maladif, qui se mit à nous regarder comme s'il cherchait quelqu'un pour l'inspecter. Il nous appela tous par nos noms, qu'il pouvait à peine déchiffrer sur la liste du *purser*. Nous quittions la salle l'un après l'autre, quand l'homme à la liste, debout près de l'escalier, était supposé avoir fini son examen. Mais voilà qui prêtait à rire : l'inspecteur était très myope, et n'importe lequel d'entre nous aurait pu passer en fraude des microbes canadiens gros comme des veaux d'un an.

Nous remontons Puget Sound, splendide étendue d'eau, et nous trouvons le détroit couvert de toutes sortes de navires le sillonnant dans tous les sens, venant des différentes parties du monde, ou s'y rendant. Port Townsend est situé sur une colline, à gauche en montant ; mais bientôt nous entrons droit à l'ouest dans le détroit de Juan de Fuca. En face sur la droite, très découvert, se dresse le grand phare de Race-Rock, qui marque l'entrée d'Esquimalt, dans l'île de Vancouver, siège de l'escadre anglaise du nord du Pacifique : quatre milles à l'est d'Esquimalt se trouve la tranquille cité de Victoria, la capitale de la Colombie anglaise.

Il y a cent dix ans, le capitaine George Vancouver, avec ses fidèles lieutenants, Puget, Johnstone, Whidbey, et Baker, suivirent la côte, entrèrent dans ces îles, rele-

vèrent et mesurèrent chaque anse, chaque baie, chaque cap. N'importe quelle carte moderne montre comment cette partie de la côte américaine est dentelé, et quelle tâche difficile Vancouver avait entreprise. Mais il l'accomplit si bien, même avec les imparfaites méthodes d'hydrographie alors en usage, que très peu de retouches ont été faites depuis, pour compléter les cartes de l'île de Vancouver, et celle de l'archipel Alaskan.

Peu d'explorateurs ont autant mérité de la postérité que Vancouver ; aussi la postérité ne l'a pas oublié. Son nom vit tout le long de la côte ; et la statue héroïque qui se dresse sur le nouveau et splendide Palais du Parlement à Victoria, est un récent hommage rendu aux labeurs et aux succès du vieux capitaine. Vancouver était un marin habile, et aussi un ami sûr ; il immortalisa non seulement ses camarades, mais aussi beaucoup de ses amis absents, en attachant leur nom aux points vaillants de la configuration de la côte du Pacifique.

La nuit tombait quand nous approchâmes de Cape Flattery, laissant derrière nous la chaîne des Olympiens, avec l'Olympe à l'arrière-plan ; et au moment de nous mettre au lit les vagues longues et majestueuses nous dirent que nous étions bercés sur le sein de l'océan Pacifique. Les deux premiers jours, et même les trois premiers, furent pénibles pour la plupart d'entre nous. La mer était grosse : il fallait fermer les sabords, ainsi que les portes et les écoutilles. Le *Roanoke* roulait et se soulevait sur les vagues, ce qui vraiment nous mettait dans un triste état ; si vous ajoutez à cette détresse l'effet dépri-

mant que la nouvelle de la perte des deux navires faisait toujours sur nous, et la sympathie sincère que nous éprouvions tous pour les victimes et leurs amis, vous connaîtrez au juste nos impressions.

Les commotions physiques, particulières au mal de mer, que personne de nous n'enviait, et auxquelles bien peu cependant échappaient, avaient déjà commencé à nous tourmenter sous leurs formes les moins attrayantes ; les jours mauvais étaient certainement venus. Il y avait bien encore quelques passagers qui se carraient sur le pont, fiers de leur estomac à l'épreuve des vagues, et qui se vantaient de n'avoir jamais manqué un repas ; mais tous les autres avaient à s'incliner, sans un mot de sympathie de personne pour les « hauts et les bas » — surtout les hauts — de ce mal, le plus affligeant de tous ceux qui éprouvent notre pauvre espèce humaine. Je peux écrire sur ce sujet d'une façon vécue, après ma récente expérience dans les eaux de Terre-Neuve. Ajoutez aux horreurs nauséabondes de la situation l'appel de l'affreux gong japonais, qui nous assourdissait les oreilles trois fois par jour, pendant que nous reposions étendus sans secours dans nos cabines. Moquerie du destin ! Il nous conviait à des repas que [illegible]us faisions vœu de ne plus jamais goûter !

Cependant, après trois jours, la crise était passée. L'un après l'autre les passagers commencèrent à quitter leur cabine : un peu timidement d'abord, on eut dit qu'ils appréhendaient les réflexions suggérées par leur physionomie mélancolique. Mais ce sentiment durait peu : avec la

force et la santé revenait le courage. L'appareil gastrique reprit bientôt ses fonctions normales . notre voyage vers la grande mer d'Eté devint une fête. Nous eûmes un temps splendide jusqu'à Unalaska, ce qui nous permit de rester sur le pont. C'est alors que l'égoïsme qui se cache dans l'âme de tous les mortels et qui trouve toujours une issue, commença à se montrer. Chacun, homme et femme — femme surtout peut-être — chercha à s'installer de son mieux. Les tapis, les châles, les fauteuils, et toutes les combinaisons possibles ou impossibles pour se mettre à l'aise commencèrent à envahir le pont, au détriment du grand nombre des passagers. Une étude de mœurs intéressantes nous fut offerte par un vieux monsieur assez cérémonieux, qui passait par tous les degrés de la fureur toutes les fois qu'il voulait respirer l'air frais. A chaque tour qu'il faisait sur le pont, il lui fallait contourner l'installation de deux jeunes filles arrogantes et de leur solennelle maman, qui le regardaient, chaque fois qu'il passait, avec un air aussi furieux que si le navire leur eût appartenu.

Ceux d'entre nous, qui désiraient la paix et le repos, cherchaient à l'arrière ou à l'avant, quelque recoin, où ils pouvaient respirer l'ozone et compter les baleines qui ne cessaient de s'ébattre et de souffler, tout près du navire. Plusieurs venaient si près qu'elles recevaient les balles et les décharges à bout portant. Cet accueil n'était évidemment pas du goût des énormes cétacés ; car invariablement ils faisaient le plongeon et disparaissaient dans les flots.

Le cinquième jour de notre traversée, dès la première

heure du jour, trois longs coups de sifflet nous annoncèrent que nous saluions la rencontre d'un navire. C'était le *Portland* qui était enfermé depuis cinq semaines dans les banquises de l'océan Arctique. Il devait, à son retour à Seattle, donner le récit de ses émotions palpitantes dans le détroit de Bering et dans les mers Arctiques. Les journaux de Seattle avaient bien conjecturé, mais ce n'était qu'une conjecture. Nous apprîmes à notre arrivée à Unalaska, que le compagnon de malheur du *Portland*, le *Jeanie*, avait lui aussi échappé aux glaces, mais n'avait pas été si heureux dans le retour. Les glaçons du détroit de Bering avaient endommagé sa coque, et il devait suspendre sa marche pour être réparé. Bien que le *Roanoke* suivit, pendant quatre jours, la route des vapeurs japonais et chinois, le *Portland* fut le seul navire que nous rencontrâmes dans tout le voyage.

Les consultations quotidiennes du loch, et d'autres indications, nous disaient que nous n'étions pas loin des îles Aléoutiennes. Les oies sauvages, les canards, les macareux à bec de perroquet, planaient sur nous par myriades, allant chercher abri sur la côte ; nous aussi, pour ne pas être en retard sur nos voisins emplumés, nous tendions le cou du côté de la terre. Les brouillards se succédaient rapidement, au grand effroi du capitaine ; car il n'y a pas de phares sur ces côtes glacées ; et les officiers du *Roanoke* étaient sur le qui-vive jour et nuit. Enfin, le soir du septième jour qui suivit notre départ de Seattle, on aperçut un point noir, brumeux, se montrant à l'horizon nuageux : il grossit jusqu'à ce que les ténèbres vinssent le dérober à nos yeux. C'était un pic élevé de l'île Akutan, et beaucoup

d'entre nous voyaient pour la première fois la chaîne Aléoutienne, « le seuil de l'Asie. »

Il y a plusieurs passages pour entrer dans le détroit de Bering par ces îles ; nous, nous avions choisi la passe Akutan. Toute la nuit, le *Roanoke* ralentit sa vitesse; cependant le lendemain matin, nous étions dans la passe, avec la terre de chaque côté de nous. A notre droite, à nous toucher en apparence, mais en réalité fort loin, se trouvait comme un plateau flanqué de deux pics, d'où s'élevaient des spirales de fumée sombre, allant se perdre dans les nuages. Notre première impression fut que c'était un village d'Aléoutiens, avec un feu pour toute la tribu, ou peut-être, un feu de joie. Grande fut notre surprise, quand on nous dit que nous étions en face d'un volcan en activité.

Nous restâmes presque un jour entier à Dutch Harbor, splendide baie de l'île Unalaska qui fait partie du groupe des Aléoutiennes, et quartier général de plusieurs grandes compagnies commerciales de l'Alaska : nous y prîmes de l'eau et du charbon. C'est aussi la station de charbon des agents du fisc des Etats-Unis : et le point de défense des pêcheries de phoques des îles Pribiloff et Bouldyer. Le navire du fisc, le *Manning*, était amarré le long du quai, prêt à partir pour une pêcherie nouvellement découverte dans l'île Attu. J'eus le plaisir de le visiter, de la poupe à la proue, sous l'habile conduite de l'ingénieur en chef Bowen.

Un mille plus loin, au delà de la colline, s'étend le village bizarre d'Illiuliuk, moitié russe, moitié aléoutien ; et plus loin encore, à l'arrière plan mais visible à l'œil nu, le

mont Makushin, autre volcan en activité, avec ses nuages de vapeur blanche. Le médecin du bord, le docteur Brenton et moi, nous prîmes le chemin d'Illiuliuk. Le sentier contournait la colline, et était bordé d'une profusion de fleurs sauvages d'une grande beauté. Les fougères, les mousses, les buissons aux fleurs bleues, recouvraient le sol jusqu'à la rive : on y voyait aussi des violettes qui y croissaient en grand nombre, les plus larges que j'eusse jamais rencontrées.

Illiuliuk est plutôt connu maintenant sous le nom d'Unalaska, d'après l'île sur laquelle il est construit. Ce fut une des premières colonies russes en Amérique, et elle avait déjà pris une certaine importance, quand le capitaine Cook jeta l'ancre dans son petit port en 1788. Une église russe nouvellement construite, avec son clocher en forme de bulbe, surmontée d'une croix géminée, s'élève dans un site pittoresque sur le bord de la mer, et donne à la ville un air décidément moscovite. L'un des prêtres russes, qui parlait un excellent anglais, nous conduisit, le docteur Brenton et moi, dans toute la ville, et nous fournit la plupart des renseignements qui se rencontrent dans ce livre. Il nous dit que l'Eglise orthodoxe (l'Eglise schismatique grecque naturellement) possède une mission à Unalaska depuis cent trente ans. En dehors des compagnies commerciales, on y parle le russe et l'aléoutien : mais les autres langues des pays civilisés y sont bien représentées.

La langue employée avec les mineurs et les touristes est l'anglais. Il s'y trouve deux grands magasins, où vous pouvez acheter toutes sortes d'objets curieux fabriqués en

ivoire de morse ; vous pouvez faire une provision — à la livre ou au boisseau — de dents de phoques de Sibérie ; vous emporterez comme souvenir, du moins si vous ne pouvez échapper aux instances des marchands, quelques paires de chandeliers russes dont les courbes et les arabesques ne dépareraient pas le boudoir d'une fée ; vous vous payerez le luxe d'un service à thé, peint à la main et cuit en Russie, avec des hiéroglyphes russes authentiques, si vous consentez à verser la somme exigée par le marchand. Dans ce village aléoutien, on trouve des vestiges de la domination russe, qui piquèrent vivement ma curiosité. Je pris un instantané d'un vieux canon inoffensif et rouillé, qui se trouve sur la place de l'église, et sur lequel se reposaient le docteur Brenton et quelques jeunes Aléoutiens. Juste comme j'allais presser le bouton, une vache obligeante passa devant l'objectif avec une bonne grâce dont elle semblait avoir conscience, et vint donner au groupe une physionomie nouvelle.

Dans la soirée, le docteur et moi nous jetions un dernier regard sur le mont Makushin, et nous reprenions le chemin de la colline, entièrement satisfaits de notre journée, et presque fatigués d'avoir vu trop de choses. C'est toujours la vieille histoire de la fatigue de l'esprit, et la confirmation de ce triste fait psychologique, que le spectacle des choses étrangères perd vite de son intérêt, une fois que vous en avez joui. La vue de deux volcans en activité était certainement pour moi une attraction nouvelle, et celle que j'appréciai le plus dans toute mon excursion. C'est peut-être la récente catastrophe de la Martinique qui donnait

intérêt particulier à cette rencontre — la première de ma vie — avec l'une des soupapes de sûreté de notre globe.

Akutan et Makushin ne sont que deux unités des soixante et un volcans encore en activité le long de la chaîne Aléoutienne. J'ai lu dans un ouvrage récent que, durant ces trois cents dernières années, ces volcans ont eu plus de cinquante éruptions violentes. Beaucoup d'entre eux sont tout à fait actifs : et les vaisseaux qui voguent dans les eaux de l'Alaska rencontrent fréquemment de grandes quantités de pierre ponce, flottant à la surface de l'océan Pacifique. Pendant notre séjour à Dutch Harbor, un capitaine nous dit en avoir rencontré sur une surface de plus de vingt milles.

Le groupe Aléoutien fait partie de la ligne de point faible de la croûte terrestre, et relie les montagnes de la côte occidentale d'Amérique entre les chaînes de volcans qui parcourent le Kamchatka, le Japon, en descendant sur Java et les Philippines. Ces îles ont toute une origine volcanique ; elles ont jailli du fond de l'océan à différentes époques ; la dernière, le Nouveau Bogoslof, il y a un peu plus de vingt ans.

Ce doit être une expérience passionnante que d'assister à la naissance d'un volcan. Un négociant russe, Kriukoff, eut ce plaisir, le 7 mai 1796. Il se trouvait à Unimak, île voisine d'Unalaska, quand eut lieu une terrible convulsion de la mer, accompagnée de bruits retentissants et prolongés, comme des coups de tonnerre. Une grande colonne de fumée noire, enveloppée de vapeur et de brouillard,

s'élevait jusqu'aux cieux, et s'étendait comme un gigantesque champignon, sur un espace de plusieurs milliers de milles de circonférence. Pendant la même nuit, un incendie jaillit, pour ainsi dire, du fond de la mer, et illumina brillamment tout le pays. Quand le lendemain le soleil se leva et dissipa les nuages, un nouveau pic, dominant la lave et les flammes, se dressait au-dessus des vagues. On l'appela Bogoslof.

En 1883, un autre soulèvement de la croûte terrestre se produisit à un mille environ du pic dont je viens de parler. Personne n'en fut témoin sans doute, car aucune chronique ne relate le mois ou le jour de l'événement. Tout ce que l'on sait est que, il y a vingt-trois ans, un second pic, vomissant le feu et la lave, se dressa à côté du vieux Bogoslof, et reçut le nom de Nouveau Bogoslof. Ces îles étaient trop éloignées et trop indistinctes pour les photographier ; mais l'histoire de leur récente origine nous intéressa beaucoup (1).

Tous ces détails historiques m'ont été donnés par un officier du *Roanoke*, et naturellement ils m'ont fait grand plaisir : car j'étais avide des moindres informations sur un pays si éloigné et jusqu'alors si inconnu pour moi. A Seattle j'eus la chance de mettre la main sur une description d'Alaska due à la plume d'Ivan Petroff, et publiée par les soins du Gouvernement de Washington en 1882. La partie historique de l'ouvrage, qui fait preuve d'étude consciencieuse,

(1) Depuis la publication de cet ouvrage (1906), un autre pic volcanique s'est montré à la surface de la mer de Bering, tout près des deux autres ci-dessus mentionnés.

indique clairement que l'administration du Czar à Alaska fut marquée d'incidents aussi curieux que celle de la Compagnie de la baie d'Hudson lorsque cette dernière s'empara de l'ouest du Canada.

Nous quittions donc les îles Aléoutiennes, et nous entreprenions les sept cents derniers milles qui nous restaient à parcourir, droit au nord, par le détroit de Bering. Quelques jours de pluie et de brouillard ne nous enlevèrent pas le beau temps, mais me contraignirent de rester dans ma cabine, où j'eus le loisir d'étudier la [illegible]ation de Petroff, dont le sommaire peut intéresser mes lecteurs.

CHAPITRE VI

La Domination russe en Alaska.

L'histoire des explorations moscovites au nord-ouest de l'Amérique remonte à peine au-delà du premier voyage de Vitus Bering en 1733. C'est à cette époque que nous commençâmes a avoir une connaissance définie du nord de l'océan Pacifique et des eaux qui le relient à l'océan Arctique. On ne connait aucune expédition commerciale qui s'y soit aventurée avant 1743; mais, à partir de cette époque, pendant cent vingt-cinq ans environ, les marchands russes et les aventuriers firent la chasse et le commerce, le long de la côte de l'Alaska ainsi que des îles Aléoutiennes et Kuriles. Les commerçants vinrent par milliers du port sibérien d'Okhotsk, et des villages de la péninsule du Kamchatka. Si l'on pouvait concevoir quelque doute sur la nationalité de ces pionniers de l'Alaska, il n'y aurait qu'à rappeler des noms comme Nevodchikof, Trapiznikof, Nikiforof, Bashmakof, et une douzaine d'autres, aussi harmonieux, que je relève dans le travail de Petroff.

En 1762, un marchand du nom d'André Tolstykh, après un séjour de trois ans en ces régions, vanta leur

importance commerciale dans un rapport à Catherine II. Sa démarche eut les résultats les plus heureux. L'Impératrice lui donna des lettres de noblesse en Sibérie, et intima l'ordre au gouverneur Chicherin et à ses deux lieutenants, Krenitzin et Lavashof, d'explorer le nouveau pays et d'en décrire les ressources. Ces fonctionnaires s'embarquèrent en 1768, sur les rives du Kamchatka, sur des vaisseaux du gouvernement et remplirent sérieusement leur mission. Mais l'hostilité des indigènes rendit toute tentative inutile. Cette hostilité provenait des procédés de quelques exploiteurs, qui, les années précédentes, avaient parcouru ce territoire, et avaient souillé leur commerce d'ivoire et de fourrure par des exactions et des boucheries. Les aventuriers avaient poussé si loin l'indélicatesse, qu'ils avaient contraint les indigènes de recourir à la peine du talion. Juste six ans auparavant, en 1762, les Aléoutiens massacrèrent cent cinquante Russes dans l'île d'Unalaska, n'épargnant que quatre membres d'une expédition tout entière. Après cela il n'est pas surprenant que la tentative de Chicherin restât sans succès.

Il fallut attendre l'année 1780 pour voir reprendre le commerce russe dans la mer de Bering. Ce résultat fut dû aux efforts de deux habiles commerçants, Grigor Shelikof et Ivan Golikof. Ils escomptèrent la disparition de la population indigène à bref délai, si une réforme fondamentale ne venait pas changer les procédés du commerce en ces régions. Ils formèrent donc une compagnie, ayant pour but « de naviguer dans le pays de l'Aliaska, connue sous le nom d'Amérique, dans les îles connues



Un mineur d'Ophir Creek.



Le Sphinx d'Ophir.



Le camp de mineurs de Council sur la Neukluk.



Chinik, à Golovin Bay.

ou inconnues qui l'avoisinent, d'y exercer le commerce des fourrures et d'y établir des relations amicales avec les indigènes. »

Au mois d'août 1783, trois vaisseaux partirent d'Okhotsk, sous les ordres de Shelikof. Ils visitèrent Kadiak, grande île située au nord du Pacifique qu'ils résolurent de coloniser. Elle était extrêmement peuplée d'indigènes : Shelikof donne le nombre de quatre mille, mais Petroff le trouve exagéré. Ces indigènes étaient encore évidemment sous l'impression des cruautés exercées au cours des expéditions précédentes, car ils donnèrent à Shelikof l'ordre péremptoire de quitter l'île ; quelques jours plus tard l'ordre était suivi d'une attaque furieuse contre les Russes. Ils furent repoussés après un grand massacre de part et d'autre : et Shelikof compléta sa victoire en refoulant les indigènes dans les précipices aboutissant à la mer, après avoir gardé vingt de leurs enfants comme otages. Ces mesures sévères les intimidèrent suffisamment, et donnèrent aux Russes la suprématie qu'ils convoitaient.

Shelikof organisa sa colonie dans l'île de Kadiak, et commença une exploration systématique des autres îles voisines, ainsi que du continent qui entoure la Baie de Cook et le Détroit du Prince William, — noms qui rappellent le passage du capitaine Cook dans ces eaux en 1778. Ce vieux marin sans peur laissa sur la nomenclature du nord du Pacifique et sur la Mer de Bering une empreinte anglaise qui subsiste encore aujourd'hui. Des vaisseaux de l'Espagne et de la France avaient visité ces

mêmes côtes, quelques années auparavant, et s'en étaient emparé successivement « par droit de découverte » ; mais Shelikof effaça tranquillement toutes ces marques de souveraineté étrangère à mesure qu'il les découvrit, et leur substitua la marque russe, prenant soin en même temps de raviver devant les indigènes le prestige et le pouvoir merveilleux de l'impératrice Catherine.

Après trois ans d'absence, il retourna en Russie, pour obtenir du gouvernement la sanction de tout ce qu'il avait fait, et les fonds nécessaires à l'extension de l'entreprise. Il déploya devant les hauts fonctionnaires de Saint-Pétersbourg une carte des pays nouvellement découverts, et démontra hardiment que l'Empire Russe venait de gagner cinquante mille sujets prêts à embrasser la religion chrétienne : il y avait là une série de pieuses exagérations en vue de favoriser son commerce.

En se rendant à Saint-Pétersbourg, Shelikof avait intéressé à son entreprise Jacobi, le nouveau gouverneur de Sibérie, qui plaida sa cause auprès de l'Impératrice. Il demanda pour la nouvelle compagnie des droits exclusifs d'exploitation, et une prime de deux cent mille roubles sur le Trésor. L'Impératrice qui avait à cœur le bien de l'Etat l'accorda sur-le-champ : outre les distinctions personnelles qu'elle concéda au chef de l'expédition, elle le chargea de médailles et de présents pour les chefs des tribus alaskaines. Jacobi, pour sa part, donna des croix de bois et des plaques de cuivre, marquées aux armes impériales, pour être dressées çà et là comme un signe de la souveraineté russe.

Fortifié par la faveur de la cour et l'appoint du trésor public, Shelikof recommença ses entreprises avec une vigueur nouvelle ; en très peu de temps presque tous ses rivaux, — établissements de commerce de prospérité moyenne, — furent écrasés. La fortune favorisa cet aventurier, bien que Pétroff nous raconte qu'il n'avait pas encore gagné la sympathie des indigènes. Une preuve de leur mauvais vouloir — ou plutôt de leur inclination au pillage — c'est qu'il fut impossible d'élever les plaques de cuivre et les croix dans n'importe quelle situation en vue. Aussitôt que les Russes avaient tourné les talons, les Thlinkets saisissaient tous les fragments de métaux dont ils pouvaient s'emparer et les emportaient.

A cette époque, le commerce par terre entre la Russie et la Chine, jadis si prospère, était presque entièrement tombé, grâce à la facilité avec laquelle les vaisseaux anglais et hollandais déversaient les produits de leur pays sur le Céleste Empire. Shelikof conçut le dessein de relever ce commerce avec la Russie par mer : il y mit d'autant plus d'empressement que Gerassim Pribilof venait de découvrir, par hasard, en 1786, le rendez-vous d'été du phoque à fourrure précieuse, dans ces îles de la Mer de Bering qui portent encore aujourd'hui le nom de Pribilof. Les Chinois plus que tous les autres peuples ont en haute estime les peaux de phoques ; et la nouvelle qui annonçait la réunion annuelle de centaines de mille de ces animaux en deux petites îles de la mer voisine, devait être bien accueillie. Le commerce avec la Chine était maintenant assuré de reprendre, et destiné à une grande prospérité.

Il y avait encore dans la région plusieurs chasseurs particuliers ; mais une seule maison rivale sérieuse, la Compagnie Lebedev-Lastochkin, osa tenir tête à Shelikof. On vit s'élever des établissements rivaux sur les îles et le continent le long de la Baie de Cook ; il s'y passa des scènes sanglantes, semblables à celles dont fut témoin le Canada quelques années plus tard, entre la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie des Fourrures du Nord-Ouest. Un moment, les brigandages des deux côtés prirent les proportions d'une guerre.

Cette rivalité entre Russes eut un effet pernicieux sur les indigènes ; mais ce qui fut beaucoup plus grave pour Shelikof, ce fut la réduction des dividendes. Avec tout le savoir faire d'un accapareur moderne, il se mit tranquillement à acheter les actions de la compagnie rivale, et chercha autour de lui un chef au bras fort et à la tête plus forte encore pour porter l'attaque dans l'Amérique Russe. Finalement il choisit Alexandre Baranof, négociant sibérien qui avait fait preuve d'une énergie extraordinaire dans la direction de ses affaires. Un contrat fut signé entre eux, au mois d'août 1790 ; et Baranof, qui devait finir par établir l'empire russe en Amérique, partit pour son nouveau champ d'action.

Baranof était petit de taille mais possédait une grande puissance d'endurance et une ambition sans limite. Il eut l'occasion de montrer sa force musculaire, peu après son arrivée à Kadiak, en étranglant un pauvre Russe qui avait eu le malheur de lui déplaire. Dans les premières années de son séjour en Sibérie, il avait fait preuve d'une grande

pénétration d'intelligence et d'une grande fermeté de caractère : il montra les mêmes talents peu après son arrivée en Alaska. Le point de l'île Kadiak, que Shelikof avait choisi, se prêtait peu au développement des opérations que Baranof avait en vue; et sans plus attendre, il transporta son comptoir au port de Saint-Paul, à l'extrémité nord-est de la même île. Là il se mit au travail avec la plus grande énergie. Il mit à la mer de longs bateaux couverts de peaux, qui côtoyèrent la péninsule Aléoutienne, et revinrent à Saint-Paul chargés de fourrures et d'ivoire. En 1793, il amena à Kadiak un certain nombre de condamnés de Sibérie, surtout des ouvriers et des agriculteurs ; avec leurs familles, ils formaient une réunion de deux cents personnes. Il établit un chantier de constructions navales au détroit du Prince-William, où la qualité et la dimension du bois de charpente convenaient très bien à ces desseins ; et l'on vit les navires russes se dresser sous la direction d'un constructeur anglais, du nom de Shields, qui avait quitté la marine anglaise pour entrer au service de la marine russe. Avec ces facilités, Baranof put étendre ses explorations vers l'est jusqu'à Yakutat ; il y fit une belle capture de loutres de mer, tandis que le capitaine Vancouver, avec ses deux vaisseaux, la *Discovery* et le *Chatham*, remontait le nord de ces mêmes eaux, en 1794.

Shelikof, le fondateur de la compagnie, dont l'influence et l'audace avaient donné tant d'essor au commerce au nord du Pacifique, mourut en 1792. Mais auparavant il eut la satisfaction de voir les deux projets qui lui tenaient

le plus au cœur, sur le point d'être réalisés. L'un était l'ouverture du marché chinois de peaux de phoques et d'ivoire; l'autre était la réunion sous une même administration des différentes compagnies de fourrures inférieures, établies dans la Sibérie Orientale, au Kamchatka et dans l'Alaska. Ce syndicat se compléta en 1797, sous la direction de la veuve de Shelikof et de son associé, Golikof.

L'organisation nouvelle, qui prit le nom de Compagnie Russo-Américaine, obtint en 1799 une charte du csar Paul Ier, qui lui concédait des droits exclusifs au territoire Américain, aux ressources sur terre et sur mer, et à tout ce qui pouvait se trouver à l'intérieur des terres, dans les possessions sibériennes du Kamchatka, d'Okhotsk et des îles Kuriles. « Cette charte octroyée pour vingt ans, dit Petroff, marque une époque dans l'histoire de l'Alaska, qui, à partir de ce moment jusqu'au transfert du pays aux Etats-Unis, en 1867, s'identifia avec la Compagnie Russo-Américaine. »

Les privilèges conférés à la nouvelle compagnie étaient considérables et très exclusifs. Mais les charges qui lui étaient imposées étaient également très lourdes. Elle était exempte de toute redevance au gouvernement de la mère patrie ; elle avait le droit d'avoir son pavillon ; d'employer des officiers de marine pour commander ses vaisseaux, et de se réclamer de « la haute protection de Sa Majesté Impériale. » En retour, la compagnie s'engageait à soutenir le gouvernement civil dans ces pays nouveaux ; à pourvoir à l'établissement de l'Eglise orthodoxe ; et, ce

qui était le plus pénible, à garder sur les différents points du vaste territoire, des magasins et des entrepôts de toutes les denrées nécessaires au gouvernement impérial pour ses navires et pour ses troupes, quand le besoin l'exigeait.

Comme c'était la première entreprise de ce genre dans l'empire russe, elle attira beaucoup l'attention à Moscou et à Saint-Pétersbourg; et la compagnie compta bientôt parmi ses actionnaires non seulement les hauts fonctionnaires du gouvernement, mais même des membres de la famille royale. Le succès des Anglais dans l'Inde à cette époque par l'entremise de la Compagnie des Indes Orientales, éblouit les Russes ; dans les cercles officiels on conçut des rêves de conquêtes semblables sur le Pacifique. L'annexion du Japon et d'une partie de la côte Chinoise, d'un côté du Pacifique ; celle de toute la côte jusqu'au Golfe de Californie, de l'autre : tel était le programme des amis de la compagnie. Il était certainement assez prétentieux pour exciter l'orgueil et l'émulation de la Russie.

Pendant que se construisaient ces châteaux en Espagne, Baranof dont l'énergie l'attirait de plus en plus vers l'est chaque année, commençait à avoir des embarras sur cette terre Alaskienne. Il avait conçu le plan d'étendre le domaine de la compagnie jusqu'à l'archipel Alexandre, mais quand ses officiers commencèrent à visiter le sud-est de l'Alaska, ils trouvèrent les vaisseaux anglais et américains, vendant les peaux de loutres chez les Thlinkets, et dans les comptoirs anglais établis à Nootka, dans l'île Vancouver.

Baranof eut quelques durs moments à passer. Le gou-

vernement russe lui donnait l'ordre d'écraser tous ses rivaux et de supprimer Nootka. Mais la prudence lui interdisait de montrer une opposition ouverte aux Anglais comme aux Américains. Il se décida donc à fortifier un poste de l'archipel, d'où il pourrait surveiller le commerce de fourrure des étrangers eux-mêmes, et obtenir d'eux par ce moyen des subsides pour ses gens. Il passa tout l'hiver de 1799-1800 à construire un fort à Sitka, à six milles de la capitale actuelle de l'Alaska. Il fortifia la place dans la mesure où le lui permettaient ses ressources et la confia au commandement de Medvednikof. Mais les vaisseaux américains ne tinrent pas compte de ses offres, et continuèrent leur commerce avec les indigènes, échangeant des armes à feu pour des fourrures. Baranof retourna à Kadiak après tout l'hiver passé à Sitka; ce fut pour y trouver la garnison en état d'insurrection, et prête à partir pour un autre climat. A la même époque des bruits de guerre avec l'Angleterre lui arrivaient aux oreilles, et l'obligeaient à parcourir les différents comptoirs russes, pour donner aux fonctionnaires les ordres à exécuter dans l'éventualité de l'apparition des vaisseaux anglais.

Cependant les épreuves de Baranof n'en étaient qu'à leur début. Les sauvages Think'ets — les Koloshes, comme les appelaient les Russes — massacrèrent Medvednikof et la garnison de Sitka, puis incendièrent le fort. A la même époque, cette même tribu belliqueuse surprenait cent quatre-vingts chasseurs Aléoutiens et les massacrait; cent autres chasseurs périssaient par le poison en mangeant des moules empoisonnées, à l'endroit qui a toujours

porté depuis le nom de Détroit de la Destruction. Les désastres se suivaient à peu d'intervalle. Trois navires chargés de provisions firent naufrage à leur départ d'Okhotsk ; et si Baranof n'avait pas eu la ressource d'acheter des vivres à un navire de New-York qui venait d'arriver à Kadiak, la colonie Russo-Américaine courait les risques de mourir de faim.

Tous ces malheurs attristèrent la vie du vieux Russe. La jalousie et la calomnie allaient encore accroître les difficultés de sa position. En 1801, Alexandre I[er] succéda au czar Paul. Quand le commandant d'Okhotsk fit l'annonce officielle de l'événement, il ordonna à Baranof de réunir tous les indigènes de Kadiak et du pays environnant, et de leur demander le serment de fidélité. L'ordre était imprudent ; l'exécuter à cette époque aurait été folie ; car c'était révéler aux perfides Thlinkets l'état précaire de la colonie. Au reste, Baranof ne pouvait compter sur les Russes à son service ; il se décida donc à ignorer l'ordre pour le moment. Un fonctionnaire qu'il avait cassé essaya de grossir l'affaire, et accusa Baranof de désobéissance aux ordres impériaux. Une enquête suivit, mais n'eut pas de résultat ; les autorités ayant décidé que Baranof n'était pas au service du gouvernement. Ces épreuves, auxquelles il faut ajouter des désappointements dans le résultat de la vente des fourrures, contribuèrent néanmoins à jeter l'amertume dans la vie du vieillard.

L'une des raisons de l'insuccès des opérations de la Compagnie Russo-Américaine à cette époque venait de l'incapacité des officiers qui commandaient ses navires.

Petroff affirme que soixante-quinze pour cent des vaisseaux de la compagnie coulèrent aux îles Aléoutiennes ; plusieurs même avant d'avoir quitté la côte du Kamchatka. On n'avait pas profité de la clause de la charte qui permettait de recourir aux officiers de la marine ; de là les mauvais résultats obtenus.

En 1801, deux Russes compétents, Davidof et Kvostof, obtinrent du gouvernement la permission d'entrer au service de la compagnie, et immédiatement s'efforcèrent de réorganiser ses navires. Le succès couronna leurs efforts ; par des méthodes d'économie et de travail, ils réussirent à établir ce service sur une base financière plus solide.

Pendant les premières années du XIX[e] siècle, les affaires de la Compagnie Russo-Américaine prirent en effet une tournure plus prospère. Les postes de la partie sud-est de l'Alaska s'augmentèrent en nombre et en importance. Seize furent établis le long de la côte de l'Unalaska à Sitka, et presque tous armés de canons. Les pêcheries de phoques des îles Pribilof révélaient un vrai trésor pour la compagnie. Les Chinois avaient découvert le procédé de dépouiller et de teindre les fourrures qui leur donnaient une plus grande valeur commerciale ; et chaque année d'énormes quantités de peaux de phoques descendaient le Pacifique pour se rendre aux différents ports de la Chine. Le revenu des îles Pribilof à lui seul fournissait le moyen de payer les dépenses courantes sans recourir au gouvernement russe.

La clause de la charte, qui contraignait la compagnie

à garder des dépôts de subsides sur différents points de la colonie pour les besoins du gouvernement, était pratiquement très onéreuse et très coûteuse. Il fallait faire traverser la Sibérie aux marchandises, les embarquer à Okhotsk, et faire supporter à la compagnie des frais énormes. En 1802, le comte Rezanof, chambellan de l'Empereur, et parent de Shelikof, accorda le privilège d'envoyer les approvisionnements de Saint-Pétersbourg par mer; dans ce but des vaisseaux furent achetés à Londres. Rezanof en personne accompagna la première flotte, en sa double qualité d'inspecteur des colonies russes, et d'ambassadeur spécial au Japon. La mission japonaise ayant abouti finalement à un échec complet, Rezanof tourna son attention sur la côte américaine. Après avoir aidé à rétablir l'ordre dans les affaires de la compagnie à Kadiak, il partit pour la Californie.

Cette traversée fut le commencement des relations commerciales entre les colonies russes et les colonies espagnoles; elle se termina par l'établissement des Russes sur un point de territoire au nord de la Californie. Les ressources naturelles de ce pays favorisé attirèrent l'attention de l'esprit pratique de Rezanof, et il résolut d'y établir un point d'appui. Comme préliminaire, il s'engagea à épouser la fille du commandant espagnol de San-Francisco, et ensuite écrivit au Czar et aux directeurs de la Compagnie, afin de leur soumettre un plan d'extension de la domination russe en Californie. Il pressa l'établissement d'une colonie agricole sur un point de la côte au-dessus de San-Francisco, car les Espagnols n'avaient à cette

époque aucun poste fixe au nord de leur *presidio*. Dans son rapport, Rezanof exprimait l'avis, qu'il serait presque impossible de trouver des agriculteurs compétents parmi les chasseurs et les trappeurs russes ; et il demandait qu'on fit venir les Chinois « patients et laborieux. » Cette proposition, faite en 1806, est, d'après Petroff, la première qui signale l'immigration des Chinois sur la côte du Pacifique.

Rezanof partit pour Saint-Pétersbourg donner les motifs de son échec au Japon, et activer la plantation de Californie. En traversant la Sibérie, il tomba de cheval, et se fit une blessure qui précipita sa fin. Il mourut à Krasnoyarsk, au mois de mars 1807 ; et sa mort priva la Russie d'un zélé défenseur de ses intérêts au nord du Pacifique.

Ce ne fut que quatre ans plus tard que Baranof entreprit de poursuivre l'exécution du projet de Californie. En 1811, il envoya un officier intelligent, Kushkof, qui débarqua à Bodega Bay, et acheta des terres aux indigènes qui se déclarèrent indépendants des Espagnols. Ces derniers s'arrogeaient la possession de toute la côte ouest de l'Amérique, « par droit de découverte », et ordonnèrent aux Russes de quitter le pays. Podushkin, l'officier qui avait le commandement, répondit qu'il n'avait pas le droit d'agir, et que les deux partis devaient attendre l'accord des cabinets de Madrid et de Saint-Pétersbourg. Il proposa que, dans l'intervalle, les Russes et les Espagnols unissent leurs efforts pour chasser la loutre de mer sur la côte de Californie, et partageassent les profits. Cette proposition

fut officiellement déclinée, mais pratiquement acceptée ; et les Russes restèrent sans être inquiétés dans leur plantation de Bodega.

Le but qu'ils se proposaient d'atteindre cependant, à savoir de s'assurer une quantité suffisante de viande et de provisions de bouche pour leurs postes de l'Alaska, ne fut jamais atteint. Rezanof avait prédit que les chasseurs russes et leurs alliés aléoutiens ne feraient que de piètres fermiers. Sa prédiction se réalisa si bien que Etolin, successeur de Baranof, se débarrassa de la plantation en 1842, et les Russes abandonnèrent la Californie sans regret apparent.

L'échec du projet de Bodega contraignit Baranof à chercher ailleurs des approvisionnements pour la colonie russe, qui, en 1811, comptait environ cinq cents personnes. Il continua à étendre ses relations et à risquer des rapports avec les marchands des différents ports de la Nouvelle-Angleterre, surtout Boston, jusqu'à ce qu'enfin il finit par se compromettre. Nous pouvons en donner un exemple. Un capitaine américain, nommé Bennett, vendit un chargement de provisions de bouche à Baranof à Sitka, et reçut en paiement des peaux de phoque au prix d'un dollar chacune. En toute hâte, il se rendit au Kamchatka, et revendit les mêmes peaux aux agents de la Compagnie, trois dollars la pièce. Ce marché, et d'autres semblables, furent promptement connus des fonctionnaires russes auxquels on représenta Baranof comme un instrument sénile aux mains des rusés marchands yankees. L'accusation n'était pas exacte, mais elle réussit à ruiner sourde-

ment la confiance de la Compagnie Russo-Américaine en son directeur ; et des démarches furent faites pour lui choisir un successeur.

Un nouveau projet de l'esprit inventif de Baranof retarda son rappel de plusieurs années. Ce ne fut rien moins que l'extension de l'Empire Russe aux îles du Pacifique. Des marchands de Boston (1), avec lesquels il était en bons termes, le mirent en rapport avec le roi Kamehameka ; et à l'aide d'un médecin d'aventure, le docteur Scheffer, Baranof forma le plan de l'annexion des Iles Sandwich. Scheffer se rendit à Hawaii, avec plein pouvoir d'agir au nom de la Compagnie. Il trouva Kamehameka entièrement circonvenu par les Anglais ; il tourna donc son attention vers Tomare, roi de Kauai. Son habileté médicale guérit la reine d'une fièvre intermittente ; il réussit donc facilement à rompre les liens de fidélité qui unissaient Tomare à Kamehameka, et à le mettre sous la protection de l'empereur de Russie. A l'aide des Aléoutiens, Scheffer érigea des constructions, et se mit à cultiver la terre que le roi lui avait donnée. Pendant ce temps, des correspondances actives s'échangeaient entre les différents intéressés au projet. La bonne volonté des fonctionnaires de la Compagnie Russo-Américaine était assurée. Un magnifique uniforme, tout chamarré d'or, un casque de général et des décorations, furent envoyés à Tomare de la part de la cour de

1) Des mineurs m'ont dit que parmi les Thlinkets Indiens, dans l'Alaska du Sud-Est, il y a encore aujourd'hui des blancs connus sous le nom de « Bostoniens ». Semblablement, sur la côte anglaise, les Canadiens sont appelés « les hommes du roi Georges », reste des règlements de la Compagnie de la Baie d'Hudson aux jours des rois Georges.

Saint-Pétersbourg. Mais la Russie, qui savait parfaitement ne pouvoir rivaliser avec l'Angleterre sur mer, se refusa à poursuivre plus avant l'entreprise.

Lorsque le roi Kamehameka s'aperçut de la tournure que prenaient les choses, il prit des mesures actives pour recouvrer sa suprématie sur Tomare, qui avait déjà renvoyé Scheffer, lorsqu'il ne vit pas arriver les renforts promis. Ceux-ci avaient bien été envoyés, mais deux navires de la Compagnie, chargés de subsides pour Tomare, se perdirent en route. L'échec du projet, les pertes pécuniaires qui l'accompagnèrent, attirèrent sur Baranof les plus sévères censures des directeurs, et on l'avertit de compter sur un successeur.

Découragé par ces insuccès, épuisé par ses luttes constantes avec les sauvages, et même avec ses propres subordonnés, qui tentèrent à diverses reprises de l'assassiner, irrité par ses ennuis avec le Gouvernement et les fonctionnaires de la Compagnie à Saint-Pétersbourg, Baranof accueillit avec joie son rappel. Deux Russes, Koch et Bornovolokof, furent tour à tour nommés pour lui succéder ; mais le premier mourut au Kamchatka en se rendant à son poste, et l'autre perdit la vie dans le naufrage de la *Neva*, presque en vue de Sitka.

Ce n'est qu'en 1817, que Hagemeister entra finalement en scène, pour relever Baranof de ses fonctions de directeur en chef des Colonies. Il ne prit pas le commandement dès son arrivée, mais passa plusieurs mois à examiner les affaires de la Compagnie. Un jour il montra sa commission, et donna à Baranof l'ordre de lui transmettre le comma -

dement. Le vieux directeur y consentit avec une loyauté admirable. Malgré les ennuis de sa carrière, et le peu de succès de beaucoup de ses entreprises, son administration avait été profitable à la Compagnie. Il remettait au nouveau directeur une somme dépassant de beaucoup les valeurs reconnues par les quittances de la Compagnie. Des millions avaient passé par ses mains pendant ses vingt-sept années de service en Alaska ; il avait enrichi plus d'une famille russe ; et cependant il se trouvait à l'âge de quatre-vingts ans, découragé et pauvre. Telle est la reconnaissance du genre humain ! Il se mit en route pour rentrer en Russie ; mais en chemin il fut pris d'une fièvre malariale — d'autres affirment qu'il fut empoisonné — ; et le 16 avril 1819 il rendait le dernier soupir à Batavia, dans l'île de Java. Ainsi mourut le créateur vrai, et le plus énergique défenseur des intérêts de la Russie sur la côte nord du Pacifique.

CHAPITRE VII

Echec des entreprises de la Russie. Transfert du territoire.

Les successeurs de Baranof se suivirent à courts intervalles. Hagemeister, Yanowsky, Muraviev, Chistiakof et le baron Wrangell étaient tous des hommes de puissante individualité, mais ils avaient reçu une éducation militaire ou navale plutôt que commerciale.

En 1820, la charte de la Compagnie Russo-Américaine expira : elle fut renouvelée pour vingt ans par l'empereur Alexandre Ier. Non seulement tous les anciens privilèges furent confirmés, mais même de nouveaux furent ajoutés : en conséquence les directeurs de l'Alaska purent étendre leurs explorations vers le nord et le centre, ce qu'ils n'avaient jamais tenté jusqu'alors. La mer de Bering et la côte américaine de l'océan Arctique, qui avaient été négligées pour les régions plus profitables de l'Alaska du sud-est, reçurent la visite de nouvelles bandes d'explorateurs. Deux habiles navigateurs russes, Etolin et Kromchenko, rapportèrent du nord des indications très précieuses. L'Allemand, von Kotzebue, sur son brick le

Rurik, les avait déjà précédés à travers le détroit de Bering jusqu'au cap Lisburne.

Sous l'administration de Mouraviev, on fixa les bornes sud-est de la colonie. Un traité fut conclu entre la Russie et les Etats-Unis, le 17 avril 1824, et avec l'Angleterre, le 28 février 1825, « désignant l'île du Prince de Galles, dans la latitude 54°40' nord, et entre les longitudes 131° et 133° ouest de Greenwich, comme la frontière méridionale des possessions de la Russie. Comme frontière de l'est, on établissait une ligne partant de l'embouchure du canal de Portland le long de la chaîne de montagnes, jusqu'au point où il coupe le 56e degré de latitude ; de là la ligne se dirigeait vers l'océan Arctique le long du cent quarante et unième méridien. » C'est l'interprétation de ce document qui causa il y a quelques années un désaccord entre le Canada et les Etats-Unis. Une clause du traité entre l'Angleterre et la Russie donnait à ce dernier pays une bande de terre qui ne devait jamais excéder en longueur dix lieues marines à partir de la côte. Au cours des négociations pour l'achat de l'Alaska les Etats-Unis interprétèrent cette clause d'une manière libérale, et suivirent toutes les sinuosités du continent, comme si les côtes des baies et des bras de mer — du canal de Lynn par exemple — pouvaient être considérées comme la côte de l'océan. Le Canada rejeta cette interprétation, et réclama que les dix lieues marines fussent comptées seulement sur la principale côte du continent. La question fut soumise aux commissaires des frontières de l'Alaska qui décidèrent contre la prétention canadienne : le conflit en est resté là.

Lorsque Chistiakof devint directeur de la colonie, en 1827, il continua le travail d'exploration. Un de ses officiers, le capitaine Lutke, dressa un atlas de la côte et des îles de l'Alaska, et publia ensuite un ouvrage donnant la description du pays.

Le baron Wrangell prit les rênes du gouvernement en 1831, époque à laquelle la Compagnie de la Baie d'Hudson déployait toute son activité sur la côte du Pacifique. Les Russes et les Anglais ayant le même objectif, leurs intérêts se heurtaient fréquemment ; une rupture menaça même plus d'une fois d'éclater. Le sujet en discussion était surtout la rivière Stakeen. L'embouchure de cette rivière traversait le territoire russe ; la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui avait des postes à sa source, réclamait le droit de les pourvoir en se servant de la Stakeen, sans l'intermédiaire des Russes. Wrangell s'y opposa. Les Russes savaient qu'ils ne pouvaient rivaliser avec les agents de la Baie d'Hudson, qui possédaient à l'intérieur les plus riches districts de fourrures ; aussi résolurent-ils d'écraser leurs rivaux par la famine. Wrangell construisit une redoute à l'embouchure de la Stakeen, et fit feu sur plusieurs des navires anglais qui essayaient de passer leurs approvisionnements par la rivière. Les goëlettes russes parcoururent la côte, avec l'ordre de Wrangell de saisir tous les navires appartenant à la compagnie anglaise. Des complications désagréables allaient surgir, quand les esprits calmes des deux compagnies suggérèrent l'idée d'un accommodement par arbitrage. Le baron Wrangell fut censuré par son gouvernement

pour les mesures violentes qu'il avait prises, et reçut l'ordre de se rendre à Hambourg, où l'attendait sir George Simpson et une commission de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Un arrangement à l'amiable intervint, dont les principales clauses furent la réduction des terrains de chasse et le bail de la bande de territoire en litige le long de la Stakeen à la Compagnie de la Baie d'Hudson, pour un tribut annuel de peaux de loutre.

En 1836, Kuprianof succéda à Wrangell et signala son administration, plus par ses explorations que par ses chasses de fourrures. Il envoya des bandes de pionniers le long de la côte Arctique et sur le Yukon, alors connu sous le nom de Kuikhpak. Le lieutenant Tebenof construisit un fort dans l'île Saint-Michel, au delta de ce fleuve important. Kashevarof atteignit Point Barrow, à sept cents milles au nord de Nome. Malakof et Glazunof explorèrent les vallées de la Kuskokwim et de Nusahagak. Malakof remonta le Yukon jusqu'à Nulato, mais l'attitude hostile de la tribu des Tinnehs arrêta sa marche. Les indigènes détruisirent même le poste que les Russes avaient élevé sur ce point.

En 1836, une épidémie de petite vérole sévit sur la colonie, et y fit des ravages pendant près de quatre ans. Petroff nous dit que parmi les enfants des indigènes et parmi les demi-sangs russes, la mortalité était peu considérable : tandis que presque tous les vieillards et les hommes mûrs, surtout chez les Thlinkets, tombaient victimes du fléau. A Sitka, on compta quatre cents morts et dans l'île de Kadiak, sept cent trente. Sur la côte est,

à partir de Cook's Inlet, cinq cents furent atteints par la cruelle maladie, et plus de deux cents succombèrent.

Ce terrible fléau mutila la colonie. Des villages entiers furent sur le point de périr de faim, et les indigènes erraient à l'aventure à la recherche de terrains de chasse et de pêche. Quand, en 1840, Etolin prit la direction de la colonie, il résolut en partie le problème de l'approvisionnement. Il réunit les restes épars, établit de grands villages, rendit les chefs responsables des provisions de bouche et de l'établissement des magasins, mesure qui réussit assez bien dans les îles Aléoutiennes et dans les établissements de la côte.

La seconde période de la charte Russo-Américaine expira en 1841, et ne fut renouvelée qu'en 1844. Le Gouvernement mit trois ans à délibérer sur quelques-unes de ses clauses ; mais les droits et les privilèges de la Compagnie furent renouvelés et même augmentés. Le système colonial du gouvernement, jusque-là centralisé dans les mains d'un seul homme, fut modifié par l'établissement d'un conseil composé d'un sous-directeur et de deux ou trois officiers de marine résidant dans la colonie. Ce conseil, dont les fonctions étaient plutôt directives qu'exécutives, n'eut pas malheureusement une bonne influence dans les affaires commerciales de l'Alaska. L'administration du baron Wrangell avait laissé les dépenses de la Compagnie dépasser les revenus. Le plus grave reproche qu'on eut à lui faire était d'avoir continué le salaire des employés âgés ou infirmes qui n'étaient plus capables de servir la Compagnie. On y remédia en mettant à la

retraite tous les serviteurs fidèles devenus inutiles, et en les renvoyant dans leurs foyers.

La seconde source principale de dépense et de travail inutile fut la folie d'exploration de la Russie, folie qui à la fin fut fatale à la Compagnie elle-même. La présence des officiers de marine dans le Conseil eut un effet imprévu. Les membres choisis étaient des officiers capables, mais des commerçants médiocres. Au lieu de chercher à procurer de l'argent à la Compagnie par le commerce des fourrures, ils s'occupèrent de construction de navires et de mines. « Le chantier de constructions navales de Sitka, écrit Petroff, était aussi complet que tout établissement similaire de l'empire russe, étant pourvu de toutes sortes d'ateliers et de fonderies, y compris ceux nécessaires à la fabrication des instruments de navigation. On faisait des expériences dans la fabrication de marchandises de briques ou de bois, tandis qu'on importait de Californie un nouveau matériel pour la fabrication des étoffes de laine. Pour toutes ces entreprises il fallait faire venir à grands frais de Russie des bras habiles, circonstance qui explique suffisamment l'échec des tentatives. On gaspilla des sommes folles, pour extraire le fer d'un minerai de qualité tout à fait inférieure sur différents points du territoire. Le seul avantage réel que la Compagnie tirât jamais de ses nombreux ateliers de Sitka, fut la fabrication d'instruments d'agriculture pour les ignorants et paresseux fermiers de Californie ; des milliers de charrues d'un modèle primitif furent fabriquées à Sitka, et envoyées sur les marchés de Californie et du Mexique. Des haches, des cognées, des

pelles, des houes, furent forgées par les habiles ouvriers des chantiers de Sitka, et la fonderie s'occupait pendant quelque temps de fondre des cloches pour les missions catholiques de la côte du Pacifique. Beaucoup de ces cloches existent encore, et témoignent du développement, hâtif quoique peut-être anormal, de l'industrie sur cette côte septentrionale. »

L'événement prouva en effet que le développement était anormal. Les efforts de la Compagnie furent détournés de la chasse aux fourrures qui était sa principale source de revenus, vers d'autres opérations commerciales et des explorations coûteuses à l'intérieur de ce vaste pays.

Les chroniqueurs peuvent dire, il est vrai, beaucoup plus de bien de cette politique de développement, que les actionnaires de la Compagnie Russo-Américaine; elle leur a fourni beaucoup de documents d'un grand intérêt historique. Le plus heureux de ces explorateurs, au milieu du siècle dernier, fut le lieutenant Zagoskin. En 1842, il longea le détroit de Norton, et traversa les terres jusqu'au Yukon. Dans l'hiver de l'année 1843, il remonta jusqu'à Nulato, et fit une tentative inutile pour atteindre le détroit de Kotzebue. Au printemps, il s'avança à cent milles audessus de Nulato. L'attitude menaçante des indigènes le contraignit à revenir sur ses pas et à traverser la *toundra* jusqu'à la vallée de la Kuskowim. En 1844, il s'établit à Kolmakowsky, sur la même rivière, et explora à fond le pays environnant avant de rentrer à Sitka. Zagoskin a raconté ces voyages en un volume rempli de détails intéressants sur la vie et les habitudes domestiques des peu-

plades qu'il rencontra, dans ce pays des Esquimaux et des Athabaskans.

Le successeur d'Etolin, Tebenkof, à qui l'hydrographie doit une des meilleures cartes côtières publiées sur l'Alaska, continua la politique de ses prédécesseurs immédiats. Il augmenta les effectifs de la flotte coloniale, mais ne s'occupa pas plus du commerce des fourrures que ceux qui l'avaient précédé ; comme conséquence, les actions de la Compagnie continuèrent à baisser.

La découverte de l'or en Californie, en 1848, mit de nouveau en contact la Russie avec l'Amérique Espagnole, et donna au commerce une nouvelle impulsion. C'était l'époque où l'on arrivait à la côte du Pacifique en contournant le cap Horn ; les magasins russes de Sitka et de l'île Kadiak furent donc pratiquement les plus proches dépôts de subsistance. Tebenkof embarqua des tonnes de marchandises invendables et vieillies, qui étaient entassées depuis des années dans les magasins de la Compagnie en Alaska, et les vendit aux mineurs à grand profit. Il leur passa aussi d'autres objets d'utilité, tels que la glace, le charbon, le poisson salé et le bois de charpente : ainsi prit naissance sur le Pacifique un débouché lucratif.

En 1851, Tebenkof fut remplacé par Rosenberg à la tête de la colonie russe. Ce directeur se préparait à étendre encore plus loin le commerce du Pacifique, quand la guerre de Crimée éclata, et réduisit presque au néant un commerce que les vaisseaux anglais pouvaient à tout moment contrarier.

Les représentants des Compagnies Russo-Américaine et

de la baie d'Hudson se réunirent à Londres, où ils rédigèrent une convention de neutralité : et le trafic international continua comme auparavant. Au cours de cette guerre désastreuse, qui mit aux prises une grande partie de l'Europe, le Pacifique-Nord ne fut pas à l'abri de toute hostilité. Des escarmouches se livrèrent çà et là entre les parties belligérantes, et les croiseurs anglais s'emparèrent de sept vaisseaux russes. L'un d'eux, le *Sitka*, tomba aux mains de l'ennemi à la fin d'un heureux voyage autour du monde. « Il avait échappé, raconte Petroff, à toutes les recherches des escadres anglaises parcourant l'océan, quant à la fin, dans le voisinage de la côte du Kamchatka, il fut découvert par une frégate et sommé de se rendre. » Pendant la guerre, plusieurs rencontres eurent lieu sur la côte sibérienne entre la Russie et les flottes alliées, notablement dans l'attaque malheureuse des vaisseaux anglais et français du port de Petropaulowsk.

Pendant tout ce temps, chose étrange, la pêche de la baleine n'était jamais entrée dans le programme de la Compagnie Russo-Américaine, quoique la Nouvelle-Angleterre eut largement profité de cette industrie. Dès 1841, cinquante navires de Boston et de New-Bedford parcouraient la mer de Bering et l'océan Arctique tous les ans et revenaient, à la fin de la saison, chargés de graisse et de baleine. Les baleiniers débarquaient aux îles Aléoutiennes, et éprouvaient, c'est-à-dire faisaient fondre la graisse fraîche : cette pratique finit par devenir nuisible, car la fumée et la mauvaise odeur chassaient les précieuses loutres de mer. Tebenkof et ses prédécesseurs

immédiats, Rosenberg et Voievodsky, suggérèrent plus d'une fois aux Russes l'idée de se mettre au commerce de la baleine, comme le meilleur moyen de surpasser leurs rivaux d'Amérique. Des paroles on en vint aux actes en 1850, quand une charte fut accordée à bon nombre d'actionnaires de la Compagnie, sous le titre de Compagnie de pêche de la baleine Russo-Finlandaise. Pendant plusieurs années, des navires, montés par des Russes et des Finlandais, explorèrent le Pacifique-Nord et l'océan Arctique, mais sans grand succès. Les intérêts de la nouvelle Compagnie étaient trop étroitement unis à ceux de l'ancienne, qui se compromettaient de plus en plus.

L'administration de Voievodsky suivit les mêmes errements que celle de ses prédécesseurs : les revenus de la Compagnie se morcelèrent en explorations inutiles, ou en efforts stériles au profit d'industries sans valeur. La Compagnie Russo-Américaine connut bientôt les dettes; désireuse de continuer ses opérations, elle s'efforça de transmettre au gouvernement impérial les dépenses faites pour soutenir cette autorité dans l'Alaska. La guerre de Crimée avait épuisé la Russie dans une telle mesure que le gouvernement n'accepta pas la proposition.

Cependant, comme préliminaire de quelque intervention, deux fonctionnaires de l'Etat, Kostlivitzof et Golovin, furent envoyés en Alaska pour examiner les affaires de la Compagnie. Ils compilèrent de volumineux rapports, mais leur travail ne fit que mystifier le Sénat impérial et le ministère du commerce. Il fut impossible de concilier les intérêts de la Compagnie et ceux du gouvernement; l'affaire en resta là.

En 1859, Voievodsky fut remplacé par Furuhelm, qui vit expirer pendant son administration la charte de la Compagnie. Aucun renouvellement ne fut accordé ; il est vrai qu'aucun ne fut demandé. En fait, des négociations furent engagées entre le secrétaire Seward et l'ambassadeur du Czar, à Washington, pour le transfert aux Etats-Unis des possessions russes en Amérique.

La guerre civile mit fin aux négociations pour un temps, mais à la restauration de la paix, en 1865, la question fut reprise à nouveau. Le Congrès fit une opposition très déterminée à l'acquisition de l'Alaska. Un représentant du Missouri fit un discours pour démontrer que l'acquisition de cette terre stérile et inhospitalière n'ajouterait pas un dollar à la richesse du pays, et ne fournirait pas un toit de plus à ses habitants. Supposer que « quelqu'un, disait-il, laisserait volontairement le doux climat et le sol fertile des Etats-Unis, avec ses journaux et ses églises, ses chemins de fer et son commerce, sa civilisation et son [illegible], pour aller chercher un asile en Alaska, serait supposer que cette personne a perdu la raison. » Un autre congressiste déclara qu'il fallait vouloir acheter les tremblements de terre des Indes Occidentales et les banquises du Groenland, pour consentir à entrer en marché et acheter l'Alaska qui ne valait pas la peine qu'on l'accepta même comme présent. » Un troisième l'appelait « une région inhospitalière, misérable, abandonnée de Dieu, n'apportant aux Etats-Unis qu'un encombrement inutile. »

Après un long débat, en dépit d'une opposition violente et même féroce, la cession se fit de ce territoire, long de onze

cents milles, large de huit cents, plus étendu à lui seul que les treize Etats de l'Union à l origine, avec la Californie par-dessus le marché, et ayant une côte de trente et un mille milles, plus longue en réalité que celle des Etats-Unis : tout cela fut abandonné à la République pour 7,200.000 dollars.

Le secret de cette convention internationale qui livra aux Etats-Unis une si grosse tranche du continent, n'a jamais que je sache été livré au public. Il y a deux ans, les journaux de New-York publièrent un article prétendant indiquer les motifs de ce qu'ils appelaient un modèle de jonglerie diplomatique. Je donne ici la substance de l'article sans garantir son bien fondé. Quand le gouvernement anglais demanda l'élargissement immédiat de Mason et de Slidell, pendant la guerre civile, une flotte russe de sept vaisseaux jeta l'ancre, à dessein ou par accident, à la hauteur du cap Charles et Henry. La légende raconte que l'amiral russe notifia au Président Lincoln que la flotte était à sa disposition. Heureusement on ne réclama pas ses services ; mais quand le général Grant devint président, on décida de récompenser la Russie de sa bonne volonté pendant « les jours sombres de la guerre », et les dépenses qu'elle avait faites pour maintenir une flotte dans les eaux américaines. La manière la plus délicate d'exécuter le projet, sans blesser les susceptibilités anglaises, était de voter une somme au Congrès pour acheter l'Alaska, que le gouvernement russe commençait à regarder depuis quelques années comme une charge bien lourde.

La cérémonie du transfert eut lieu à Sitka, au mois d'oc-

tobre 1867. Les vaisseaux de guerre américains et russes étaient en ligne ; le général Rousseau remplissait les fonctions de commissaire des Etats-Unis et le prince Maksutof, gouverneur militaire, était le fondé de pouvoir de la Russie. « Au roulement de tambours, dit Petroff, et au feu de peloton, l'aigle impérial de Russie s'abaissa, et les étoiles et les raies du pavillon américain s'élevèrent et flottèrent sous le ciel sombre d'un jour d'automne en Alaska. La princesse Maksutof pleurait à ce spectacle, et la nature semblait s'associer à sa douleur, en trempant jusqu'aux os les témoins de la cérémonie. Les indigènes indiens, dans leurs canots, assistaient à distance, écoutant froidement la décharge du canon, et regardant avec indifférence le pavillon qui descendait et celui qui montait. Ils n'avaient qu'une faible et imparfaite conception de la cérémonie. La seule chose qu'ils comprenaient, c'est que le pays, qu'ils s'imaginaient posséder, passait maintenant aux mains d'un peuple étranger. »

Après le transfert, les Russes eurent un délai de deux ans pour liquider leurs affaires et ramener en Europe tous ceux qui désiraient y retourner. Les Américains ne tardèrent pas à faire sentir leur présence sur le territoire qu'ils venaient d'acquérir. Moins d'une semaine après l'échange des pavillons, plusieurs magasins se construisaient à Sitka, sans parler des cafés et des restaurants. Des hommes de toutes sortes et de toutes conditions y arrivaient, pionniers et squatters, aspirant aux honneurs et surtout aux émoluments de la politique. « Le premier coup de canon annonçant le coucher du soleil n'était pas

encore tiré, raconte le rapport officiel, que des piquets de prise de possession garnissaient le sol ; dans l'air circulaient des bruits de chartre, octroyant des lois et des emplois rémunérateurs ; et peu de jours s'écoulèrent avant qu'on procédât à une élection nommant les fonctionnaires de la ville, le chiffre des électeurs dépassant à peine celui des élus. »

La population russe ne vit pas sans étonnement cette agitation inaccoutumée. Elle s'offusqua de ce changement, mais avec le sentiment d'hospitalité qui lui est propre, elle fit bon accueil aux nouveaux venus. Fonctionnaires et artisans de l'ancien régime ouvrirent leurs portes à ces derniers, privilège dont ils abusèrent honteusement. Les vols et les attaques devinrent à l'ordre du jour, jusqu'à ce que les paisibles habitants eussent pris l'habitude de fermer leur demeure à la chute du jour, et d'y rester enfermés jusqu'à l'annonce par la trompette du jour suivant. C'était une avant-garde de gens sans aveu qui étaient venus recueillir les premiers fruits de la domination américaine dans l'Alaska. Par bonheur, la présence des soldats empêcha les grands excès ; l'ordre et la loi s'imposèrent bientôt non seulement à Sitka, mais le long de la côte où, pendant les trente-cinq dernières années, les entreprises américaines, personnifiées dans les grandes compagnies commerciales, s'étaient étendues aux pêcheries, aux fourrures, et même dans les dernières années, aux mines.

Peu d'acquisitions faites par les Etats-Unis ne leur ont aussi bien réussi. De 1871 à 1900 inclusivement, le trésor

fédéral a reçu du seul fermage des îles de la pêche au phoque 7,607,820 dollars, somme supérieure à celle que paya tout le territoire. Pendant la même période, les forêts et les mines d'Alaska ont donné un rapport de 40,000,000 de dollars ; les pêcheries et le commerce de fourrures 100,000,000 de dollars. Les six dernières années ont montré que l'Alaska ne fait que commencer à révéler sa richesse. La plus récente découverte est celle des placers d'or sur le bord de la mer de Bering, près de Nome.



Les écluses dans le voisinage de Nome.



Les mineurs se donnant une partie de plaisir.



Chercheur d'or.



Le passage de l'or en hiver.

CHAPITRE VIII

La côte de Bering. — Les Placers. — Une excursion à l'Océan Arctique.

Nous arrivâmes en vue de Nome à neuf heures du soir le 12 juillet. Trois heures plus tard le bon navire *Roanoke* jetait l'ancre en face de la ville, à deux milles du rivage. Il était minuit, mais il faisait encore grand jour : nous étions au pays du soleil de minuit. Les maisons et les tentes que nous apercevions, c'était le fameux campement des mineurs. Je pouvais entendre les vagues déferlant furieusement contre la plage désolée, et berçant le sommeil des [illegible]urs fatigués, au milieu desquels pendant deux ans il me fallait vivre, travailler, essayer d'élever les esprits et les cœurs vers des choses moins périssables que l'or.

La mer de Bering a la réputation près des hommes de mer d'entrer précipitamment dans de telles fureurs qu'elle permet difficilement de débarquer sur ses côtes. C'est ce qui nous arriva. Comme nous allions mettre pied à terre, la brise se changea en vent furieux qui précipitait les vagues sur le sable avec un bruit assourdissant ; et nous eûmes l'avantage, si c'en est un, de considérer Nome du

bord du *Roanoke* pendant plus de quarante-huit heures de lumière ininterrompue.

De la mer la ville avait un aspect très respectable. Maisons, cabines, tentes, grandes et petites, s'allongeaient sur une largeur de deux milles le long de la côte. De grands entrepôts de commerce, reconnus à leurs grandes grues de décharge, s'élevaient à l'arrière-plan ; derrière eux se dressaient les hôtels, les magasins et autres constructions ; enfin, plus loin, et dominant tout le reste, apparaissait l'église catholique dont la flèche élevée, surmontée d'une croix d'or, donnait un tel air de civilisation à ce paysage d'Extrême-Nord, que mes premières impressions sur Nome furent des plus favorables. Ce n'était plus un campement de mineurs, comptant à peine trois ans d'existence, que j'avais devant moi, c'était une cité de dimension respectable.

Quand nous eûmes enfin pied à terre, quel ne fut pas notre etonnement de nous trouver dans une rue toute pavée de planches, bordée de magasins en gros et en détail, d'hôtels, de banques, d'habitations de fonctionnaires ; d'entendre des gamins crier les journaux quotidiens ; de voir les fils du téléphone et de la lumière électrique passer au-dessus de nos têtes. Quelqu'un fit la réflexion qu'il ne manquait plus à la ville que des trolley-cars et une université.

Nome tire son nom d'un cap situé à quinze milles plus bas sur la côte, et doit son existence à la terrifiante invasion de mineurs de 1900. La ville est construite à l'endroit où débarquèrent les mineurs à l'embouchure de

la rivière Snake ; et, à bien considérer, elle ne se compose que d'une rue très longue, avec deux ou trois autres petites rues parallèles, pour recevoir le trop-plein de la population.

A l'arrière-plan se dressent des collines, à quatre ou cinq milles plus loin : la *toundra* qui les sépare de la plage est couverte de mousse arctique et d'une herbe de couleur d'un brun jaune. La mousse qui ressemble au corail blanc rampe sur le sol ; mais l'herbe s'élève en touffes, parfois d'un ou deux pieds de hauteur. Ces touffes sont dures et arrondies, et rendent la marche presque impossible. Ce sont les « têtes de nègres » si bien connues en Alaska, et si détestées des *prospecteurs* qui ont à parcourir la toundra. Tout l'aspect de cette partie du pays est nu et désolé ; il faut dire qu'il n'y a pas un arbre dans un rayon de soixante-dix milles autour de Nome.

Plusieurs petites rivières descendent des collines vers le sud et vont se jeter dans la mer de Bering ; l'une d'elles, la rivière Snake, coupe Nome en deux parties. Les vallées où coulent ces rivières sont larges, et formaient autrefois sans doute le lit de rivières plus importantes. Le gravier et le sable sont descendus des flancs des collines dans ces vieux canaux ; et on les trouve en différentes épaisseurs à quelques pieds sous l'herbe et la mousse : c'est là que se trouve l'or des placers en quantité considérable. Ce fut la découverte du gravier aurifère, en 1898, qui donna et qui donne encore de l'importance à Nome, et en fait, à tout l'Alaska du Nord-Ouest.

On connaissait l'existence de l'or le long de la côte de

Bering bien avant 1898. Mais les seuls blancs qui eussent jamais visité ces latitudes étaient des baleiniers américains et des Russes, ou enfin dans ces dernières années les employés du fisc des Etats-Unis. Ces derniers en particulier, me dit-on, avaient souvent trouvé des indications d'or dans les sables de la grève; mais la grande découverte de 1898, comme beaucoup d'autres semblables, fut le résultat du pur hasard et n'a pas la moindre histoire.

Au mois de juillet de la susdite année, trois mineurs partirent de Chinik, la mission suédoise, située à Golovin Bay, à quatre-vingts milles à l'est de Nome, pour aller à la recherche du quartz d'or le long de la côte nord-ouest. Quand ils arrivèrent à la rivière Snake, un vent violent les surprit soudain sur la mer de Bering, et poussa au rivage leur petite goëlette. En attendant la tempête à passer, les trois hommes inspectèrent la rivière Snake et l'un de ses tributaires, Auvil Creek. Dans les deux ils découvrirent l'or de placer. Ils revinrent à Golovin Bay, sans avoir pris la précaution de s'assurer des droits légaux sur leur propriété en l'entourant de piquets. Cette ignorance des lois minières, ou ce désir de garder leur découverte secrète — on ne dit pas le motif — leur fit perdre le placer le plus riche qui ait été découvert jusque-là en Alaska. Quelqu'un en effet donna l'indication à trois Suédois, Lindbloom, Lindberg et Brynteson, — noms aujourd'hui bien connus en Alaska — qui firent visite vers Snake River, entourèrent de piquets toute la propriété et se jouèrent ainsi des premiers auteurs de la découverte. Quand le mineur qui me racontait cette histoire eut achevé son récit, je me risquai

à lui faire remarquer que le tour n'était pas très joli de la part des Suédois. Il me répondit : « Oh ! petite affaire !... Nous sommes en Alaska, vous savez ! Vous en verrez bien d'autres, si vous restez longtemps dans ce pays !... »

La découverte de ces placers fut l'annonce de découvertes plus importantes encore. Au printemps suivant, on trouva l'or sur la plage de Nome, et en telle quantité que, au jugement des experts, les fouilles de toutes les plages de l'univers réunies ensemble ne pourraient être comparées aux sables de la mer de Bering.

Quand la nouvelle des découvertes de Nome arriva dans le monde des affaires, l'agitation du Klondike était à son apogée. En me rendant de Revelstoke à Rossland, en 1899, je rencontrai un mineur qui venait de recevoir une lettre d'un de ses amis, l'invitant à abandonner la situation qu'il occupait, fut-ce celle de gouverneur, pour se rendre à Nome par le premier paquebot. C'était la première fois que j'entendais un nom qui depuis est devenu courant dans le monde des mines, aussi commun que Klondike lui-même, et qui a donné à l'Alaska une importance que le pays n'eut jamais auparavant.

Le 5 août 1899, quatre cents mineurs, partis du Yukon, de la région du Klondike, ou de Seattle, étaient occupés à recueillir l'or des sables de la plage. Cinq jours plus tard, ils étaient mille au travail, passant et recueillant en moyenne une once de poussière par jour, ou environ seize dollars par personne. En octobre, deux mille mineurs avaient planté leur tente sur une ligne ininterrompue le long de la plage. L'or se trouvait à quelques pieds sous la surface, et

un simple coup de pioche donnait de cinq à soixante-dix dollars par jour : quelques mineurs allaient jusqu'à cent. Trois d'entre eux recueillirent neuf mille dollars en trois jours d'un trou de quatre pieds de largeur sur douze de longueur : quarante jours de travail leur rapportèrent trente-deux mille dollars. Pendant cette courte saison de 1899, près de deux millions de dollars sortirent des sables de Nome.

Cette nouvelle se répandit bientôt dans tout l'univers, mais le froid hiver du pôle Arctique empêcha l'invasion. Il était réservé au printemps de l'année 1900 d'être témoin d'un spectacle qui se voit rarement. La renommée de Nome s'était répandue si loin, que tous les centres miniers du monde émigrèrent précipitamment vers le nord. Il en vint de tous les climats : même l'Afrique et l'Australie envoyèrent leur contingent. Des vapeurs, par vingtaine, arrivaient de San-Francisco ou de Seattle, bondés de chercheurs d'or. En un seul jour, quatre mille hommes débarquèrent sur la plage. Avant que l'été fut à moitié écoulé, trente mille personnes, hommes et femmes, campaient à Nome, creusant et passant l'or. La plage était littéralement couverte, sur une étendue de plusieurs milles, de Suédois, de Hollandais, de Japonais, d'Islandais, d'Ecossais, de Français, d'Anglais et d'une douzaine d'autres peuples. La foule était si serrée, qu'un mineur — c'est lui qui me l'a raconté — dût donner deux dollars à l'un de ses voisins, pour pousser un canot, de manière à lui céder la place de planter sa tente.

La seule ambition de ces milliers de personnes, venues

des quatre coins du monde, était de réunir assez de poussière d'or le plus promptement possible, afin de quitter le pays dans le plus bref délai. C'était leur rêve ; mais ils oubliaient de compter avec la fortune volage. De grandes sommes d'argent furent recueillies en effet ; beaucoup de mineurs trouvèrent l'indépendance ; mais le plus grand nombre sortit de la bagarre, aussi maigre que le traditionnel rat d'église. L'or de la plage de Nome s'épuisa, et des milliers de chercheurs de fortune, désappointés, réclamèrent à grands cris le moyen de sortir des glaces de l'Arctique qui les prenaient comme en un piège.

Tel fut le résultat commercial de l'été, mais l'effet démoralisateur sur les mineurs fut encore plus désastreux. L'année 1900 restera dans les annales de Nome comme l'année de « la grande invasion » ; mais si les récits que j'ai dû entendre sont vrais, au moins pour la moitié, les scènes qui se passèrent sur la plage pendant cette année défient toute description. Trente mille hommes, et un grand nombre de femmes, de toutes classes et de toutes nations, attirés par d'avides compagnies de transports, furent jetés sur cette côte à près de trois mille milles de la civilisation. Aucune précaution ne fut prise pour y maintenir l'ordre ; et comme des gens sans aveu et des gibiers de potence s'étaient mêlés aux mineurs, ils firent sentir l'influence de leur présence de plus d'une manière désagréable. La ville de toile de Nome fut assaillie par des tripots de jeu et des buvettes de whisky qui empochèrent la poussière d'or des mineurs sans avoir à la passer. A mesure que la saison s'avançait, le mécontentement et le désappointement

augmentèrent ; la crainte d'avoir à passer les huit mois d'un hiver en Alaska, sans nourriture et sans abri, en poussa beaucoup à des actes de désespoir, si l'on en juge par les tombes du petit cimetière en bas sur la plage. La rapine, et tous les actes de violence devinrent si fréquents, qu'il fallut proclamer la loi martiale. A la fin, une certaine apparence d'ordre sortit de ce chaos ; mais le Gouvernement des Etats-Unis dut envoyer des bateaux de transport, pour ramener en pays civilisé des milliers d'hommes, attristés mais plus sages. Ainsi finit l'odyssée de 1900.

Tous les mineurs ne quittèrent pas le pays cependant. Il se trouva parmi eux beaucoup de vieux durs à cuire, de Montana et de Californie, des klondikers désappointés, qui étaient venus de Dawson, en remontant le Yukon à plus de dix-neuf cents milles, et qui firent ce sage raisonnement : puisque tant d'or a été trouvé dans les sables de la plage, il doit certainement en rester beaucoup sur les flancs des collines, et dans les petits cours d'eau qui en descendent pour se jeter dans la mer de Bering. La découverte des placers sur la rivière Snake et à Anvil Creek enracina cette conviction dans leur esprit ; et ils commencèrent à se répandre par bandes, et à pratiquer des trous dans les ruisseaux et les ravins de la péninsule Seward.

Cette péninsule, où se trouvent concentrés les intérêts de Nome, a reçu son nom de l'homme d'Etat qui travailla si heureusement à faire de l'Alaska une colonie des Etats-Unis. Elle se compose d'une masse de terre irrégulière qui s'avance de la côte occidentale de l'Alaska dans la direction

de l'ouest, jusqu'à quarante-six milles de l'Asie dont elle est séparée par le détroit de Bering. Elle se trouve entre la mer de Bering et l'océan Arctique, et est détachée du reste du continent, au sud par le détroit de Norton qui creuse profondément la mer de Bering, et au nord par le détroit de Kotzebue, baie de l'océan Arctique. La péninsule de Seward était une terre solitaire, stérile et sans valeur, jusqu'à la découverte de l'or, il y a six ans, alors que les prospecteurs commencèrent à gravir ses collines, à parcourir sa *toundra*, à donner un nom et une valeur à tous ses ruisseaux et à tous ses canaux.

Dans le vocabulaire du mineur, prospecter veut dire chercher les métaux précieux, mais en Alaska ce mot a une signification plus étendue. Pour la comprendre, il faut avoir vu ces hommes quittant Nome à pied, chargés comme des bêtes de somme, portant des tentes, des lits, et tout ce qu'il faut pour se nourrir pendant des mois entiers. J'ai vu des mineurs, partant avec des fardeaux si gros, qu'ils les faisaient ressembler à de jeunes éléphants. Ces expéditions seraient encore faciles si l'on suivait les chemins battus : mais suivre les chemins battus est précisément ce que le prospecteur ne peut pas faire. Son but est toujours quelque ruisseau nouveau, quelque colline nouvelle, dans laquelle n'a jamais pénétré la pioche ou la pelle ; car son succès consiste à découvrir de nouveaux placers ou des filons de quartz. Dans ces conditions, le métier de prospecteur comporte de dures souffrances physiques. Ils se perdent souvent au milieu des collines l'été, et plus souvent encore se glacent dans

les terribles *blizzards* (1) de l'Alaska. J'ai souvent conversé avec de vieux mineurs bronzés, j'ai entendu des histoires à fendre le cœur, des récits du désespoir qui s'emparait d'eux quand ils étaient perdus dans les collines, et qu'ils voyaient la mort par la faim les regarder en face.

En écrivant ces lignes, je me rappelle le cas de trois hommes qui s'étaient perdus et allaient périr dans le voisinage de Teller. Quand toutes leurs provisions furent épuisées, ils vécurent pendant quelques jours de peaux de buffle et de tiges de bottes. Quand cette ressource leur manqua, l'un d'eux mourut, et les deux survivants eurent le courage de manger de sa chair, quand ils furent sauvés.

Outre la mort par la faim, il y a bien d'autres dangers : les uns meurent de froid, d'autres se noient. Tôt ou tard, ils sont recueillis par les autres mineurs ; mais leur sort n'en est pas moins triste. En Alaska les gens sont pour la plupart étrangers les uns aux autres. Dans un camp de mineurs, pour des raisons très évidentes, il n'est pas de bon ton de demander à quelqu'un qui il est, et d'où il vient. Si bien qu'il arrive fréquemment que des morts sont trouvés sur les sentiers ou sur la plage, et personne ne sait aucun détail à leur sujet. Quelquefois on les enterre sur le lieu même où on les trouve ; quelquefois, quand ce n'est pas trop loin et qu'il n'en résulte pas trop de peine, on les apporte à quelque centre d'habitations. Au cimetière de Nome il y a des tombes de gens dont l'identité n'a jamais pu être établie. Des mains charitables ont élevé une croix

(1) *Blizzard*, tempête de neige.

ou placé une plaque sur leurs restes ; mais les mots « Inconnu », ou « Trouvé noyé », ou « Trouvé sur le chemin », sont la seule épitaphe mélancolique qui recouvre leur tombe, alors que quelque part dans l'univers, il y a une mère, une épouse, des enfants, qui versent des larmes d'inquiétude sur le silence prolongé de ces êtres bien-aimés partis pour l'Alaska. J'eus sous ce rapport de tristes devoirs à accomplir pendant les premiers mois de mon séjour là-bas ; je sais, hélas ! que le silence de plusieurs mineurs absents ne sera jamais rompu de ce côté de la tombe. Mais la soif de l'or est une passion que ces tragédies de la vie ne peuvent étouffer, et en Alaska, comme ailleurs, quand un homme tombe, il y en a d'autres pour prendre sa place.

Le travail des recherches de placers à l'intérieur des terres commença sérieusement au printemps de 1901 ; et dès le commencement, le succès couronna les efforts des mineurs. Les résultats ont montré qu'il y a de l'or dans tous les ruisseaux de la péninsule Seward. Les lits des anciennes rivières — et il y en a beaucoup — comblés par le gravier échappé du flanc des montagnes, sont inspectés minutieusement et habituellement livrent des richesses, car toutes les collines que la pioche et la pelle ont entamées jusqu'ici, ont fourni de la poussière d'or en plus ou moins grande quantité. Malgré le nombre limité des mineurs, et le peu de durée de la saison de travail qui ne s'étend pas jusqu'à cinq mois, cinq millions de dollars de poussière d'or ont été lavés chaque année dans la péninsule Seward depuis la découverte.

Les mines de placers n'ont pourtant pas donné en ce pays tout ce qu'on pouvait en attendre. Les mineurs individuels qui se sont approprié la péninsule, ont appris par expérience que, avec leurs seules forces, ils ne peuvent lutter contre le climat et la courte saison. Quatre mois sur douze forment la limite de l'activité d'un mineur; les huit autres se passent dans une oisiveté obligatoire. Le capital est donc nécessaire pour développer les propriétés sur une grande échelle, et pour les exploiter rapidement. Aussitôt que les capitalistes comprendront ce que peut donner ce pays merveilleux, il s'ensuivra une période d'activité effrayante et de prospérité correspondante.

Mais jusqu'ici c'est le mineur solitaire, avec sa poêle à passer et sa pelle, sa tente et son équipement, qui fouille les collines et découvre l'or. L'un des symptômes de la fièvre de l'or est le désir d'aller à la recherche du métal ; plus la distance est grande, mieux le but semble atteint. Depuis 1900, toute la péninsule Seward a été parcourue douze fois depuis Norton Bay jusqu'au détroit de Kotzebue. Il y a beaucoup de cours d'eau qui l'arrosent au nord, et se jettent dans l'océan Arctique : en particulier le Kougarok, l'Inmachuk et le Keewalik. Le Keewalik a plusieurs tributaires, dont l'un est le Candle Creek. Des mines de placers donnant de belles promesses y furent découvertes en 1902, et comme d'habitude, il y eut une invasion pour jalonner les *claims* (1) et former un camp.

(1) *Claim*, propriété.

La formation d'un camp en Alaska n'est pas une chose très compliquée, — quelques tentes, un ou deux magasins généraux, autant de restaurants, dix ou douze cafés, chacun avec son installation de jeu, et c'est tout. Le jeu est en apparence le compagnon inséparable d'un camp de mineurs. Ceci se vérifie à Nome depuis l'invasion de 1900, et en particulier depuis que les autorités Canadiennes ont fermé tous les tripots de Dawson, il y a trois ans. Quand l'ordre venu d'Ottawa fut mis en vigueur, tous les propriétaires des maisons de jeu, avec leur roulette, leur banque de faro, leur table de crap, et autres accessoires, secouèrent de leurs pieds la poussière du Klondike, et descendirent le Yukon jusqu'à Nome. Là ils trouvèrent une quantité de gens attendant et acceptant le rôle de victimes. C'est sur la table de crap ou la banque de faro, que les fous et leur argent se faussent compagnie en Alaska. Des millions de dollars en poussière d'or ou en lingots, profit d'une dure saison de travail, passent en quelques minutes du sac du mineur dans la poche du joueur ; et, chose étrange, il y a toujours plus de victimes que de satisfaits.

Candle Creek était en pleine jouissance de ces privilèges de civilisation avancée, quand je lui rendis visite, après avoir traversé le détroit de Bering et la passe de Kotzebue : c'était ma première excursion de missionnaire en dehors de Nome. Le vaisseau qui nous portait, le *Saidie*, était un petit bateau remorqueur, à fond arrondi. Pourvu de roues à aubes pour le service du remorquage dans les eaux peu profondes du Yukon, il roulait comme un soli-

veau sur les vagues de l'Arctique; et tous à bord nous étions malades à en mourir. Depuis six mois c'était la troisième atteinte que j'éprouvais de ce terrible mal. J'avais payé mon tribut à Neptune dans l'Atlantique; une seconde fois dans le Pacifique. C'était maintenant le tour de l'Arctique. Si quelqu'accident imprévu m'avait entraîné dans l'Antarctique, mon cercle de misère eut été complet.

Les cabines du *Saidie* étaient rangées autour d'une chambre qui servait de salle à manger, de salon de jeu, etc... et quand venait le temps de se retirer pour la nuit, il fallait nous empiler les uns au-dessus des autres, en rangées, comme des balles de coton dans un magasin. Un steward de bon accommodement me donna une cabine de milieu qui n'était ni trop haute ni trop basse; sur l'Arctique on accepte une cabine de milieu comme on accepte un Pullman plus bas sur les prairies. La dessous de moi était un Lapon qui avait la garde des rennes du gouvernement dans quelque station du Nord. Au-dessus était un vieux mineur du Sud de la Californie, qui, après avoir résisté aux tremblements de terre de son pays natal, n'était guère à l'épreuve du roulis et du tangage de l'Arctique.

En montant au Nord, nouş nous arrêtâmes à Teller, à Port Clarence, petit port qui depuis de longues années est, encore aujourd'hui, le refuge préféré des baleiniers de l'Arctique; c'est aussi un port de commerce pour le riche pays de placer de Gold Run et de Bluestone.

Nous fûmes peu favorisés dans notre traversée du détroit

de Bering. Le temps était brumeux et désagréable, et impossible de voir l'Asie. Mais nous aperçûmes suffisamment le cap du Prince de Galles, point extrême du continent américain à l'ouest. J'étais maintenant à sept mille milles du cap Spear de Terre-Neuve, et j'avais achevé mon parcours de l'Amérique dans sa plus grande largeur.

Le promontoire élevé se projetant dans le détroit, entouré à la base par une sablière basse et unie, ressemble sous beaucoup de rapports au vieux rocher sur lequel Québec est construit. Tout nous y rappelle la cité Laurentienne, le bastion du Roi, la terrasse, les plaines, etc. Kinegan, village de Mahlamutes, à la base du promontoire, complète le tableau.

Une secte protestante a établi une mission chez les Mahlamutes du Cap, mais si nous en croyons les rapports des mineurs et des agents du fisc, la conversion de ces payens esquimaux n'occupe qu'une place secondaire dans les préoccupations, si on la compare au trafic des fourrures et de l'ivoire. Le dernier titulaire de la mission, m'a-t-on dit, s'est retiré de son travail actif de missionnaire, après fortune faite. Quand j'exprimai ma surprise de cette sorte d'apostolat, on me répondit que cela valait bien une fortune de vivre dans un tel pays, si loin des bienfaits de la civilisation.

Nous longions la côte américaine, mais pas de trop près, franchîmes Shismareff Inlet, puis après avoir traversé le cercle Arctique nous doublâmes le cap Espenberg pour nous rendre au détroit de Kotzebue. Le détroit est une portion de l'Arctique et presque une mer intérieure. Les

vagues y sont si furieuses, que le *Saidie* dut chercher un abri derrière l'île Chamisso et s'y réfugier pendant quinze heures. Ce délai nous donna l'occasion que nous cherchions de visiter quelque monument russe ou anglais de l'île, qui rappela les explorations de 1828 à 1848. Nous trouvâmes deux tombes récentes qui recouvraient de pauvres baleiniers ; c'est là qu'ils vont attendre, en dépit des vers et de la dissolution, le jour du jugement.

Kotzebue et Chamisso sont des noms qui rappellent la période active d'exploration dans les mers Arctiques, au temps de la domination russe. Le commandant du *Saidie*, le capitaine Rickmers, me donna de nombreux détails sur ces deux personnages. Otto von Kotzebue, fils du fameux dramaturge allemand, était à la fois un explorateur et un écrivain ; il fit de grandes explorations dans le premier quart du siècle dernier, en compagnie de l'amiral russe le baron Krusenstern. Adalbert Chamisso était aussi Allemand, naturaliste et poète à la fois ; il accompagna von Kotzebue dans son expédition scientifique au nord du Pacifique et dans l'océan Arctique. Les noms de ces deux Allemands distingués sont vivants jusque dans les hauteurs de l'Arctique ; mais, sauf le capitaine, pas un de nous ne savait un détail sur la vie des hommes qui les avaient jadis portés. Telle est la renommée !

Le capitaine Rickmers n'est pas seulement un homme instruit ; c'est un des compagnons de voyage les plus communicatifs et les plus intéressants qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer. Il est né à Héligoland : il est encore très jeune, mais il a beaucoup vécu. Il s'est fait une



Campement d'hiver.



Le soleil de midi au jour le plus court. — La cabane d'un mineur.



Un coucher de soleil d'automne dans l'Alaska du Nord-Ouest.



Un voyage d'été dans l'intérieur des terres.

règle — en quoi il est à admirer — d'apprendre tout ce qui concerne le pays qu'il visite, à tout point de vue, historique, topographique et autre. C'est son secret, et ce qu'il ignore sur les côtes de Bering et de l'Arctique peut être considéré comme négligeable. Les faits et les dates tombent de ses lèvres d'une manière étonnante, ce qui a rendu mon voyage à Keewalik et à Candle Creek à la fois agréable et instructif.

Quand la tempête se fut calmée, le *Saidie* sortit à toute vapeur de son abri de l'île Chamisso ; un Danois et un Esquimau vinrent dans un lougre nous servir de pilotes et nous introduire dans le port de Keewalik. De là au camp des mineurs de Candle, il me restait quinze milles à faire dans une chaloupe goudronnée, la *Keewalik Flyer*, qui, entre parenthèses, ne volait guère vite. Il nous fallut cinq heures pour traverser le tortueux et peu profond Keewalik ; un beau matin à cinq heures, ma chapelle portative et moi, nous débarquions dans la boue sous une pluie torrentielle. J'étais tout trempé, et je ne savais de quel côté diriger mes pas. Il y avait quelques cabines en planches et des tentes de toiles dressées le long du port ; il y en avait d'autres sur la *toundra* par derrière ; mais tout ce campement paraissait primitif. Comme il était encore de bonne heure, je m'assis sur un soliveau et j'y restai non sans exciter l'intérêt platonique de deux Esquimaux qui passaient dans leurs kaiaks ; j'attendis que le mouvement et la vie se révélassent quelque part. Bientôt la fumée sortit d'une tente tout près de moi. Je m'avançai et je frappai à la porte de toile. Quelle ne fut pas ma surprise

10

quand le mot « Entrez » parvint à mes oreilles dans le plus riche des accents irlandais ! Là, à l'ombre du Cercle Arctique, se trouvait une femme de Donegal, qui était venue recueillir des lingots dans l'une des forteresses de glace de l'Alaska.

« — Pourquoi vous êtes-vous mise au travail des mines ? lui demandai-je plus tard dans la journée. Elle ne me fit pas attendre bien longtemps la réponse.

« — Parce que, dit-elle, prendre l'or à la terre, c'est prendre ce qui n'appartient pas à d'autres qu'à Dieu. Il nous le donne directement ; et c'est la manière la plus honorable de gagner sa vie. »

Avant de quitter Kotzebue Sound, je rencontrai des fils et des filles d'Irlande : preuve de l'ubiquité de cette race qui a tant fait pour catholiciser les quatre coins du globe. Les Irlandais sont nombreux en Alaska, mais aussi les Suédois, les Allemands, les Finlandais, les Français, et une douzaine d'autres peuples, tous différents de caractère, mais se ressemblant par la soif de l'or.

C'est seulement à mon arrivée à Candle Creek, que j'appris que j'avais mal choisi mon moment pour ma visite de missionnaire au camp. La pluie venait de tomber pendant trois jours consécutifs, et avait emporté tous les barages d'écluse de la rivière sur une étendue de plus de vingt milles.

C'était une aventure sur laquelle personne ne comptait ; pour l'instant c'était une catastrophe, car elle entraînait la perte presque totale du travail de la saison. Dans ces circonstances, perdre une heure pour aller à la messe, ou

pour entendre une instruction, est un détail qui n'entre pas dans le programme d'un mineur de l'Alaska, surtout quand il voit sa caisse d'écluse emportée par le courant. Il me fallut donc restreindre mon ministère aux personnes, bien peu nombreuses, qui n'étaient pas employées dans le camp.

Le résultat fut maigre ; mais je garde l'espoir que ma visite ne fut pas complètement perdue. J'eus la consolation d'offrir le saint sacrifice de la Messe, et c'était la première fois qu'on l'offrait sur cette partie lointaine du territoire Alaskan. Voilà un de ces souvenirs qui deviennent précieux à mesure que l'on avance en âge. Je donnai aussi une instruction aux personnes présentes Parmi les auditeurs, outre deux indigènes et les catholiques, se trouvèrent une demi-douzaine de protestants. Mais la plus grande partie de ceux qui vinrent m'écouter n'appartenait à aucune religion : ils venaient uniquement pour entendre parler.

Cela brise le cœur de constater l'ignorance de ces vieux mineurs dans les questions religieuses, et leur indifférence complète quand on leur offre l'aliment substantiel dont leur âme a besoin. On croirait que l'isolement de cette vie de camp en Alaska et les dangers auxquels les mineurs sont exposés, sont capables de les faire réfléchir parfois aux responsabilités et à leurs fins dernières ; mais en règle générale, les mineurs ne sont guère portés à la réflexion. Ils écoutent ce que vous avez à dire, mais rarement il en sort un résultat. Le temps limité dont on dispose dans la visite d'un camp, enlève toute possibilité de s'occuper de l'instruction.

Le *Saidie* était retourné à Nome pour une deuxième excursion ; en attendant son retour, je passai une semaine entière dans une inactivité complète, si l'on en excepte les efforts que j'étais contraint de faire pendant les nuits froides pour me réchauffer. J'avais quitté Nome par un temps délicieux ; et mon inexpérience des conditions de l'Arctique était la seule raison qui m'avait fait négliger d'emporter les vêtements et les fourrures nécessaires. Ce sont ces inadvertances qui vous apprennent à vivre.

Les nouveaux arrivés en Alaska critiquent toujours la façon de se vêtir des Esquimaux, il est vrai qu'elle n'a rien de pittoresque ; mais une semaine, passée sous une tente de toile à Kotzebue Sound, vaudrait mieux qu'un volume d'essais pour convaincre un sceptique de la sagesse des Esquimaux. Quand le froid et le vent pénètrent par les coutures et le dessous de votre tente, quand l'eau à côté de votre cabine gèle d'un demi-pouce d'épaisseur au milieu du mois d'août, vous commencez à avoir de sérieux aperçus de la vie. C'était un spectacle qui devait faire sourire les anges, de voir un missionnaire inexpérimenté se rouler et se tourner pendant cinq nuits, pour chercher en vain le côté le plus chaud de la couverture. Le repos est nul, naturellement ; et on réfléchit à loisir pendant ces longues heures sur l'éternel inconvénient des choses, et sur l'ignorance dans laquelle se trouve la moitié du monde des efforts faits par l'autre moitié pour — dormir. Un mineur venu de San-Francisco, qui partageait la tente avec moi, et qui aussi souffrait du froid, me demandait de temps en temps, dans un langage hérissé d'épithètes, pour-

quoi le gouvernement des Etats-Unis ne s'emparait pas du Pôle Nord dont on parle tant et ne le mettait pas en morceaux pour en faire un feu de bois. Nous en aurions facilement consumé quelques brassées cette semaine-là à Candle Creek.

Pendant le jour je gravissais les collines de Candle et de Keewalik, je chassais le ptarmigan qui se perdait dans les nuages à mon approche, j'étudiais la flore, et je cherchais les restes du mammouth. J'étais, en effet, au centre de ce qui doit avoir été dans les âges anciens la patrie du mammouth laineux. Des dents gigantesques et des défenses d'une longueur formidable abondent dans tout le pays qui avoisine Kotzebue Sound. Une remarque du vieux mineur philosophe me frappa également. Si les riches veulent dépenser leur argent dans l'intérêt de la science, ils pourraient facilement le faire, en enrichissant les musées de l'Etat et des provinces, de squelettes de mammouth, au lieu de jeter des millions en expéditions pour découvrir le Pôle Nord. Mon vieil ami le mineur avait une grippe contre le Pôle Nord, car il s'écria une nuit sur un ton plus vigoureux que poli : « Quel bien fera donc aux Américains cette vieille hampe de drapeau quand ils l'auront trouvée ? »

Quelques milliers de dollars dépensés à déterrer les os des monstrueux pachydermes de cette région seraient employés à propos. D'innombrables restes ont été découverts dans la péninsule Seward et en remontant la vallée du Yukon. Les animaux y ont-ils vécu il y a des milliers d'années, ou leurs os y furent-ils apportés par des banquises de Sibérie, où on les trouve en nombre incalculable,

c'est une question que les connaisseurs sont appelés à décider. Un squelette entier est pris dans une couche de glace dans le district de Buckland, non loin de Kotzebue Sound, attendant l'argent nécessaire pour le relever avec précaution, et le transporter à quelques milles sur la côte, d'où il pourrait être embarqué pour quelque musée de collège. J'ai rencontré des douzaines de mineurs qui découvrirent des dents et des défenses de mastodontes en cherchant l'or. Les mineurs sont portés à l'exagération ; leur description des formes et des dimensions de ces animaux me paraissaient si incroyables que je n'étais pas disposé à les prendre au sérieux, jusqu'à ce que je visse dans leurs mains des défenses qui venaient d'être découvertes. Le capitaine Rickmers avait à bord du *Saidie* une splendide défense en spirale de près de quatorze pieds de long. La paire la plus énorme que j'aie jamais vue, se trouve à la porte de l'auberge où je couchais, à Keewalik. Elles sont toutes les deux très bien conservées, ont chacune plus de douze pieds de long, et neuf pouces d'épaisseur au gros bout. L'une pèse cent cinquante-huit livres ; l'autre cent soixante-douze. Il n'est pas nécessaire d'avoir une imagination fantastique pour estimer la taille et la forme du pachyderme qui pouvait porter de telles armes offensives.

La traversée de l'Arctique au retour fut bien plus agréable qu'à l'aller. Le passage à travers la mer de Bering s'effectua par une soirée idéale. A l'est, nous apercevions, à vingt milles dans le lointain, deux pics élevés : c'étaient les îles Diomèdes qui défendent le détroit. Plus loin au sud, se dresse le solitaire roc Fairway, monument qui marque le point

de séparation entre l'océan Arctique et la mer de Bering. Au delà des Diomèdes et de Fairway, la ligne bleue, vaporeuse, qui s'étend à l'horizon, et que grossit la jumelle marine du capitaine, c'est la côte de Sibérie ; c'est alors que je vis l'Asie pour la première fois.

Les pensées et les émotions prennent de suite une tournure nouvelle en regardant pour la première fois cette vieille terre, témoin des premières joies et des premières douleurs de l'humanité. Ce n'était qu'un aperçu que j'avais, une ligne brumeuse et indistincte à l'horizon ; mais c'était l'Asie ; et les yeux fixés sur elle, on peut, même avec la plus pauvre imagination, suppléer facilement au manque d'une observation plus complète.

Le cap du Prince de Galles, qui était si indistinct et si peu visible à l'aller, se dressait maintenant net et majestueux, et rappelait de plus en plus ce que le cap Diamant devait être le jour où Jacques Cartier le contempla pour la première fois. Il suffit d'avoir traversé une seule fois le détroit de Bering pour apprécier à sa valeur le projet des utopistes qui voudraient jeter un pont sur ces quarante-six milles. Les banquises flottantes, qui montent et descendent, auraient vite fait de renverser les constructions les plus monumentales. Cependant, le cap Prince de Galles est le point le plus rapproché de l'Asie. Un jour viendra sûrement, où les sifflets des locomotives et des bacs gigantesques retentiront sur ces rivages solitaires ; et quand viendra leur règne, c'en sera fait du long monopole des troupes de chiens hurlants des Mahlamutes.

CHAPITRE IX

Le Camp de Mineurs de Council. — Vie d'un mineur à l'intérieur des terres.

Mon second voyage, plus prosaïque, mais non moins fertile en études des conditions de vie et de circulation dans l'Alaska du nord-ouest, me conduisit à Council City, à quatre-vingt-quinze milles de Nome. Les Alaskans aiment beaucoup appeler leurs camps des *cités*. Council City n'est qu'une agglomération de cabanes construites sur les bords de la Neukluk, affluent de Fish River, qui, à son tour, se jette par Golovin Bay dans la mer de Bering. Sullivan City, chef-lieu du district de Gold Run, est un hameau composé de quelques tentes, d'un restaurant, d'un bar, et c'est l'Americain-Irlandais d'Iowa, qui lui a donné son nom. Nome lui-même est une cité, pour la même raison que nos cousins Yankees aiment beaucoup les titres. Nous avions à Nome des colonels, des majors, quinze ou vingt juges, des avocats qui tous ici se font appeler juges, enfin des capitaines en quantité innombrable.

Council est le centre commercial et social d'un grand district qui produit l'or, et dont le ruisseau principal porte

le nom suggestif d'Ophir. Il fut découvert même avant Nome, et se trouva tout aussi riche ; mais étant situé à l'intérieur de la péninsule Seward, il est d'accès moins facile. S'y rendre l'été n'est pas, comme on pourrait le croire, une traversée agréable du détroit de Bering aux eaux Arctiques, mais un lent et fatigant voyage de Chinik, sur la baie de Golovin, dans un long bateau plat tiré par un cheval, en remontant vers le nord à soixante ou soixante-dix milles, à travers des cours d'eau peu profonds et des sablières innombrables. Rien ne peut égaler la monotonie de rester assis, un jour entier et la moitié d'une nuit, à contempler un vieux bidet, traînant derrière lui deux cents pieds de corde, au bout de laquelle se trouve le spectateur assis dans un bateau plat. Quand les montagnes de neige fondent au printemps, des torrents d'eau se précipitent vers la mer, emportant avec eux de grandes quantités de terre qui forment des sablières et changent le lit du cours d'eau. Des arbres croissant sur les bords sont minés par l'entraînement irrésistible de ces crues de printemps, et tombent dans l'eau. Ils ne barrent pas complètement le ruisseau, mais ils forment des écluses et des chutes assez accentuées pour mettre à l'épreuve les qualités navigables d'un bateau alaskan. Le vieux cheval patient, avec l'instinct d'un mulet de canal, franchit lentement les obstacles, pendant que le bateau plat les contourne. Si l'homme au gouvernail, généralement l'un des passagers, ne mesure pas bien la distance, il y a chance que bateau et passagers restent engagés dans les arbres tombés. Bucéphale, le moteur toujours à deux cents pieds en avant, et presque toujours

invisible, a été appris à s'arrêter quand il sent une résistance sur la corde, afin de donner aux hommes du bateau le temps de se déga Mais si la résistance n'est pas assez forte, le vieux cheval continue à avancer, et le bateau s'enfonce dans une forêt de branches que l'eau recouvre. Quand les voyageurs s'en tirent sans contusions de la figure et des mains, et sans déchirure des vêtements, ils estiment leur voyage heureux.

Deux ou trois milles à l'heure, voilà la vitesse moyenne sur les rivières Fish et Neukluk. Cela vous permet de sauter à terre, et d'étudier les plantes et fleurs sauvages qui encombrent les rives. La *toundra* en est couverte l'été, mais leur croissance rabougrie témoigne des rigueurs du climat arctique. La végétation arrive à maturité au mois de juillet ; car à l'exception d'une semaine chaude de temps en temps, l'été dans l'Alaska du nord-ouest ressemble aux mois de mai ou de juin au Canada. Je fis mon tour à Council en août, et les plantes y étaient encore en fleur, avec un épi beaucoup trop lourd pour leur tige rabougrie. Les airelles, les canneberges, larges et sans odeur, s'accrochaient à peine à leurs tiges. Sous les buissons croissaient différentes sortes de gazons, remontant du bord de l'eau jusqu'au flanc des collines, et qui faisaient ressembler la vallée de la Neukluk à nos prairies de castor. Nous eûmes la rare jouissance de rencontrer quelques arbres en nous rendant à Council; cela nous changeait agréablement de la monotone *toundra* sans arbustes, qui entoure Nome et longe les côtes de Bering et de l'Arctique. Les bords de la Neukluk étaient garnis de sapins qui formaient d'épaisses

forêts; autant que j'en pus juger, c'est la même essence que celle du Canada. Les arbres y poussent par milliers, mais toujours rabougris, cependant assez forts pour fournir du bois de chauffage et du bois de construction pour les maisons, ce qui forme l'importante ressource commerciale de ce pays. La forêt est un don de la nature pour le mineur à l'intérieur des terres. L'absence de bois sur la côte est, en effet, un obstacle sérieux à ses progrès. Quand Nome fut construit, il fallut apporter les planches et les poutres par bateaux des Etats-Unis, et payer deux cents ou deux cent cinquante dollars les mille pieds. Il faut une grande quantité de poussière d'or pour joindre les deux bouts, quand les prix sont si élevés.

Après un ennuyeux voyage d'un jour et demi dans le bateau plat, j'arrivais à Council City. La nuit était noire comme de l'encre, et en descendant du bateau, la passerelle de débarquement glissa. Je tombai dans l'eau glacée et fus trempé jusqu'aux os, avant que deux bras de bonne volonté m'eussent retiré sur la terre sèche. C'était une situation plutôt difficile pour quelqu'un qui arrivait en plein minuit dans un camp de mineurs qu'il ne connaissait pas. Mais en Alaska il faut pratiquer la résignation : je me mis donc à sécher mes vêtements dans un café tout près, où j'essayai aussi de m'assurer un lit pour le reste de la nuit. Le lendemain matin, j'étais debout et je circulais, complètement reposé par le bain de minuit dans la Neukluk.

Council est un campement de mineurs typique. L'inévitable installation de jeu et de débit de liqueurs occupe tous

les points avantageux, et les grandes Compagnies commerciales de Nome y ont des succursales pour subvenir aux besoins des mineurs. J'avais des lettres de recommandation pour deux familles qui me firent sentir de suite que je n'étais pas un étranger sur cette terre étrangère. Le chef de l'une était le docteur Anton, médecin venu du sud de la Californie; l'autre, un habile habitant de New York, Thomas Dwyer, qui participa à la construction du chemin de fer du North Shore entre Montréal et Québec vers 1880, et dont la femme appartient à une famille bien connue de Canadiens français.

Le second jour après mon arrivée était un dimanche; il fallait me trouver une salle pour y dire la messe. Un grenier vide au-dessus d'un magasin fut le meilleur emplacement que je pus découvrir. Mais il était sans sièges, et ce ne fut pas une petite affaire de le préparer. Je parcourus tous les magasins, et je réunis une vingtaine de caisses vides. J'empruntai une douzaine de planches, les posai sur les caisses, balayai le plancher; et la chapelle grossièrement improvisée se trouva — dans la mesure où mes efforts pouvaient y réussir — prête à recevoir la visite du Roi des rois. J'ai souvent été obligé, comme missionnaire, de dire la messe dans des circonstances semblables : et je puis garantir les consolations qu'un tel ministère apporte avec lui. Les émotions, si vives et si douces, qui emplissent l'âme en offrant l'adorable Sacrifice, non dans une vaste cathédrale, et devant des milliers d'adorateurs bien habillés, mais dans un grenier abandonné, sur les flancs glacés d'une colline, dans un campement solitaire de l'Alaska,

sont une faveur à laquelle on ne voudrait pas volontiers renoncer, quand on l'a une fois goûtée. En de tels moments la foi et la piété débordent dans l'âme avec profusion, et donnent la conviction que Dieu est avec nous, qu'Il est sûrement avec nous, bien qu'il n'y ait que quelques pauvres mineurs à partager le bonheur de sa divine présence.

Une semaine passée dans un camp à Ophir Creek, à cinq milles de Council, m'apprit, je pense, la plupart des secrets des mines dans les sapins ; là je compris la vérité de la remarque de la brave Irlandaise de l'Arctique, que « prendre l'or à la terre est la manière la plus honnête de gagner sa vie. » Edouard Dunn, le propriétaire du claim n° 10, Westernien qui avait travaillé longtemps dans l'Arizona et le Mexique, me fournit une grande quantité des détails que je cherchais. Il me prouva que le monde des mines est un monde à part, avec sa langue, ses lois, ses coutumes, un monde qui a des attraits que ne soupçonne pas un étranger. « Quand on est une fois mineur, c'est pour la vie » est un proverbe qui est presque vrai ; car ceux qui commencent à chercher des lingots dans leur jeunesse renoncent difficilement à ce métier. Il y a une fascination, entretenue par l'espoir de trouver la fortune un jour, qui attache l'homme d'année en année à son travail : et bien que neuf mineurs sur dix sentent qu'ils mourront pauvres, ils continuent à creuser jusqu'à ce que la mort vienne mettre un terme aux misères de leur existence. Il se trouvait à Ophir Creek des hommes qui avaient travaillé à Coolgardie dans l'Australie Occidentale ; d'autres qui étaient venus des mines d'or de l'Afrique du

Sud. Je rencontrai un vieux mineur à cheveux gris qui travaillait depuis trente ans à la recherche de l'or dans les différentes parties du monde. Dans une occasion, je lui dis franchement, qu'un jour viendrait, où on le trouverait sans vie sur l'un des sentiers de l'Alaska : et je lui demandai quel profit lui reviendrait de cette poursuite fiévreuse de cet or périssable. Le vieux païen ne voyait pas les choses au même point de vue que moi. Il courait après les lingots ; l'avenir s'arrangerait de lui-même.

Pendant mon séjour à Ophir Creek, je parcourus les collines des deux côtés de la vallée, et je fis des excursions botaniques d'après des méthodes plus sentimentales que scientifiques ; cependant je rencontrai bon nombre de plantes que je pus classer approximativement. Des fleurs chétives apparaissaient partout à profusion, nichées sous les roches et cachées dans les crevasses. Malgré tous les obstacles de la nature de l'Arctique, elles travaillaient, pendant la courte saison laissée à leur disposition, à embellir cette partie désolée de l' « escabeau de Dieu. » Pied d'alouette, aconit, pavot jaune, violettes en quantités innombrables ; et, perdues sur la colline glacée, les petites campanules se dérobaient aux regards sous les roches et les mousses. Le myosotis sauvage me rappelait la patrie et ses doux souvenirs ; j'en cueillis quelques tiges et je les mis précieusement en réserve.

Perché sur la colline, je pouvais voir à un mille de distance, les mineurs entassant à la pelle la boue bienfaisante dans leurs caisses d'écluse. En bas coulait le petit ruisseau de l'Ophir, lavant la poussière d'or en se rendant

à Neukluk. A trois cents pieds au-dessus de ma tête, le Sphinx d'Ophir, que le caprice de la nature a taillé dans un roc solide, déjà vieux et battu par le temps alors que son rival d'Egypte n'était pas encore créé, regardait avec une froide indifférence, insouciant des trésors précieux qui gisent depuis des siècles enfouis à ses pieds.

Nous retournâmes à Nome par le même chemin que nous avions suivi pour venir, mais cette fois, grâce au courant, le cheval et son conducteur étaient avec nous dans le bateau plat. Je promis de revenir à Council pendant l'hiver, quand l'occasion se présenterait de construire une église. Cette promesse je la tins, mais dans des conditions bien différentes de celles de mon voyage d'été, comme le chapitre suivant va le montrer.



Minuit au mois de juin.
Arrivée du premier vapeur au printemps.



Nome pendant le grand silence blanc.



La recherche de l'or dans les sables de la grève à Nome.



La côte de Bering en hiver.

CHAPITRE X

L'Exode d'automne. — Préparatifs d'hiver sur la côte de Bering.

Les premières impressions de la côte de Bering que l'on recueille dans les livres classiques ou illustrés, sont généralement un mélange d'Esquimaux couverts de fourrures, d'attelages de chiens, d'aurores boréales et de banquises, avec un ours polaire ou un walrus pour compléter l'effet. Mais ces impressions sont bannies sans pitié, quand on voit les mineurs en chapeau de paille et en bras de chemise, essuyant la sueur qui découle de leur front, et suivant péniblement la plage de Nome ou sa toundra.

Au premier été que j'y passai, Nome eut des jours d'une chaleur vraiment tropicale. Les rayons du soleil descendaient sans pitié, dissipant les nuages et les vents, et laissant la mer de Bering dans la jouissance d'un sommeil tranquille. Pendant ces moments de chaleur accablante, il est facile pour les habitants de l'Alaska de s'imaginer qu'ils vivent sous un climat méridional. Mais les jours de chaleur ne sont pas fréquents. Rarement la brise forte disparaît ; et elle donne des après-midis si frais, suivis de soirées si délicieuses, qu'on oublie le monde laissé der-

rière soi. Une promenade le long de cette plage sablonneuse de Bering, par ces crépuscules sans fin de l'Alaska, alors que la brise n'est pas trop forte et la lame trop houleuse, pour respirer l'ozone vivifiant, est une des rares jouissances de la vie en ce pays, une jouissance que les mineurs et leur famille s'accordent volontiers.

Cependant, sur une terre où les conditions climatériques présentent de tels contrastes, et où pendant quelques mois, il y a vingt et une heures de ténèbres sur vingt-quatre, il n'est pas prudent de s'enthousiasmer de quelques semaines de beau temps. Dans la première partie de l'été, la présence du soleil qui brille jusqu'à onze heures de la nuit, sa réapparition deux à heures du matin, et ses rayons qui s'infiltrent dans toutes les fentes et les trous d'épingle, sont plutôt une nouveauté gênante. Assombrissez votre chambre autant que vous voudrez, un faisceau de lumière d'Alaska vous trouvera toujours, pour vous rappeler que vous habitez la terre du soleil de minuit.

En s'avançant dans la saison, la nuit devient plus sombre, et l'on se serait cru à l'Est du Canada. Avec une différence cependant ; notre beau pays, riche des beautés de la Nature, ne nous a jamais donné les couchers de soleil dont je pus jouir à Nome aux mois de septembre et d'octobre. Ce phénomène n'est pas la propriété exclusive de la côte de Bering : tout l'Alaska voit ce spectacle merveilleux. Quand le soir arrive et que le soleil commence à baisser, tout l'ouest se colore, se nuançant imperceptiblement depuis l'azur sombre qui domine nos têtes jusqu'à

la couleur orange la plus brillante qui dore le sommet des collines. Les nuages sont d'un rouge pourpre, et les ruisseaux reflètent l'horizon couleur orange. Quand des myriades de teintes opales commencent à briller le long des bords frangés d'un nuage, vous restez en admiration devant ce tableau que Dieu seul a pu peindre. Si vous attendez que le soleil disparaisse complètement, vous voyez les lignes de l'horizon, bleues et échancrées, ressortant sur un ciel orange, qui maintenant se change lentement en un rouge foncé. Bientôt, les cieux brillent de riches couleurs de pourpre royale et d'or rouge, pendant qu'un rayonnement céleste éclaire les vagues de la mer de Bering. Trois heures durant, vous pouvez jouir de ce spectacle du pays des merveilles ; et quand à la fin vous vous en séparez à regret, c'est avec la consolation que là-bas dans la Sibérie entourée de glaces des milliers de pauvres proscrits ont partagé vos émotions, et pendant quelques instants, ont oublié qu'ils vivaient sur le sol de l'exil. Des spectacles semblables sont des compensations de la Nature, car en Alaska nous n'avons pas le panorama d'automne de nos incomparables forêts canadiennes. Pas un arbre, pas un arbuste sur cette côte glacée ; partout le roc nu et monotone, ou la toundra couverte de mousse ; c'est maigre pour remplacer les riches teintes d'automne de nos collines couvertes d'érables.

Cependant, les brillants couchers de soleil, les fraiches soirées, les nuits sombres sont des précurseurs de l'hiver. Le vol de centaines de mille d'oies sauvages, suivant leur chef en colonnes serrées en forme de V, jusqu'au sud de la

Californie, annoncent aussi la froide saison ; et naturellement on se met à songer à sa provision de charbon et à ses fourrures. En septembre, l'eau des ruisseaux commence à geler ; et puisque les mines de placers en Alaska dépendent des eaux courantes et de leur abondance, les mineurs savent quand vient la gelée, que la fin de la saison est aussi arrivée. Alors ces hommes robustes, les poches pleines de leur bénéfice de l'été, se rassemblent en camp. Trois mille mineurs, guêtrés et bottés, traversent les rues, ou restent par groupes à causer, chanter, crier, dans une douzaine de langues différentes.

Nome présente alors un spectacle qui a dû être souvent celui de la Californie et de Montana. La seule question que vous entendez de tout côté, est : « Partez-vous ? » Question assez simple en apparence, mais pleine d'intérêt pour un mineur d'Alaska. Elle veut dire : Allez-vous passer l'hiver, avec vos amis et votre famille, dans quelque endroit du monde civilisé ? Ou bien restez-vous à Nome, enfoui dans les amas de neige, pendant huit longs mois sombres et tristes, sans autre communication avec le monde extérieur que les attelages de chiens ; le chemin de fer le plus rapproché se trouvant à deux mille trois cents milles de là ? Six ou huit vapeurs sont à l'ancre à deux milles du rivage ; des canots et des bateaux légers y conduisent à tout instant, chargés d'hommes qui donnent la réponse à la fameuse question.

C'est dans cette intervalle de la fermeture des mines et du départ des navires que l'agitation règne et que les affaires sont en pleine activité en ce camp du nord. Alors

on peut voir, dans toute sa fiévreuse impatience, cette vie des camps de l'ouest, si pittoresquement dépeinte par Bret Harte et par d'autres, moins l'élément du crime. Nome a la réputation d'être le modèle des camps de mineurs; sous ce rapport j'entends dire qu'il rivalise avec Dawson. C'est le jugement des mineurs eux-mêmes; près des deux tiers d'entre eux sont citoyens des Etats-Unis, et ont vécu quelque temps dans le district de Klondike, avant l'exode de 1900. Leur séjour sur le territoire Canadien a eu sur eux un excellent effet, et il est intéressant de constater quel respect ils ont pour nos lois canadiennes et leurs législateurs. Les mineurs ne se lassent jamais de louer l'activité et l'utilité de la police montée du Nord-Ouest, et ils ne tardent pas à faire le contraste entre nos méthodes canadiennes et le système inutile des forts militaires et des garnisons en vogue dans l'Alaska. Il est vrai que dans ce pays le besoin de la force armée ne se fait pas sentir; car il est un fait certain que la plus grande partie des mineurs de l'Alaska appartiennent au meilleur monde des mines. Ils ne sont pas de cette espèce traditionnelle dont on parlait à l'époque des pionniers de l'Ouest, qui n'avaient à la bouche que des jurons et aux mains que des revolvers, prêts à se servir des uns et des autres à la moindre provocation. La camp fut troublé en 1900, quand la lie du domaine de l'Oncle Sam vint explorer la côte de Nome; il fallut y rétablir la loi martiale, mais les temps et les mœurs se sont améliorés depuis. Cependant, sans être injuste pour Nome, je crois que ce serait pousser trop loin les choses, de comparer le camp,

comme le faisait naguère un journaliste local, à une école de dimanche de la Nouvelle-Angleterre.

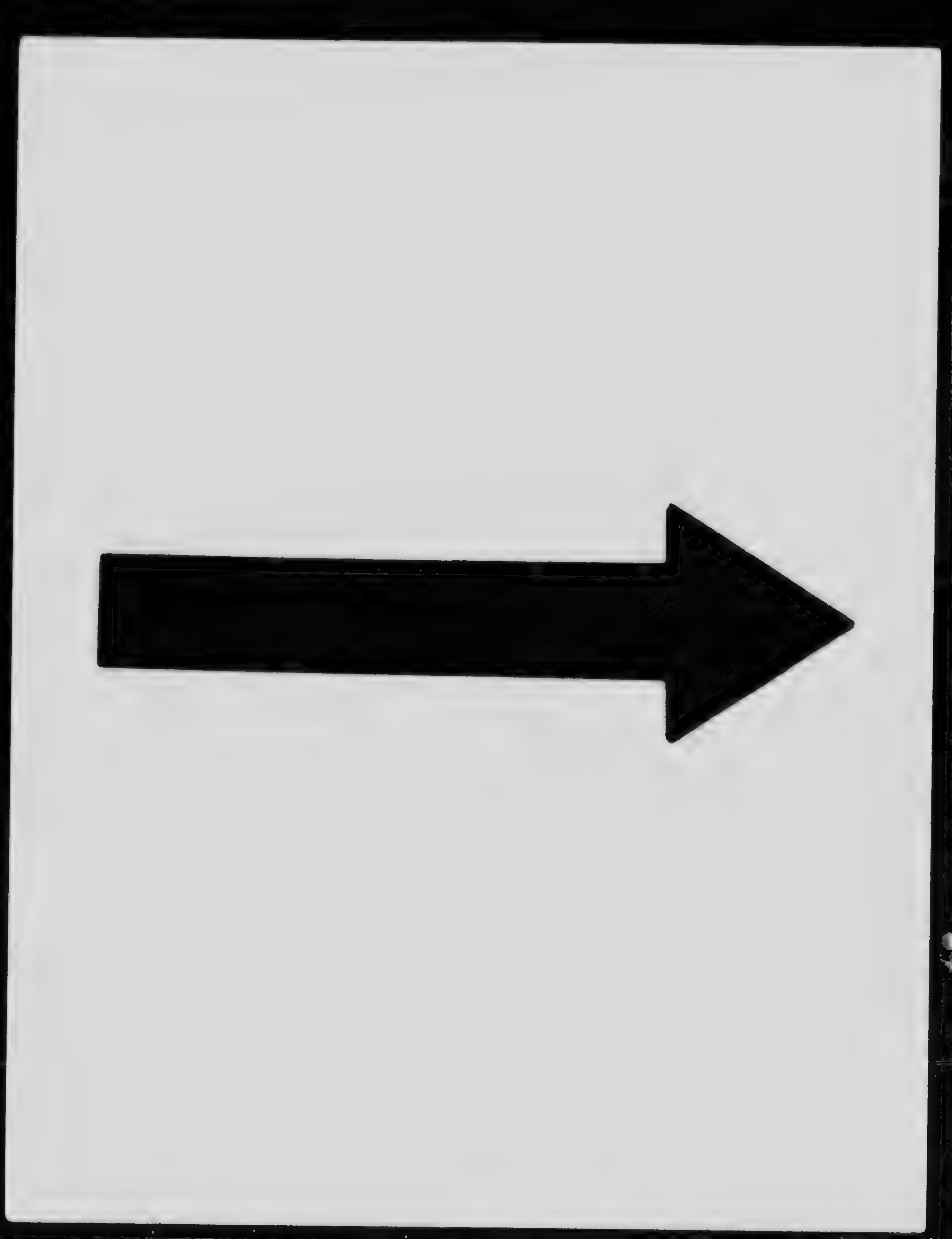
Quelques incidents inconvenants, sont venus de temps à autre troubler le calme de notre vie. Pendant le premier automne que je passai à Nome, quelques querelles d'ivrognes malédifièrent les citoyens avant le départ du dernier bateau ; deux mineurs faillirent se couper la gorge à la suite de quelque désagrément fâcheux. Un seul vol — un « hold-up » comme on dit dans l'Ouest — fut commis; mais la chose se fit si habilement, le résultat fut si avantageux pour les auteurs du délit que j'en donne les détails pour l'édification du lecteur. Un soir, cinq hommes étaient assis dans un salon, tout près de notre habitation. Trois lisaient tranquillement, les deux autres faisaient une partie de cartes; tous les cinq ne se doutaient pas des émotions qu'ils allaient bientôt éprouver. Soudain, deux hommes masqués, armés jusqu'aux dents entrent dans la salle, tirent de longs revolvers d'apparence terrible, et s'écrient : « Rendez-vous! » Pas un des cinq ne bouge, pensant qu'il s'agit d'une plaisanterie macabre. Mais les voleurs s'approchent, placent leurs armes si près de la figure des joueurs, que ceux-ci et leurs compagnons sont contraints de penser qu'il ne s'agit plus d'une plaisanterie. L'un des brigands garde son arme braquée sur les cinq pendant que l'autre s'approche de la table de jeu et fait disparaître huit cents dollars. Puis il se rend au comptoir, en prend cent autres dans la caisse, et vient demander froidement la combinaison du coffre-fort, tous naturellement l'avaient oubliée. Tout cela se fit dans quelques minutes, et sans

bruit. Les voleurs prirent alors la porte, souhaitant aux cinq dévalisés « la bonne nuit et des rêves agréables », les menaçant toutefois de leur faire un mauvais parti si ils se mêlaient de les suivre. Les voleurs disparurent donc dans les ténèbres, sans laisser d'autre trace de leur identité, et ne furent jamais inquiétés.

A la même époque environ, un homme fut pendu par le marshal (1) des Etat-Unis, pour un triple assassinat commis aux Iles Aléoutiennes. Il fut préparé par le Père Cataldo, qui eut la grande consolation de l'amener à de meilleurs sentiments. Le jeune homme marcha à l'échafaut, repentant de ses crimes et déplorant de n'avoir reçu aucune éducation pour le guider dans la vie.

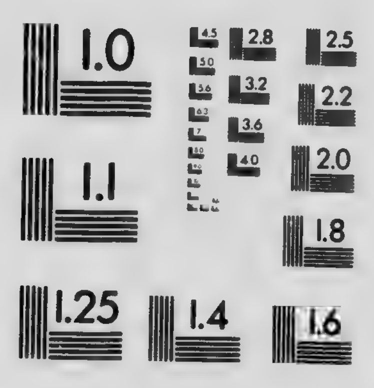
Cependant la saison s'avançait, et la foule diminuait de plus en plus dans les rues. Les vaisseaux chargés de mineurs partaient tous les jours à destination de Seattle et de San-Francisco ; les scènes les plus intéressantes et les plus dramatiques accompagnaient leur départ. A la dernière semaine d'octobre, l'exode arriva à son apogée. Jour et nuit, les équipages chargeaient et déchargeaient les grandes masses noires mouillées au large. A la tombée de la nuit, des centaines de lanternes brillaient comme des vers luisants sur la plage. Au-dessus, deux immenses fallots, se mouvant sur les vagues comme les yeux d'un monstre, guidaient les travailleurs, et leur révélaient dans les ténèbres, les groupes de mineurs passant et repassant de la plage aux navires.

(1 Officier de police.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Il n'y a pas de quais à Nome. Le transport des passagers et des marchandises se fait par des chalands. Vous entendez les hommes s'appelant d'une galère à l'autre, donnant des ordres, et criant pour se faire entendre au au milieu du bruit des vagues. Mais personne ne semble écouter. C'est une scène bizarre, rendue plus bizarre encore, par l'activité intense de ces milliers d'individus, étrangers les uns aux autres occupés chacun de ses propres intérêts, et se rendant à son but particulier, quelque part dans l'immense univers. Telle est la vie réelle en Alaska. Ce sont des hommes « qui passent dans la nuit » simplement « se saluant au passage. » D'aucuns, les poches emplies d'or, tombent à la mer, et perdent la vie au moment du départ. A peine si on le remarque ; les journaux du lendemain racontent l'accident, puis le jour suivant, les victimes sont déjà oubliées.

La scène vraiment touchante de l'exode annuel à Nome est le départ du dernier bateau ; il faudrait un cœur de roc pour n'être pas ému. Quand l'heure du départ est arrivée, la plage est noire des partants et de leurs bagages qui attendent les chalands. Vous assistez aux adieux des amis, qui les accompagnent jusqu'à ce qu'ils mettent le pied sur le bateau, vous entendez le long jet de vapeur qui est le signal de l'embarquement, vous voyez la masse énorme qui s'incline vers le sud et se met en marche. Vous la suivez des yeux jusqu'à ce qu'il ne reste d'autre trace de son passage qu'une légère fumée à l'horizon. Puis vous tournez le dos à la plage, avec un sentiment intense d'abandon et d'isolement. Le calme profond a succédé à l'agitation de tout à

l'heure; et déjà vous sentez l'avant-goût du « grand silence » d'un hiver en Alaska.

A l'automne 1902, après le départ du dernier bateau, un journal local créa une légère émotion en publiant le rapport officiel d'un Bureau hydrographique des Etats-Unis qui établissait que, les perturbations sismiques de l'année précédente avaient probablement changé le lit du cours d'eau japonais de trois ou quatre cents milles à l'est, et que nous allions probablement en sentir les effets bienfaisants sur la côte de Bering. C'était l'annonce d'un climat plus doux pour Nome, avec moins de charbon à acheter et moins de fourrures à porter ; la nouvelle ne fut donc pas mal accueillie. Le rapport était si concluant, et commenté d'un ton si dogmatique, que les vieux mineurs qui avaient vu maintes fois le mercure gelé, en vinrent à croire que le lotus allait bientôt fleurir sur la toundra. Un retard inaccoutumé dans l'arrivée de la glace fortifia cette illusion.

Les pessimistes allaient avoir leur revanche. Il y avait à Nome un vieux capitaine qui habitait ces régions depuis trente-cinq ans et y faisait la pêche de la baleine ; il déclara que, en 1868, la glace de l'océan Arctique avait éprouvé le même retard et s'avança ensuite à un demi-mille de la plage. C'était l'annonce de la destruction de Nome ou de quelque catastrophe également effrayante. Cependant eut lieu des premiers soirs de novembre, l'apparition d'une banquise de l'Arctique flottant paisiblement autour de Nome, et remplissant la mer de Bering aussi loin que la vue pouvait s'étendre; puis en même temps, la publication d'un article

de quelque homme de science, annonçant que la rivière japonaise n'avait pas changé son cours, et que si elle l'eut fait, notre climat n'en serait en rien modifié, fut le retour des chimères de nos prophètes du pays.

Cette sottise tint les esprits occupés, et nous empêcha de rester trop isolés; quand survint la glace qui gela la mer de Bering, nous nous enfouîmes pour l'hiver qui ne devait finir qu'au mois de juin suivant. Dès le milieu de novembre, la neige tombait en quantité effrayante. Un vent du nord glacial la réduisait en une fine poussière, qui remplissait tous les coins de ses flocons insupportables. Le thermomètre tomba soudain à 20 degrés au-dessous de zéro ; et on ne vit plus dans les rues de Nome que des *mukluks* et des *parkehs*. Les *mukluks* sont des chaussures faites de peau de morse et des guêtres en peau de phoques ; elles ressemblent aux *moccasins* des Canadiens. Le *parkeh* d'hiver est un vêtement de fourrure, qui a l'aspect d'un *sweater*, mais plus long et plus large, avec un capuchon qui protège la tête. Le bord du capuchon est invariablement garni de queues de renards ou de wolverines. Cette addition donne décidément à un blanc l'allure d'un habitant de l'Alaska, flatte peut-être sa vanité d'homme polaire, mais en tous cas arrête les rafales les plus fortes du vent arctique. Le parkeh est le vêtement de dessus porté par l'Esquimau indigène ; et la meilleure preuve de son utilité est que la population blanche de l'Alaska l'a adopté.

Cependant, le froid devenait de plus en plus intense; ce qui ne nous empêchait pas de faire de grands préparatifs pour Noël, qui arrivait avec son cortège de précieux sou-

venirs. La messe de minuit fut célébrée avec toute la solennité possible ; un chœur improvisé pour l'occasion interpréta la musique de Rosewig. Le thermomètre, cette nuit-là, marqua 28 degrés ; ce qui n'empêcha pas l'église de Nome d'être remplie de gens de toutes conditions et de tous pays.

Les Sœurs de la Providence avaient décoré le sanctuaire de verts rameaux, détachés de la forêt voisine, située à soixante-quinze milles ; et pour la première fois sur cette extrémité du monde occidental, le divin Enfant, couché dans sa crèche de mousse de l'Arctique, étendit ses petits bras pour bénir ses adorateurs.

Plusieurs circonstances aidèrent à passer les fêtes plus agréablement. Les dames catholiques du camp dressèrent de grands arbres de Noël pour les enfants des écoles publiques et pour les Esquimaux. Ils ressemblaient aux arbres de Noël du monde entier ; mais notre voisinage du Pôle Nord nous permettait de donner à la représentation une couleur locale plus naturelle que dans les pays plus favorisés. Santa Claus, fort et vigoureux comme toujours, la bonté dans les regards et les glaçons dans les sourcils, descendit sur les collines de l'Arctique, chargé de présents de toute nature. Mais il n[illegible]t pas seul. Trois rennes fringants, et frappant du pied, avec leurs grelots qui retentissaient dans l'air glacé, amenèrent le vieux seigneur dans son traîneau sur la neige durcie, répandre la joie et les bonbons chez les enfants étonnés.

L'attraction des rennes avait été tenue complètement secrète, et jamais je n'ai vu enthousiasme pareil à celui

qui illumina ces visages d'enfants, quand ils entendirent : « Le voici ! le voici ! », et qu'ils virent le brave vieux Santa et ses rennes qui arrivaient à notre porte. Les rennes, à ce qu'on m'a dit, sont très doux et pas du tout démonstratifs; mais les acclamations d'enthousiasme des enfants de Nome étaient de trop pour leurs nerfs. Ils se mirent à sauter et à lever les pattes, tournant à gauche puis à droite : ils relevaient leur bois, aspiraient l'air bruyamment, se demandant, sans doute, si tout ce bruit de Noël signifiait la paix ou la guerre : finalement, ils firent une tentative désespérée pour s'échapper. Il fallut les efforts réunis de Santa Claus et de son conducteur lapon pour les retenir.

Il y a quatre ou cinq ans que le gouvernement des Etats-Unis a introduit les rennes en Alaska. Ils sont parqués dans leurs stations, le long de la côte et en remontant le Yukon. On les regarde toujours comme une monture de luxe, et leur utilité dernière reste encore au moins problématique. L'entreprise des rennes rencontre une opposition sarcastique dans la population qui n'y voit qu'un moyen de se servir de l'argent du gouvernement pour enrichir quelques particuliers qui savent tirer les ficelles à Washington. Le temps dira qui a raison et qui a tort. Une chose cependant n'est pas douteuse, c'est que la présence des rennes donna un air tout à fait réaliste à la fête de Noël des enfants, fête que peu d'entre nous oublieront jamais.

Un autre évènement d'importance tout différente, mais non moins agréable et non moins consolant, fut la célébration des noces d'or du Père Cataldo, mon compagnon à

Nome. Quoique âgé de soixante-cinq ans seulement, ce vénérable missionnaire avait déjà passé cinquante ans au service de Dieu sous l'étendard de saint Ignace. Un demi-siècle auparavant, il disait adieu aux collines couvertes de vignes et aux bosquets d'orangers de la Sicile, sa patrie, pour suivre les traces du Maître, et depuis cette époque, peu d'apôtres modernes ont eu une carrière si active et si bien remplie. Le Père Cataldo a passé près de quarante ans dans les Montagnes Rocheuses. Il a commencé sa vie de missionnaire au milieu des tribus, alors qu'elles chassaient encore les buffles dans les prairies américaines, longtemps avant l'installation des voies ferrées. Il apprit leur langue, et prêcha l'Evangile aux Têtes Plates, aux Piegans, aux Nez Percés, aux Colvilles, aux Gros Ventres, aux Kalispels, aux Cœurs d'Alènes, aux Spokanees, etc. ; et les Indiens qu'il a trouvés païens et ennemis des blancs, il les a laissés civilisés, chrétiens et contents de la République. Peu des écrivains qui s'extasient devant les merveilles de civilisation et de conversion, opérées dans les réductions du Paraguay, au XVIIIe siècle, semblent se douter que ces merveilles ont été renouvelées, au XIXe siècle, chez les aborigènes des Montagnes Rocheuses.

En 1897, le Père Cataldo arriva en Alaska. Il se mit à étudier l'Esquimau et le Tena et à refaire au milieu de ces tribus ce qu'il avait chez les Indiens de Montana et d'Idaho. Les habitants de Nome n'ont pas voulu laisser passer l'occasion de ses noces d'or, sans lui donner une marque de leur estime. Ils lui ont offert une belle croix d'or, faite de lingots d'Alaska, avec une inscription et le chiffre 50 en

relief : souvenir caractéristique du pays où il a travaillé, aussi bien qu'emblématique de sa mission. La croix est vraiment l'emblème du missionnaire sur cette terre désolée. La vie y est solitaire, isolée, peu intéressante. On y trouve peu de consolations en dehors de celles de la conscience qui se dit que toutes ces heures de labeur sont inscrites à son crédit dans le livre de vie, et que Dieu, qui tient ses promesses, sait, quand il veut et comme il veut, changer les peines et les mécomptes en joies éternelles.

CHAPITRE XI

Isolement de l'hiver en Alaska.
Le grand silence blanc.

Le premier grand hiver sur la côte de Bering passa bien lentement et d'une manière bien monotone. Il faut avoir fait l'expérience personnelle de huit mois d'isolement dans un camp de mineurs de l'Arctique, pour savoir cé qu'est la vie d'hiver dans ce coin perdu du monde. Trois mois sur huit se passent dans des ténèbres presque complètes, sans voir durant tout ce temps sur les collines, la toundra et la mer, autre chose que la neige et la glace d'une épaisseur de dix ou quinze pieds, sans entendre autre chose que le sifflement du vent et le hurlement des chiens des Esquimaux.

A la fin de la navigation en automne, chacun commença à s'établir pratiquement pour l'hiver. Un étranger pouvait s'apercevoir que les vieux mineurs comptaient sur une saison particulièrement froide, aux précautions presque ridicules qu'ils prenaient, d'entourer leur cabane de terre et de boucher les fentes des portes et des fenêtres.

Vers la fin d'octobre, les nuits s'allongérent et s'obscurcirent tellement, qu'il fallut recourir à la lumière artifi-

cielle de très bonne heure dans la soirée. La saison s'avançant, les jours se raccourcirent si rapidement, que nous nous demandions avec anxiété quand ils allaient s'arrêter Au mois de décembre, les ténèbres firent une telle brèche dans la matinée et la soirée que nous avions à peine trois heures de lumière. Au solstice d'hiver, le 21 décembre, le soleil s'élevait à peine au-dessus de l'horizon, et retombait de suite dans la mer de Bering : c'était le crépuscule de l'Arctique. A trois heures de l'après-midi les ténèbres étaient complètes ; et rien n'animait cette terrible mélancolie jusqu'à dix heures du lendemain, sauf la grande croix éclairée à l'électricité de la flèche de notre église, dont les bras gracieux répandaient leur éclat sur Nome pendant vingt heures consécutives chaque jour. Quel terrible sort serait le nôtre s'il nous fallait vivre dans une nuit perpétuelle ; et que nous savons peu apprécier les rayons dorés qui nous éclairent pendant la moitié de notre existence ! La neige et l'obscurité, le froid et le vent, rendent peu intéressante la vie d'hiver sur la côte de Bering; mais le temps est toujours si bien occupe qu'il n'y a pas de place pour l'ennui. D'ailleurs les gens sont prodigues de leur sympathie, et ils s'entr'aident loyalement. En conséquence, l'existence n'est donc pas moitié si misérable qu'elle pourrait l'être.

Quand je reçus l'ordre de partir pour l'Alaska, l'une de mes plus terribles appréhensions était la rigueur du climat. Comment pourrai-je jamais résister au froid pénétrant d'un hiver d'Alaska ? En ayant passé deux sans trop d'avaries, je sens que je puis écrire avec quelque connais-



La cabane de l'auteur. -- Vue d'été.



La cabane après un blizzard.



Le capitaine Pate, courri   des Etats-Unis et l'auteur, se rendant sur la côte de Bering.

sance du sujet, du moins en ce qui concerne la Péninsule Seward. Le climat y est certainement dur, cependant bien moins que le croient les nouveaux arrivants. Quand nous parlons d'un hiver d'Alaska, nous laissons naturellement l'Alaska du Sud-Est entièrement de côté. Le bulletin officiel de Sitka ne mentionne pendant plus de cinquante ans aucun froid au-dessous de 4 degres Fahrenheit ; il faut dire que Sitka est à plus de cinq cent milles au sud de Nome et de Council. Le long de la vallée du Yukon, sur des points situés à la même latitude que Nome, la température est très basse l'hiver. A Nulato, le thermomètre enregistre quelquefois 72° Fahrenheit au-dessous de zéro. Mais rien de semblable n'arriva à Nome pendant que je m'y trouvais. Pendant mon premier hiver, le thermomètre marqua 44° au-dessous de zéro, une fois seulement, bien que la température éprouva de grandes variations. Entre Noël et l'Epiphanie cependant, le mercure ne monta pas une seule fois au-dessus de 30° Fahrenheit au-dessous de zéro. Ces chiffres seraient considérés comme des phénomènes à l'Est du Canada, mais il n'en est pas ainsi à Nome. Personne ne semblait prendre garde à la neige ou au froid : personne ne parlait de la température ; -- peut-être parce qu'il y avait trop à en dire.

Outre la latitude, il y a d'autres conditions physiques qui influent sur le climat. Plusieurs mineurs m'ont dit que le froid de 60° au-dessous de zéro, qu'ils ressentaient sur le Yukon et à Kotzebue Sound, n'exigeait pas plus de precautions hygiéniques qu'un froid de 15 ou 20° n'en réclamerait à Québec et dans les provinces maritimes. On sent

la vérité de cette assertion, quand on voit les habitants vivre confortablement toute la durée d'un long hiver, sous des tentes de toile et des cabines chauffées seulement avec de petits poëles en fonte. A Nôme, les enfants jouaient dans les rues, même quand le thermomètre marquait 30° au-dessous de zéro. Une promenade dans la soirée sur la toundra en raquettes ou *skis*, quand la température est à 30 ou 40°, et que le ciel est calme et bleu, et à la fois agréable et salutaire. De temps en temps, on met la main sur son nez et sur ses oreilles pour savoir s'ils sont bien à leur place accoutumée; mais c'est l'effet de l'habitude. Somme toute, il y a peu d'invalides en ce pays: les Alaskans sont fiers de répéter — et je crois qu'il y a du vrai — que leur climat d'hiver est le plus fortifiant du monde.

Il n'y a péril de geler que, quand ce froid intense est accompagné de vent et de tourmente de neige. C'est alors qu'il faut prendre certaines précautions; car les tempêtes de neige sont le grand danger de l'Alaska du Nord-Ouest. Les mineurs qui sont morts de froid en ces circonstances sont des imprudents ou des inexpérimentés, qui se sont risqués à sortir dans les sentiers ou sur les collines, alors qu'ils auraient dû suivre l'exemple des indigènes et rester à l'abri; on entend rarement parler d'un Esquimau mort gelé. L'atmosphère est si sèche que, après une tempête, il y a toujours une très grande quantité de fine poussière de neige qui reste entassée sur les collines. Quand le vent souffle, il chasse cette neige avec une effrayante rapidité, remplit l'air de ces tourbillons, aveugle les passants et recouvre les sentiers en un clin d'œil. A cinquante pieds

de distance, les objets deviennent invisibles, et dans ces conditions l'obscurité n'a plus qu'à venir.

Il ne faut pas s'étonner qu'alors un mineur perde son chemin, quand même il ne serait pas à vingt pieds du sentier. Après avoir erré sans but pendant quelques heures, subissant en son esprit une angoisse terrible, — car il sait qu'il est perdu — ses pieds et ses jambes s'engourdissent, ce qui est le commencement de la fin. Au bout d'un moment, il tombe assoupi et épuisé pour ne plus se relever.

J'ai vu plusieurs mineurs qui avaient éprouvé les symptomes de cette agonie, et qui auraient succombé, si l'on n'était venu à leur aide. Ils conserveront toute leur vie le souvenir de l'angoisse de ces terribles moments. Ils voyaient des lumières passer devant leurs yeux, mais celles-ci les trompaient au point de vue de la distance ; ils entendaient des sons de cloches, et parfois une musique délicieuse qui leur faisait oublier le danger. Ces sensations agréables — chose étrange — sont le résultat de la faim et de l'épuisement. Quand on arrive au terme, la douleur de la mort par le froid ressemble dit-on, à celle qu'on éprouve en mourant par le feu. Mais ces sensations sont de courte durée : le mineur tombe bientôt endormi et meurt sans souffrance. Chaque année il y a de tragiques exemples de ces morts par le froid : pendant les deux hivers que je passai là-bas, quatre ou cinq furent ainsi trouvés sur le sentier glacé et sans vie.

Quand on a acquis l'expérience des conditions du pays, l'élément de danger disparait. Un vieux mineur surpris sur le sentier, ne reste pas à faire face à la tourmente.

Quand il ne trouve pas de cabane ou d'abri à sa portée, il creuse un trou dans le monceau de neige et attend que la tempête ait épuisé sa rage. Parfois il lui faut rester, deux ou trois jours, enfoui dans sa fourrure ; il y gagne le loisir de méditer sur l'impuissance de l'homme en face des colères de la nature. Tout va bien s'il a de la nourriture en quantité suffisante pour cette période d'inactivité ; mais parfois il est surpris. Un mineur de Kotzebue Sound, qui est aussi médecin, me racontait qu'il fut pris par une tourmente dans une visite aux malades, l'hiver précédent. Il se creusa un trou dans un monceau de neige, et y resta soixante-douze heures. La faim le contraignit à dévorer une partie de sa fourrure et de ses mocassins ; à son avis, aucune nourriture n'avait flatté aussi agréablement son palais.

Un autre mineur fut l'objet d'une aventure plus tragique encore, deux ans auparavant. Il avait tué un ours et lui avait enlevé la peau. Une tempête survenant, il se roula dans les énormes replis de sa nouvelle fourrure ; mais il faillit payer cher son imprudence. En quelques heures, la peau de l'ours, qui venait de quitter récemment le dos de son propriétaire, gela, et devint une masse solide qui menaça d'étouffer le malheureux mineur. Ses compagnons le trouvèrent emprisonné dans une carapace aussi dure que le fer, et furent contraints d'employer une hache pour dégager son corps presque inanimé.

Voyager en Alaska pendant l'hiver est un problème qui n'a pas encore été complètement résolu, même par John Brower, l'homme de génie qui a inventé ce qu'on appelle dans ce pays la diligence « à air chaud. » Généralement,

les gens prudents restent avec eux l'hiver. Les Esquimaux laissent rarement leurs *igloos* pendant le long silence blanc, et le vrai mineur a appris à suivre leur exemple. En automne, quand son travail est fini sur son « claims », et qu'il se décide à rester en Alaska, il se construit une cabane en bois, remplit les fentes de mousse de l'Arctique, se coupe du bois pour la saison, achète pour huit mois une provision de conserves de Chicago, et se retire dans son nid jusqu'au printemps. Ainsi s'organisent des milliers d'hommes pendant le long et sombre hiver. Si un mineur doit aller à la recherche du métal, il attelle son équipage et part sur la toundra couverte de neige, avec une bonne provision de vivres et de fourrures. Quand la nuit vient, il se creuse un trou dans la neige, s'étend à l'abri de son traîneau et de ses chiens, se roule dans ses fourrures et s'endort. Il n'est pas extraordinaire de voir des membres du sexe faible s'enrouler dans les fourrures, et parcourir les collines d'un camp à l'autre avec leur attelage de chiens, et leur attirail de mineurs.

Il y a une femme qui a fait le métier de mineur à Nome, et qui est célèbre dans tout l'Alaska du Nord-Ouest. Dans le monde des mines, on l'appelle « la Mère », nom bien gagné pour le cœur grand et généreux qu'abrite un extérieur masculin et usé par le climat. Cette femme, avec ses chiens fidèles vint de Dawson, à la création de Nome, et franchit les deux mille milles qui l'en séparaient ; elle s'est assuré de grands intérêts miniers dans le district de Salomon. Je l'ai rencontrée sur la côte de Bering. un soir d'hiver, suivant son traîneau, d'un pas aussi léger que

si vingt années, au lieu de cinquante pesaient sur ses épaules.

Il faut dire que les femmes de cette trempe ne sont pas nombreuses dans le pays. Celles qui se permettent ces marches forcées sur la toundra, sont celles qui habitent l'Alaska depuis trois ou quatre ans, et qui savent au juste ce qu'elles peuvent tenter sans courir le risque de la vie. Mais quand les nouveaux arrivés — ou les « chechakos » comme on les appelle — veulent voyager l'hiver, ils doivent se défier des dangers du chemin. Les inexpérimentés, qui ne tiennent pas compte des conditions du pays, courent le risque d'être trouvés morts de froid.

L'introduction de la voiture à « air chaud » a rendu les voyages relativement confortables dans la Péninsule Seward, et la circulation est assez animée l'hiver entre Nome et les différents camps. De grands traîneaux doubles, construits comme les *schooners* dont les émigrants se servaient dans les prairies, ont été introduits sur les différents chemins. Une double couverture de toile épaisse, renfermant un espace d'air réduit, couvre tout le sommet et retient la chaleur d'un petit poêle solidement fixé dans un coin.

Naturellement, les vieux mineurs, ou « sour-doughs » ignorent cette façon de voyager, et continuent de parcourir le pays avec leurs chiens. Le chien est l'ami du mineur alaskan. Il les attelle par demi-douzaine sur un traîneau qui contient huit à neuf cents livres de vivres, qu'ils vont traîner facilement avec une vitesse de vingt à trente milles par jour. Voilà pourquoi ils sont si utiles en Alaska. Il y a peu de mineurs qui n'en possèdent au moins trois, qu'ils

emploient pendant l'hiver pour se rendre d'une mine à l'autre. En été, les chiens restent dans le voisinage des camps sans rien faire. A Nome, vous ne pouvez pas faire dix pas sans en trouver un au moins, couché sur votre chemin, et trop paresseux pour se déranger. Ils se reposent durant le jour, mais la nuit, ils nous empêchent de dormir par leurs hurlements continuels. Pendant le premier été que je passai à Nome, l'une des grandes compagnies de commerce qui y sont établies avait un sifflet à vapeur, qu'elle faisait entendre le matin, à midi et le soir. C'était une bonne affaire, en ce sens que cela nous permettait de régler nos montres, et établissait une uniformité dans l'heure de la ville; mais ce sifflet avait aussi un mauvais côté, car il était le signal des hurlements énervants de sept ou huit cents chiens d'Esquimaux, qui, trois fois par jour, ébranlaient l'air de leurs accents inimaginables.

Ce qu'il y a de pis, c'est que ces animaux ne savent pas quand ils doivent s'arrêter. L'aboiement de l'ami des mineurs d'Alaska n'est pas la musique ordinaire produite par nos chiens de l'est, dont les notes prolongées, plaintives, crescendo diminuendo, renferment après tout un élément sentimental, qui peut exciter la sympathie des mortels ordinaires. Le chien Esquimau ne sait pas aboyer, mais il se fait entendre malgré tout. Imaginez que vous tenez sous la pression de votre main la gorge d'un chien, et que vous la serrez de toutes vos forces : les efforts qu'il fait pour respirer et aboyer vous donneront l'idée des hurlements du chien de l'Alaska. Parfois, il gémit, il pleure, il sanglote, comme une personne qui a un grand chagrin. Et

ceci se fait si naturellement, que plusieurs fois je me suis approché de ma fenêtre, m'attendant à trouver quelque malheureux enfant perdu sur la toundra : et ce n'était qu'un misérable mahlamute préparant son concert de minuit. Quand j'arrivai à Nome, il y avait à moins de cent pieds de notre habitation, un chenil de ces animaux ; pendant le premier mois je m'exerçai à la patience, et essayai d'habituer mes oreilles à ces symphonies canines.

Le talent pour la musique est le seul que l'on puisse contester à l'ami du mineur. Pour l'astuce et le larcin, le chien Esquimau tient le premier rang, et il faut rarement avoir confiance en lui. C'est un bel animal, attaché à son maître : mais quand ses grands yeux doux se fixent sur les vôtres, quand il agite sa longue queue touffue pour vous témoigner la joie qu'il a de vous voir, veillez sur vos provisions. Si la porte est ouverte, il emporte votre viande, prenant de préférence le ptarmigan au renne ; il soulève le couvercle de votre boîte de poisson, prend le poisson et remet le couvercle sans bruit ; il lit les étiquettes des boîtes de conserves, disent les mineurs. Il est un fait certain, que si deux boîtes sont placées devant lui, il prend la viande invariablement, et laisse les fruits.

Les histoires, bonnes ou mauvaises, que les mineurs racontent des chiens des Esquimaux, sont vraiment amusantes. Il reste, malgré tout, l'ami du mineur, et pour cette raison on lui passe beaucoup de choses. Il est fidèle, même dans la mort ; plus d'une fois, on a trouvé des chiens sur le chemin, soupirant d'un ton plaintif et couchés sur le corps glacé de leurs maîtres, essayant de lui communi-

quer de leur chaleur, longtemps après que la dernière étincelle de vie était éteinte.

Un autre ami du mineur, une institution particulière à l'Alaska, un sauveur pour le voyageur perdu ou surpris par la tempête, l'hiver, c'est « le road-house ». Sur les chemins qui mènent à Council, à Sullivan, à Candle, et le long de la côte, environ tous les dix milles, se trouve une petite cabane en bois, ou bien seulement un *igloo* abandonné, où l'on rencontre des lits et des couvertures. Quand le mineur, à demi-gelé, épuisé, fatigué, sans vivres pour lui et pour ses chiens, aperçoit une lanterne au bout d'un piquet en quelque vallée, ou sur le flanc d'une colline, il sait qu'il a trouvé un abri contre la tempête. Un bon feu flambant, un verre de toddy (1) ou une tasse de thé bien chaud, font circuler le sang dans les veines, et rendent la vie et les forces. Les road-houses, sur les chemins de l'Alaska, pendant un *blizzard* sont, pour le mineur, ce que les sources d'eau sont pour l'Arabe au Sahara. Elles sont assez mal tenues — je parle par expérience de cinq d'entre elles, — mais elles sauvent la vie sous ce climat peu hospitalier ; asiles momentanées dans ces prisons de l'Alaska, oasis au milieu du grand silence blanc. Ceux qui les tiennent sont les bienfaiteurs des mineurs ; et cependant, le gouvernement philanthropique leur fait payer une patente chaque année. Ce qui veut dire qu'ils sont obligés de payer le privilège de sauver la vie, même à ceux qui versent annuellement leur or dans le trésor de l'Oncle Sam.

(1) Sorte de liqueur faite avec le jus du palmier.

Avec les attelages de chiens, les voitures à air chaud, et les road-houses, la vie n'est pas trop malheureuse sur un chemin d'Alaska. A l'aide des deux derniers, j'ai fait plusieurs voyages d'hiver à Council City, aller et retour. Pendant l'un d'eux, je fis connaissance avec les tempêtes de l'Alaska, et j'en garderai le souvenir aussi longtemps que je vivrai. Un *blizzard* terrible nous surprit à moitié route de Council à Nome. Nous avions quitté Topkuk, sur la côte de Bering, et nous étions au quatrième jour de notre voyage. Nous n'avions pas fait plus de trois milles, quand un vent piquant commença à soulever la neige sur le chemin battu, et en quelques minutes en fit disparaître toute trace. La violence du vent augmenta, chassant dans l'air des flocons de neige glacée, qui venaient sans pitié, frapper au visage le conducteur de la voiture, comme si on lui avait enfoncé mille aiguilles dans la peau. Les yeux et les naseaux de ses chevaux s'emplissaient de cette poudre fine. Ils étaient comme asphyxiés, frappaient du pied et refusaient d'obéir aux rênes. Si on avait pu les abriter au flanc d'une colline ou d'un terrain boisé, c'eût été un répit pour leurs voitures. Mais impossible ; l'air était assombri par la neige qui tombait dru sur la voiture. Pendant ce temps, le thermomètre que nous avions avec nous, descendait de 15 à 40° Fahrenheit au-dessous de zéro. Le vent, augmentant de fureur, hurlait, sifflait, et menaçait d'emporter la toile de la voiture.

Mon compagnon de voyage, un vieil Allemand, et moi, nous plaignions le sort du malheureux conducteur, quand, soudain, la diligence perdit le sentier battu, fit une embar-

dée, et nous nous sentîmes bientôt projetés. C'était l'effet de la violence de la tempête, et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, nous étions étendus sur le dos sur le plancher de la voiture. J'étais retenu par une botte de foin et une boîte d'outils, pendant que l'Allemand appelait au secours de toutes ses forces, car le poêle tout rouge qui chauffait la voiture, était incliné au-dessus de sa tête et menaçait de lui déverser une ondée de charbons enflammés. Le conducteur se précipita à l'arrière de la diligence, ouvrit la porte, et nous dégagea de cette situation difficile sans autre incident.

Ce brusque changement de l'air chaud de la voiture à une température de 40° au-dessous de zéro, n'était pas quelque chose de bien agréable, mais, bon gré mal gré, il fallut le subir. Nous aidâmes donc le conducteur à décharger ses marchandises, et nous laissâmes la voiture sur le chemin. Entre autres objets, je ramassai une boîte en fer sur laquelle on lisait : « Attention » ; elle était tombée du siège du conducteur dans la neige. C'était une boîte de dynamite; heureusement, le monceau de neige sur lequel elle était tombée, n'était pas trop durci. Si elle avait heurté les glaces, un pied plus bas, il est difficile de savoir comment cet épisode d'Alaska aurait pu finir. En tous cas, il nous fut impossible de continuer notre route ce jour-là, à cause du tourbillon qui nous aveuglait; nous retournâmes au road-house de Topkuk que nous avions quitté le matin. Ce fut un terrible voyage. J'arrivai à Council après sept jours de dures épreuves, comme mes successeurs, je l'espère, n'en auront à endurer.

CHAPITRE XII

Les Courriers de l'Alaska. — La vie sociale dans un Camp de Mineurs.

L'hiver 1902-1903 restera certainement, dans les annales de l'Alaska du nord-ouest, comme l'hiver de la « grande neige ». Les indigènes eux-mêmes ne peuvent se rappeler quelque chose de semblable. Dix ou douze pieds de neige recouvraient la toundra. Les poteaux de notre téléphone sur la côte avaient bien dix huits pieds de hauteur : et cependant il fallait courber la tête pour passer sous les fils. La circulation dans les rues de Nome devint presque impossible ; à Council elle fut complètement suspendue. Je passai les mois de février et de mars dans ce dernier camp, et je pus voir des cabanes à un étage littéralement enfouies sous la neige. Il n'y avait plus que les tuyaux de poële émergeant ici et là, avec un trou pratiqué dans la neige, pour révéler la présence d'habitations humaines. Après un blizzard, ces trous eux-mêmes se comblaient, et les tuyaux de poële restaient les seuls témoins de la vie.

Pendant mon séjour à Council, j'habitais seul dans une cabane en bois, laissée aimablement à ma disposition par

Daniel Garvey, mineur du Minnesota. Une matinée de mars, je m'éveillai tout à fait dispos, mais il faisait encore noir, et je me cachai dans ma peau d'ours attendant le jour. J'attendis longtemps, à ce qu'il me sembla, car la lumière ne paraissait pas. Enfin je frottai une allumette et je regardai à ma montre ; il était deux heures du soir. Ma cabane avait été couverte par un monceau de neige ; et il était l'heure de se coucher de nouveau, avant que j'eusse achevé de creuser un trou pour laisser pénétrer la lumière du soleil.

Ce fut la pire des tempêtes connues au camp. Nous n'eûmes pas de répit pendant six semaines. Les couches de neige s'ajoutaient aux couches de neige, et formaient une élévation suffisante pour nous donner un hiver historique. Il y eut cependant des intervalles, lorsque les jours devinrent plus clairs et plus longs, où le temps fut superbe, et l'aspect des collines environnantes merveilleux.

Une scène dont je fus témoin le 25 mars, de la porte de ma cabane de Council, restera gravée impérissablement dans mes souvenirs d'Alaska. Le froid était intense l'air calme, le silence blanc troublé seulement par quelques mineurs ou Esquimaux qui brisaient la croûte de glace avec leurs traîneaux et leurs attelages de chiens. Des colonnes de fumée s'élevaient çà et là des talus de neige voisins, annonçant la chaleur et le comfort des cabanes au-dessous. Les incomparables collines d'Ophir, cachées sous la neige, se dressaient dentelées et massives à moins d'un mille de distance ; au delà et au-dessus, la chaîne des Bendeleben, blanche également jusqu'au

sommet, frangeait le plus bleu des bleus firmaments. La nature elle-même offrait un tribut blanc et bleu — les couleurs de la Vierge — à la Reine du ciel, au jour de sa grande fête de printemps. La mémoire de scènes semblables, si pittoresques, si fascinatrices, ne se flétrit jamais, et enlève à ces interminables ténèbres d'hiver quelque chose de leur tristesse.

Mais dans l'Alaska du Nord-Ouest, il y a à supporter des peines plus dures que le froid, la neige ou l'obscurité. C'est l'isolement durant ce long hiver, et l'absence de communication avec le monde extérieur. Pendant huit mois pas un vapeur ne s'approche de Nome à plus de sept cent milles ; nous sommes à deux mille milles du chemin de fer le plus rapproché. Depuis le premier octobre il ne vient pas un courrier à Nome jusqu'au milieu de janvier ; et c'est une épreuve peu commune de sentir les semaines et les mois s'écouler lentement, sans un mot, sans une lettre de pays civilisé.

A Noël, on entend les habitants sur la rue s'offrir mutuellement les compliments de la saison et se demander avec curiosité, sous leurs parkehs à capuchon fourré, si la grève de charbon est terminée, question qui n'avait qu'un intérêt spéculatif pour nous qui payions la tonne trente-cinq dollars cette année là ; si le mont Pelé est toujours en activité ; si les conflits internationaux ont éclaté ; si la Californie est acquise aux démocrates ou aux républicains ; et discutant une douzaine d'autres questions qui occupaient le monde l'automne précédent, alors que la glace nous tenait enfermés.

Le premier courrier nous arriva le 18 janvier 1903, après quatre-vingt-dix jours de marche. Ceci ne laisse pas que d'étonner dans un monde dont Phileas Fogg faisait le tour en quatre-vingts jours, quand nous étions enfants. Mais M. Fogg ne passait pas par l'Alaska du Nord-Ouest. On dit que Dawson avait un courrier tous les jours, tout l'hiver; mais Nome, même avec ses chemins d'hiver qui raccourcissent, est aussi loin de Dawson que Winnipeg l'est de Montréal; et c'est ce qui fait toute la différence.

Le service du courrier qui descend le Yukon est peut être unique au monde. Les difficultés de transport sont si grandes que, suivant un récent statisticien, toute lettre arrivant l'hiver dans la Péninsule Seward, coûte au gouvernement des Etats-Unis un dollar, avant d'être distribuée à la personne dont le nom est sur l'enveloppe.

Si l'on pouvait suivre un sac à dépêches arrivant du monde civilisé jusqu'à Dawson; puis descendant le Yukon sur la glace, traîné par des chiens pendant douze cent milles; puis suivant le chemin d'hiver de Kaltag à Unalaklik; enfin longeant la côte de Bering, jusqu'à Nome, on se ferait une idée exacte des difficultés que le service postal Alaskan a à résoudre, et des fatigues presque incroyables, que les porteurs de courrier ont à endurer dans leur long et solitaire voyage, à l'aller et au retour.

Vêtus de chaudes fourrures et chaussés de mukluks de walrus et de peau de phoque, ces agents montent sur leur léger traîneau, et partent avec leurs chiens pour un

voyage de soixante ou soixante-dix jours. A l'époque des ténèbres, c'est à peine si une lueur plus brillante que celle du crépuscule éclaire leur route en plein midi. De lourdes chutes de neige bloquent leur chemin sur le Yukon, en attendant que les *blizzards* les harcèlent sur la côte de Bering, pendant les deux cent quarante derniers milles de leur voyage. Il n'y a que les marcheurs expérimentés, endurcis au froid et au climat, et les chiens vigoureux capables de supporter leur part des fatigues et des responsabilités du voyage, qui puissent être employés au service du courrier. Je tiens du directeur du courrier lui-même que son équipage de sept chiens usa en cinq jours cent paires de mocassins.

Les courriers sont exposés à être surpris par la tempête, alors qu'ils s'y attendent le moins : voilà pourquoi cinquante stations, munies de vivres pour huit mois, sans compter tout l'attirail nécessaire aux hommes et aux chiens, sont échelonnées le long de la mer de Bering et du Yukon. Le système est complet mais lent ; on peut le comparer avantageusement au système qui, il y a quatre ou cinq ans, portait les nouvelles dans l'Alaska de l'Ouest, au bout d'un an seulement. Après l'arrivée du premier courrier en janvier, un service régulier dessert Nome et Council toutes les semaines. Il vaut mieux encore des nouvelles, vieilles de trois mois, que pas de nouvelles du tout.

Il y a toujours une légère agitation autour des camps, lorsque le téléphone de la côte, à Topkuk, signale l'approche du courrier qui n'est plus qu'à soixante milles

et qui « sera là le lendemain. » Le lendemain, on aperçoit des personnes par douzaine, attendant, rouges d'émotion, que les quelques lettres aient été tirées à la hâte.

Il n'y a pas de lieu plus favorable pour étudier le caractère des gens qu'un bureau de poste de l'Arctique. Il est intéressant de suivre un mineur au guichet. Vous voyez le désappointement peint sur sa figure quand il retourne les mains vides : cela veut dire que ceux du monde lointain, pour lesquels il s'est exilé, commencent à l'oublier. Celui qui a la chance de recevoir une lettre n'attend pas d'être rentré dans sa cabane pour en dévorer le contenu, bien qu'il date de trois mois : pour lui ces nouvelles du foyer et des amis sont récentes et bien venues. Le sourire qui se joue sur ses lèvres, en lisant, ou la larme qu'il essuie furtivement, nous livrent son histoire, et nous disent que, sous cette rude et sauvage écorce de mineur, il y a un cœur qui bat, qui se réjouit ou qui s'attriste, en recevant des nouvelles d'une mère, d'une femme ou d'un enfant. L'atmosphère d'Alaska ne change pas la nature humaine ; les blizzards ne glacent pas le cœur humain ; et si les amis du monde lointain savaient combien les mineurs — et ceux qui ne le sont pas — attendent avec anxiété ces petits messages du foyer qui leur apportent la joie ou l tristesse ; s'ils voyaient leurs doigts tremblants dépliant ces charmants interprètes des émotions de la vie, ils n'hésiteraient pas à écrire souvent et longuement.

Pendant les mois d'hiver, les courriers traînés par les chiens ne transportent que les correspondances de pre-

mière nécessité. Les journaux, les revues, etc., séjournent à Seattle, et attendent, par tonnes, les vapeurs d'été. L'avidité des nouvelles dn monde lointain — avidité qui s'accroît avec la saison qui avance — est rassassiée en partie par les extraits de journaux qu'envoient les amis, qui doublent le port de lettre pour nous les faire parvenir. Ces extraits insuffisants, on se les passe entre voisin ; on les lit, on les relit, on les commente, jusqu'à ce qu'ils tombent en morceaux. Cette avidité des mineurs n'est-elle qu'une futile curiosité ? Ou y a-t-il quelque autre raison psychologique secrète, qui veut que les hommes vivant dans l'isolement se jettent fiévreusement sur ces nouvelles du monde extérieur, vieilles de trois ou quatre mois, qu'ils discutent avec autant d'énergie que si les évènements venaient de s'accomplir ? Citons en un exemple. L'annonce du conflit de Vénézuela nous arriva à la fin de février. Pendant ce laps de temps l'affaire était déjà devenue une question d'histoire. Pour nous, habitants de l'Alaska, elle était encore toute fraîche : et la doctrine de Munroe se discuta sous nos yeux, avec un acharnement qui intéressait positivement un étranger comme moi. Je remarquai que, dans ces discussions, les Etats-Unis avaient généralement la préférence. Ce que fait l'oncle Sam, est presque toujours approuvé des Alaskans.

Les habitants de Nome, qui trouvent le temps trop long pendant ce rude hiver, se réunissent pour des soirées amusantes ou instructives. Il y a des sociétés dont deux au moins méritent d'être mentionnées. Au

reste elles jetteront un jour nouveau sur la classe de gens qu'on peut rencontrer dans un camp de mineurs de l'Alaska.

L'Académie des Sciences d'Alaska se forma au milieu de l'hiver 1903, dans le but louable de réunir toutes les données se rapportant à la géographie, à la géologie, à la botanique, à l'ethnologie, etc... d'Alaska. En dehors de quelques rapports superficiels du gouvernement, peu de chose a été publié sur ce pays. Il reste aux savants un vaste champ d'explorations, et les amateurs peuvent y puiser une quantité d'informations utiles.

Le Kegoayah Kozga, noms Esquimaux qui veut dire le Club de l'Aurore, se compose environ de deux douzaines de dames qui se réunissent une fois par semaine, pour entendre la lecture de journaux traitant des questions de littérature, d'art, discutant les droits et les devoirs de la femme, et autres sujets semblables. Une fois l'une des dames y lut un article sur « la Métaphysique Moderne » — lecture qui fut suivie de rafraichissements.

La Confraternité de l'Arctique, l'Union Polaire, etc., sont encore des produits de la vie sociale en Alaska. Leur but est de distraire, et d'aider les gens du monde à passer plus aisément une vie qu'ils trouvent trop longue. Deux salles bien aménagées donnent aux habitants de Nome la facilité d'unir le travail au plaisir : et l'hiver on s'y occupe dans un but de charité. Le résultat des deux autres soirées nous fournirent le charbon nécessaire pour chauffer l'église, et les décorations qui servirent à l'orner convenablement. Une soirée rapporta près de mille dollars à l'Hôpital de la Sainte-Croix.

Ce nom d'hôpital me rappelle « les anges de Nome ». Au mois de juin 1902, quatre Sœurs de la Providence arrivèrent de Montréal sur cette terre lointaine, inconnues, et sans bruits, et y apportèrent l'esprit apostolique qui a tant fait apprécier les filles de Madame Gamelin sur la côte du Pacifique. Quand elles mirent pied à terre sur la côte de Bering, elles ressemblaient au Divin Maître ; car elles avaient à peine la place nécessaire à reposer leur tête. On leur avait trouvé un vieux mess, étroit et peu confortable, et c'est là qu'elles s'installèrent jusqu'à ce qu'elles aient étendu leur champ d'action. Elles achetèrent un grand bâtiment, au cœur même de Nome, le meublèrent pauvrement de lits et des choses nécessaires à un hôpital, et y commencèrent cette vie de charité et de dévouement que Dieu seul peut inspirer ; ce fut une révélation pour les habitants, et pour nous, catholiques, une source de légitime fierté.

D'abord, ce fut moins le côté pratique que le côté idéal de leur œuvre qui frappa les classes indifférentes. Mais la pensée que les Sœurs avaient laissé « leur foyer et les douceurs de la vie de famille », et avaient traversé tant de milliers de milles, pour venir répandre la douce odeur de la charité autour du lit des malades et des mourants les fit réfléchir et excita leur admiration.

Un incident, ou plutôt une catastrophe, arrivée à Noël, les éleva encore plus haut dans l'estime de tous. Une lampe fit explosion dans une cabane d'Esquimaux, juste derrière l'église, et brûla d'une manière effrayante huit

pauvres indigènes, qui ne connaissaient pas encore le pouvoir inflammable du kerosene des blancs (1).

Jamais je n'ai vu souffrance plus horrible que celle de ces huit pauvres malheureux, si brûlés qu'on ne pouvait les reconnaître, et se tordant dans les douleurs de l'agonie sur le plancher de l'hôpital. Trois d'entre eux achevèrent leurs souffrances par la mort ; les cinq autres furent soignés par les Sœurs, pendant de longues semaines, et rendus peu à peu à la santé. Tout Nome fut témoin de la générosité et de la douceur de leurs services dans cette œuvre de charité, et l'admiration ne connut plus de bornes.

Pour présider aux destinées de la fondation, on avait envoyé une supérieure pleine de tact et d'énergie : elle réussit à merveille. Les Sœurs sont aujourd'hui établies d'une manière définitive à l'Hôpital de Sainte-Croix, et sont aimées de tous les mineurs. Les souffrances physiques de ces pauvres gens sont soulagées d'une manière si douce et si efficace, que leur reconnaissance est parfois vraiment touchante.

Et cependant tout le dévouement de ces épouses du du Divin Maître n'est qu'un moyen de parvenir à un but plus élevé : leur mission à elles aussi est une mission céleste et pleine de succès. Par les soins corporels, elles pénètrent plus avant et gagnent plus d'un cœur endurci. Rien ne touche un mineur plus vivement que la tendresse qui lui est témoignée dans ses infirmités physiques — ces

(1) Essence de pétrole

pauvres gens en reçoivent si peu de marques dans leur vie laborieuse. C'est par le ministère des Sœurs de la Providence que le missionnaire parvient souvent à trouver le chemin de ces vieilles âmes de mineurs, qui ont oublié jusqu'à leurs prières. Dieu et ses Anges seuls savent combien de maladies spirituelles ont été guéries, combien d'âmes ont été encouragées, depuis que les Sœurs sont arrivées à Nome. Leur sainte fondatrice doit certainement jeter un regard satisfait sur ses filles qui vivent et travaillent presque à la porte de l'Askie.

CHAPITRE XIII

Les Tribus aborigènes de l'Alaska. Histoire et Coutumes.

Quand les Russes, et, après eux, les voyageurs indépendants, eurent achevé d'explorer l'Alaska, ils établirent que le pays était habité par quatre grandes tribus ou groupes d'indigènes, de langue, de coutumes et de traditions différentes, et aussi de frontières bien définies : les Aléoutiens, les Esquimaux, les Thlinkets, et enfin les Ten'as, branche d'une tribu des Montagnes Rocheuses. Ces quatre groupes se subdivisent en un nombre considérable de petites tribus, ou familles, subdivisions entièrement basées sur des différences de langage.

Comme ces chapitres sur l'Alaska intéressent la vie des mineurs le long de la côte de Béring plus que la population aborigène du territoire, il suffira de quelques notes nécessairement superficielles, sur chacun de ces groupes, pour compléter ce travail et exécuter le plan que je me suis proposé en commençant cet ouvrage. Les lecteurs pourront me reprocher d'être incomplet, mais qu'ils se rappellent que les facilités des recherches ethnologiques dans un camp de mineurs Alaskans sont bien restreintes.

Cependant j'ai eu à ma disposition quelques sources d'information dont je vais profiter largement. Outre le travail d'Ivan Petroff, qui suppose la connaissance de beaucoup de documents sur l'Alaska, y compris les ouvrages de Venimianof, j'ai eu la ressource de la correspondance privée des missionnaires du Yukon, et les longues conversations avec les vieux résidents de l'Alaska, qui bien volontiers m'ont livré tout ce qu'ils savaient sur les tribus et leurs coutumes. C'est à ces sources que j'ai puisé les informations contenues dans ces pages sur la situation présente de la population indigène. Procédons par ordre, et parlons d'abord des habitants des Iles Aléoutiennes.

Les Aléoutiens occupent la côte Nord de la Péninsule Alaskane, depuis le cap Stroganof, et sa côte Sud depuis la baie de Pavlof. Ils habitent aussi les Iles Shoumagin et toute la chaine Aléoutienne. Personne ne peut dire avec certitude l'origine de cette race, ou du nom qu'elle porte. Ivan Petroff croit que le nom peut venir de Alutora, rivière du Kamchatka. Cet auteur affirme hardiment que les ethnologistes ont abandonné l'hypothèse que les Aléoutiens sont d'origine Asiatique : et que malgré leurs traits qui se rapprochent de ceux des Mongols, ni leur langue ni une seule tradition de leur tribu, n'indique une migration préhistorique de l'Asie.

Quand les Russes sortirent de la mer d'Okhotsk, en 1733, ils trouvèrent deux des plus grandes îles, entre l'Asie et le groupe Aléoutiens, entièrement inhabitées ; ce qui indique que bien que la pente était dans la direction de l'Asie, il n'y avait pas encore de communication avec ce continent.

L'absence de tout rapport par mer entre l'Asie et les Iles Aléoutiennes, au temps des découvertes moscovites, a convaincu Bering et d'autres que les indigènes Aléoutiens venaient du continent américain dont ils occupaient la partie la plus occidentale.

La preuve la plus convaincante pour Petroff se trouve dans le caractère des objets trouvés dans les anciennes sépultures aléoutiennes, et dans la construction de leurs huttes ou *igloos*. Ces dernières sont bâties en côtes de baleines, sur les flancs des montagnes des Iles Unimak et Atka, d'après la mode des Esquimaux qui habitent plus au nord. La ressemblance Asiatique observée dans les traits des Aléoutiens d'aujourd'hui, pourrait s'expliquer facilement par le mélange constant des Alaskans avec les indigènes du Kamchatka, et des autres parties de l'Asie, après l'arrivée des Russes.

Mais ces assertions de Petroff ne peuvent tenir contre les investigations des ethnologistes modernes. Non seulement il a été prouvé qu'il y a une forte affinité de langage et de tradition entre les tribus Aléoutiennes et celles de la côte Asiatique, mais il y a des auteurs assez hardis pour nommer les peuplades qui répondent aujourd'hui au nom d'Aléoutiens.

La présence de tumulus dans les Iles Aléoutiennes, semblables à ceux qu'on rencontre en d'autres parties de ce continent, et même au Japon, amène Winchell et Dall à croire que les Aléoutiens sont des descendants de la race Mongole qui jadis couvrait ce continent, et dont les tumulus se rencontrent le long des côtes de l'Atlantique depuis

la Nouvelle-Ecosse jusqu'en Floride et même au Brésil. D'autres tumulus se trouvent sur la côte du Golfe du Mexique, en remontant les vallées qui traversent presque tous les Etats du Sud et le long de la côte de l'Océan Pacifique, depuis l'Alaska jusqu'à l'Amérique Centrale. « On ne peut mettre en doute que cette race soit d'origine Asiatique, dit de Roo, si l'on observe que leurs monuments se trouvent aux deux culées du pont gigantesque qui franchit l'Océan Pacifique Nord de l'Alaska au Japon, avec les Kuriles, les Iles du Commandant, et l'archipel Aléoutien, comme piles. On trouve plusieurs tumulus d'une grande antiquité à Tokio, au Japon. » Les Aléoutiens que j'ai rencontrés à Unalaska sont évidemment de race Mongole, si l'on tient compte des traits du visage.

La meilleure autorité sur la vie et les coutumes des Aléoutiens est le prêtre russe, Venimianof, missionnaire qui travailla, de 1824 à 1838, dans la chaîne Aléoutienne, aussi bien que chez les Thlinkets, à Sitka, dans l'Alaska du Sud-Est. Cet homme intelligent, qui devint plus tard Primat de toute l'Eglise russe, a beaucoup écrit sur ces deux tribus Alaskanes, et a laissé un long exposé de leurs traditions et de leurs croyances, qu'il regarde comme un mélange de superstitions et de shamanisme.

Quand les marchands russes commencèrent à arriver, en 1750, la population Aléoutienne était de huit mille habitants. Mais ce nombre fut bientôt réduit, grâce à la cruauté des nouveaux venus — cruauté qui, au témoignage des chroniqueurs russes eux-mêmes, n'était autre chose que de la barbarie. — Venimianof nous dit que les

Russes en massacrerent au moins trois mille, et peut-être cinq mille ; un autre auteur, Sarychef, trouve ce nombre au-dessous de la vérité. Ces premiers commerçants ne faisaient aucun cas de la vie d'un Aléoutien, et ils se livrèrent aux cruautés les plus revoltantes jusqu'en 1770 et 1790. Soloviel les tuait uniquement pour le plaisir de les tuer, les attachant ensemble et les prenant pour cibles afin de contrôler la portée de ses armes. On en vint à des procédés plus humains, à l'arrivée de Shelikof, et de la Compagnie de fourreurs Russo-Américaine, qui remplaça les premiers marchands en 1790, et dont les fonctionnaires semblent avoir agi avec bienveillance dans leurs rapports avec les indigènes.

Suivant Venimianof, le caractère des Aléoutiens etait doux, et leurs mœurs hospitalières. Le navigateur Cook leur a rendu même témoignage, un demi-siècle plus tard. Son biographe, Kippis, affirme que c'était le peuple le plus pacifique et le plus inoffensif que Cook ait jamais rencontré. Leur forme de gouvernement était patriarcale. Tout village se composait uniquement de parents, qui ne formaient qu'une famille, dans laquelle les plus âgés et les plus sages commandaient et veillaient aux intérêts communs. En certains villages cependant, le commandement était héréditaire. S'il n'y avait aucun ascendant direct, le nouveau chef était choisi dans la tribu, d'après sa bravoure à défendre le territoire, et son habileté à la chasse.

Quand les Russes prirent le contrôle, ils modifièrent quelque peu cet état de choses. Ils donnèrent des pouvoirs

spéciaux à deux ou trois chefs qui furent choisis par les Aléoutiens eux-mêmes, et qui servirent d'intermédiaires entre les marchands et leur peuple. Sous la direction de la Compagnie les tribus Aléoutiennes semblent avoir joui d'une complète liberté, excepté pour les services qu'elles étaient obligées de rendre, et pour lesquelles elles recevaient une faible rémunération. Tel semble avoir été d'une manière générale, l'état de la tribu, quand l'Alaska fut cédé aux Etats-Unis, en 1867.

Le second groupe est celui des Athabaskans de l'Ouest, ou Ten'as, qu'il faut classer parmi les Indiens Américains du Nord, dont le domaine s'étendait de l'Arctique au Mexique. Les Ten'as Alaskans sont disséminés dans l'intérieur du territoire des deux côtés du fleuve Yukon, et dans l'Ouest jusqu'à Koserefsky. Une ceinture d'Esquimaux les entoure au nord, à l'ouest et au sud, et les sépare complètement de l'océan, excepté à un point près de Cook's Inlet, sur le Pacifique Nord.

Que les Ten'as soient des rejetons de la race Athabaska e, qui se sont étendus vers l'Ouest jusqu'en Alaska, à une époque déjà reculée, on ne peut le mettre en doute. Les philologues comparés confirment un fait que l'on ne faisait que soupçonner il y a quelques années. Le P. Jetté, missionnaire Jésuite du Canada, qui a habité parmi ces peuplades, disait dans une lettre récente : « Il est clair pour moi que les Ten'as Alaskans sont Athabaskans, et j'en vois la preuve dans le fait que leur langue a des rapports fort étroits avec celle des Lucheux, des Peaux de Lièvre, des

Couteaux-Jaunes, etc., qui sont évidemment Athabaskans. J'en eus la démonstration évidente quand Mgr Pascal vint nous rendre visite et nous donna des spécimens de leur idiome. Ce langage avait plusieurs racines communes avec le mien ; et comme vous le savez, son vicariat est au centre même des tribus Athabaskans. Mais ces tribus sont divisées au moins en quatre groupes distincts, à savoir, les Montagnais, les Loucheux, les Peaux de Lièvre, ainsi nommés par les voyageurs Canadiens Français, et la quatrième que je voudrais appeler les Ten'as-alaskans, ou Tinnehs. » Ces preuves d'origine Américaine, venant d'une telle autorité, sont convainquantes. Le P. Jetté a passé plusieurs années à analyser les racines et la structure de la langue Ten'a.

Petroff divise les Ten'as Alaskans en neuf tribus différentes ou familles — division basée entièrement sur des différences de langage. Mais cet auteur écrivait il y a près de vingt ans, alors que les données étaient nécessairement insuffisantes. La circulation sur le Yukon et ses affluents a été très active en ces dernières années, et a amené des rapports fréquents entre les indigènes et les blancs. Le travail d'exploration et d'évangélisation se poursuit activement parmi eux ; si bien qu'on peut encore trouver d'autres dialectes Tinnehs.

Avant l'arrivée des marchands blancs et de leur civilisation douteuse, les instincts sauvages des Ten'as étaient très développés ; et il ne manquait que les occasions pour faire valoir leur cruauté.

Plusieurs incidents concernant cette tribu appartiennent

à l'histoire de l'Alaska. En 1836, deux Russes, Glazunof et Malakof, employés de la Compagnie des Fourrures Russo-Américaine, arrivèrent à Nulato, à six cents milles de l'embouchure du Yukon. Ils y établirent une station pour le commerce et l'exploration, mais les sauvages Tinnehs la détruisirent bientôt. Sept années plus tard, le lieutenant Zagoskin, de la marine russe, et cinq hommes sous ses ordres qui faisaient eux aussi une campagne d'exploration et de découverte, s'avancèrent à cent milles au-dessus de Nulato ; mais l'hostilité de ces indigènes les contraignit de se retirer.

Le plus cruel exemple du caractère sauvage des Ten'as, c'est le massacre de Nulato qui eut lieu en 1851. Cette année-là, le lieutenant Barnard, membre de la troupe du capitaine Collinson, parti à la recherche de sir John Franklin, remonta le Yukon jusqu'à Nulato, pour s'assurer du bruit qui courait que des blancs avaient été aperçus par les Koyukuks à l'intérieur des terres. Barnard demanda une entrevue au chef Larion, et lui envoya un messager. Ce dignitaire qui, à ce moment-là, célébrait une fête à vingt-cinq milles de Nulato, ou ne comprit pas l'importance de la sommation, ou bien avait une idée trop élevée de sa dignité. Il s'offensa du message de l'officier, réunit un conseil de guerre, délibéra et en vint à l'action.

Le premier geste de Larion fut d'assassiner le messager et l'interprète russe. Puis il partit pour le village indigène qui contenait environ cent personnes, et les tua toutes à l'exception de quelques femmes et de quelques enfants. Il visita ensuite le poste russe qui n'était qu'à un demi-



Esquimau en kamleika à l'épreuve de l'eau.



Jeunes filles Esquimaux en costume d'été

mille de Nulato. Ils assassinèrent le commandant Deriabin, envahirent les appartements où ils trouvèrent le lieutenant Barnard qui était en train de lire. Un shaman célèbre, ou sorcier, frappa l'Anglais au ventre d'un coup de poignard, et le blessa mortellement. Ce malheureux officier fut enterré à Nulato, à quelques mètres de l'estacade. Un monument très simple a été élevé à sa mémoire par un de ses camarades, officier du vaisseau de Sa Majesté l'*Entreprise*, auquel Barnard appartenait. Il fut vengé trois ans plus tard ; les Russes massacrèrent impitoyablement tous les indigènes du poste d'Andréafsky, un peu plus bas sur Yukon. Mais le souvenir de la fin tragique de l'officier anglais se conserve toujours à Nulato. La tombe de Barnard, marquée par un monument, porte une élégante inscription latine, due à la plume d'un jésuite américain, le P. Fanning.

Les années ont opéré de profondes modifications dans le caractère et les habitudes des Ten'as. Les relations fréquentes avec les blancs, marchands ou mineurs, — auxquelles il faut ajouter l'influence des missionnaires — les ont humanisés. Ils vivent encore de pêche et de chasse, et grâce à leur parfaite connaissance du Yukon, quelques-uns d'entre eux servent de pilotes sur les bateaux qui montent ou descendent ce fleuve puissant.

Les Thlinkets sont le troisième groupe des indigènes Alaskans. Ils habitent les îles et la côte de l'Alaska du Sud-Est, et se divisent en douze familles, ou « khoans », chacune connue par son emblème, ou totem. Dès leur

première relation avec les blancs, ils se firent comme une race guerrière, perfide, avare (1), ingrate pour les services rendus, jalouse de ses privilèges, et maîtresse dans l'art de mystifier ses ennemis. Une insulte imaginaire fut souvent suffisante pour les mettre sur le pied de guerre. Ils donnèrent aux Russes beaucoup de peine pendant toute la période de l'occupation. Le capitaine Vancouver rappelle les détails de plusieurs rencontres avec eux pendant son exploration de l'Archipel ; et même depuis le transfert du territoire aux Etats-Unis, la force armée a eu plus d'une fois à les soumettre.

Des douze familles, les Hydahs, qui habitent l'Ile du Prince de Galles, sont de beaucoup les plus intéressants au point de vue ethnologique. Ils sont classés comme faisant partie des Thlinkets, quoique les Hydahs s'en défendent, et affirment leur supériorité sur les autres familles. Il y a quelque fondement à leur assertion. Ils paraissent être les débris d'une race de qualités supérieures, qui approchait de la civilisation quand les Russes abordèrent à leur plage au XVIII[e] siècle. Ils possédaient des esclaves, et avaient une forme de gouvernement et une police bien définies. Ils construisaient des maisons, sculptaient le bois et la pierre, de manière si surprenante que La Pérouse,

(1) L'archevêque Seghers dans une lettre qui date de 1886 donne un exemple de l'avarice de la famille des Chilcoot : « Non seulement ils nous demandaient treize dollars par cent livres pour porter nos vivres, mais ils nous faisaient payer pour nous guider, pour nous passer en bac sur les rivières, pour veiller sur notre sûreté et celle de nos bagages. Et puis enfin ils exigeaient ce qu'ils appelaient « un présent » pour avoir fidèlement exécuté leurs conditions. »

Cook et les autres voyageurs des temps anciens en restaient dans l'admiration. Vaucouver trouva les indigènes du sud-est occupant des villages organisés avec des rues étroites, beaucoup de maisons adossées au flanc des collines d'après la mode des habitants d'aujourd'hui de King-Island, au détroit de Béring. Le contact avec les chasseurs de fourrures espagnols, russes et américains, apprit à ces indigènes la valeur des fourrures et du poisson, et leur fit faire des progrès dans le maniement des armes à feu.

Les Thlinkets — surtout la branche hydah — sont des Alaskans dont les villages sont visités chaque année par des milliers de touristes, et qui profitent de toute la notoriété que la littérature des revues peut leur donner. Les mythes attachés à leur origine, l'histoire de la descendance de leurs familles, l'une de l'ours, l'autre de la baleine, une troisième du corbeau, et ainsi de suite, et le système d'emblème qui en résulte, avec ses restrictions de clan, ont donné à ces indigènes une place spéciale parmi les peuplades aborigènes.

Le système d'emblème prit naissance avec les Hydahs, mais dans le cours du temps, il s'étendit aux autres familles du groupe thlinklet. C'est un code bien défini de moralité qui ne discréditerait pas les nations civilisées. On a beaucoup écrit sur ce système, et ses accessoires bien connus, les troncs d'arbres sculptés, ou poteaux d'emblèmes, mais tout cela peut se réduire à quelques lignes. J'ai appris beaucoup de détails sur ce sujet et dans quelques conversations que j'ai pu avoir avec le Rev. Hall Young, directeur des missions presbytériennes chez les Thlinkets, et avec

Frédéric Frobisé, premier directeur du musée de Sitka.

Il y avait trois classes de poteaux sculptés. Le premier était le poteau *historique*, qui racontait l'histoire des évènements remarquables dans la carrière d'un chef ou d'un autre guerrier. Le second était le poteau *de mort*, qui rappelait le fait de la mort des membres de la famille et la façon dont elle était survenue. Le troisième était l'emblème ou le poteau de *l'arbre généalogique*, le plus important des trois, qui indiquait la ligne de généalogie de la famille de la mère. Si bien qu'un adepte pouvait dire, simplement en regardant le poteau de l'emblème, à quelle famille le possesseur appartenait. Les enfants étaient toujours connus par l'emblème de la mère.

Les combinaisons de chiffres, d'oiseaux et d'autres créatures vivantes, gravées sur les poteaux encore debout mais défigurées au point d'être méconnaissables, ne sont plus intelligibles. Pour la plupart, quand ils étaient en vogue, ils n'étaient compris que des personnes intéressées; et quelquefois pas même de celles qui les taillaient, m'a-t-on dit. Mais ces monuments élevés étaient jadis l'objet de la fierté et de la vénération des Thlinkets; même aujourd'hui ils sont regardés comme une des formes les plus curieuses de l'art héraldique dans le monde. On avait le culte des ancêtres chez les Thlinkets ; l'indigène qui avait du sang bleu dans les veines voulait le faire savoir exactement comme nos modernes aristocrates — et il faisait d'immenses sacrifices pour s'assurer un monument. La possession d'un poteau d'emblème coûtait plus d'une peau de loutre ; de fait, c'était un luxe que les riches seuls pou-

vaient s'accorder. Tant que le système fut à la mode, la sculpture fut un métier lucratif parmi les Hydahs. Possesseur de tous les instincts d'un joueur de tambour moderne, les sculpteurs indigènes allaient de village en village, sollicitant du travail, et se l'assurant par leur appel au sentiment de la fierté chez leurs clients. Il est très possible qu'ils se soient avancés jusqu'aux îles Sandwich ; car il y avait de vrais poteaux d'emblèmes dans cette île à la fin du XVIIIe siècle. Vancouver déclare que la résidence de Tamaahmaah, roi de Hawaii, était décorée d'un grand nombre de statues ou idoles, grossièrement sculptées dans de grands troncs d'arbre, pour représenter la forme humaine.

Les empiètements des méthodes modernes, cependant, et les rapports avec les races blanches, ont fait oublier aux Thlinkets plus ou moins le passé. L'un des résultats de l'influence des missionnaires parmi eux est que le système d'emblème tend à disparaître, et que même l'emblème de famille tombe en désuétude. Le docteur Young m'a appris que le système était cause de beaucoup d'injustices et de vexations dans les tribus, grâce à l'inégale et injuste distribution de la propriété. A la mort d'une mère, ses parents s'emparèrent des biens de famille, et ainsi, très souvent, laissent ses enfants dans l'indigence.

Il y a encore beaucoup de vieux poteaux dans quelques-uns des villages de l'Alaska du sud-est ; mais ce sont de simples restes de la gloire aborigène, et de beaux points de vue pour les instantanés des Kodaks.

Par l'importance et le nombre, les Esquimaux, ou In-

nuit, forment l'un des principaux groupes. Ils peuvent être quinze ou vingt mille, disséminés le long de la côte de l'Alaska, et formant une bordure au nord, à l'ouest et au sud des Ten'as. Comme celle des Aléoutiens et des Thlinkets, l'origine des Esquimaux est enveloppée d'un mystère qui, il faut l'espérer, s'éclaircira quelque jour. « Leur origine asiatique ou américaine a été discutée par les ethnologistes, mais le seul résultat appréciable de la discussion, nous dit Petroff, a été la confirmation de l'opinion générale qu'ils sont d'origine américaine. » Cet auteur insinue que les Esquimaux, après avoir atteint l'océan glacial et avoir quitté leurs habitations primitives à l'intérieur du continent américain, se répandirent le long de l'Arctique à l'est vers le Groenland, puis à l'ouest et au sud, en suivant la côte de Bering. Les Esquimaux d'Alaska sont de la même famille que ceux du Groenland. Un ancien membre de l'expédition Peary, maintenant agent missionnaire au cap Prince de Galles, vint à Nome pendant que j'y étais, et nous dit dans une conférence que, parce qu'il connaissait la langue des Groenlandais, il pouvait comprendre quelques mots des indigènes qui habitaient la côte de Bering.

Les Esquimaux de l'Alaska sont divisés en dix-huit familles, division basée, comme dans les trois autres groupes, sur les différences de localité et de linguistique. Le mode de vie de toutes ces familles est sensiblement le même. L'organisation de leurs tribus est bien simple. Ils n'ont pas de chefs, mais il y a toujours quelqu'un en chaque village qui, pour une raison ou pour une autre, domine le reste et est le porte-parole reconnu.

Avant l'arrivée des mineurs à Nome, en 1898, la vie des Esquimaux de la cote de Bering, était simple et laborieuse ; ils passaient leur temps à chercher les moyens d'existence, et à faire la guerre aux fourrures, au poisson et aux plumes. Mais dans les dernières années ceux qui ont leur établissement près des camps de mineurs, ont pris goût au thé, au lait, au beurre, aux légumes, et en général à toutes les marchandises de conserves qu'on peut facilement se procurer chez les épiciers. Les Esquimaux commencent à compter sur ces ressources pour leur subsistance, circonstance qui ne fait pas bien augurer de leur avenir ; car l'acquisition facile de nourriture les rendra inévitablement indolents et sans ingéniosité. Un Esquimau me dit un jour en bon anglais, qu'il était beaucoup plus facile d'ouvrir une boite de conserve de bœuf de Chicago, que de réparer ses filets et d'aller à la pêche.

Dans les établissements intérieurs de la péninsule Seward, les indi[illegible] vivent encore de pêche et de chasse ; et c'était toujours pour moi un spectacle intéressant, pendant mon séjour à Council, de voir une vingtaine d'Esquimaux descendant le Neukluk à destination des banquises de Bering. En ces expéditions, les uns voyagent en kaiaks, les autres en oomiaks. Le kaiak est un petit bateau de peau, de forme gracieuse, et si léger qu'un homme peut facilement le porter sur son épaule. Il a environ quinze pieds de long et est solidement construit de petits supports de bois retenus par des lanières de morse. Toute la charpente est alors recouverte de peau de phoque, excepté une ouverture ovale, au milieu, assez grande pour permettre

à un naturel de s'asseoir au fond. L'indigène et son kaiak ne font qu'un ; ils se complètent mutuellement. Par un temps de pluie, ou quand la houle est forte, l'Esquimau se revêt de sa « kamleika » vêtement à l'épreuve de l'eau, fait avec des entrailles de phoque. Quand il entre dans son kaiak, et ajuste le bord inférieur du vêtement à l'ouverture, il ne craint plus ni l'humidité, ni l'eau, et peu lui importe si les vagues clapottent autour de lui. Assis confortablement comme nous venons de le dire, armé de son aviron à double lame, il part à la chasse du walrus et du phoque.

Ces animaux sont deux présents précieux offerts par la nature à l'Esquimau, et il en fait le plus magnifique usage. La peau du morse lui fournit une couverture pour son bateau ; l'ivoire du morse, une matière pour ses lances et ses curiosités. Avec la peau de phoque, il fabrique ses mukluks, ou chaussures, pendant que la chair et l'huile de phoque sont sa nourriture favorite. Aucun morceau ne tentera un Esquimau avant d'avoir été trempé dans l'huile de phoque. Ce seul fait explique la distance respectable qui le sépare des blancs dont l'odorat est développé de tout autre manière.

Depuis vingt-cinq ans l'usage des armes à feu est général parmi les Esquimaux de la cote de Béring ; cependant je n'ai jamais vu un kaiak qui n'ait pas sa lance en os toute prête au service. A Golovin Bay, j'ai observé un jeune indigène dans son petit bateau, attendant des heures entières qu'un phoque vint lui montrer le bout de son nez. C'était tout ce qu'il demandait ; et si Charles Ikliuk n'ob-

tint pas sa proie ce jour-là, ce fut complètement la faute du phoque, car les naturels se servent de leur arme avec une extrême habileté.

Les oomiaks sont de grands bateaux découverts, fait de peaux de morse, aussi longs et aussi larges que les anciens bateaux du nord, ou *bonnes*, des hommes de chantiers canadiens. J'eus l'occasion d'examiner de près des douzaines d'oomiaks, à Nome et à Kotzebue Sound. On n'y voit pas un clou, pas un morceau de fer. Ils sont remplacés avantageusement par des chevilles de bois, des coins d'os, des nerfs et des lanières de morse. Ces bateaux recouverts de peau sont très solides, et résistent superbement aux vagues. J'ai pu apprécier leur valeur sur le *Saidie*, qui fait la traversée du détroit de Bering. Le capitaine Richmers, qui est un ami des indigènes, surprit un oomiak rempli d'Esquimaux en plein océan Arctique. Il offrit de les transporter à Port Clarence, offre qui fut acceptée volontiers. L'oomiak glissa légèrement derrière le navire, et hommes, femmes, enfants, grimpèrent sur le pont avec une agilité de singes. Les matelots attachèrent alors un câble au grand bateau de peau, et le hissèrent à bord ; il résista à l'effort comme s'il eut été en fer.

Les Esquimaux qui habitent la côte de Bering et les bords de rivière de la Péninsule Seward, changent souvent de quartiers pendant l'été. Ils s'occupent de prendre et de faire sécher le poisson qu'ils entassent dans des *caches* au bout de poteaux. Pendant cette saison très courte ils vivent sous la tente, font cuire leur nourriture sur de petits fourneaux de fonte que leur vendent les

mineurs. En hiver ils se retirent dans leurs igloos, chambres chaudes enfouies à demi sous le sol, et dont la porte est si basse qu'il faut s'y glisser à quatre pattes pour entrer. Le long de la côte, les igloos sont construits en bois flottant, et durent des années ; il y en a qui servent aujourd'hui de *road-houses* aux blancs. J'ai eu le privilège peu enviable de passer deux jours et deux nuits dans l'une d'elles, pendant un blizzard, à Topluk, à mon premier voyage d'hiver à Council.

Dans les établissements plus considérable, outre les igloos qui sont les maisons particulières, il y a toujours un grand bâtiment sous terre, appelé *kasim* sorte d'hôtel de ville d'Esquimaux, où les hommes travaillent pendant le jour à faire des mukluks et des parkehs, à sculpter des curiosités en ivoire ou à tisser des paniers, et où toute la communauté passe les longues soirées d'hiver à chanter et à danser.

Les Esquimaux de Nome et des camps voisins, appartiennent à la branche Mahlamute du groupe, la plus avancée à l'ouest de toutes les tribus Américaines. Un simple regard sur ces indigènes suffit pour confondre toutes ces histoires absurdes de livres classiques, qui vous parlent d'Esquimaux rabougris. Ce sont au contraire des hommes d'un extérieur remarquable ; bien peu ont moins de cinq pieds et demi, et quelques-uns dépassent six pieds. Les femmes sont grandes aussi, mais l'habitude qu'elles ont de porter leurs enfants sur le dos leur donne une tournure qui n'est pas gracieuse.

Le nombre des indigènes autour de Nome s'augmente

chaque été par l'arrivée des habitants des rochers de King-Island, et des indigènes des Iles Diomèdes, en face la côte de Sibérie. Le premier soin de ces étrangers quand ils abordent, est de retirer leur oomiak à l'abri de la houle; ils les penchent sur un côté et les soutiennent avec les pelles. Cette manœuvre leur fournit un refuge assuré contre la pluie et les vents de la côte. Puis ils dressent leurs tentes, et se mettent immédiatement à sculpter l'ivoire. Les enfants, toujours nombreux, vont faire des gateaux dans le sable, et jouer avec leurs poupées habillées de fourrures, oubliant complètement les hommes et les choses, jusqu'à l'apparition d'un kodak quelconque. A la vue d'un « Eastman » ils fuient comme des poulets devant un oiseau de proie.

Quand ils ne sont pas à travailler dans leurs hûtes sur la plage, les Mahlamutes et leurs hôtes en habits malpropres et tête-nus, se promènent par groupes de quatre ou cinq, regardant les vitrines de magasins et mâchant de la gomme. Les costumes de ces étrangers étonnent celui qui les voit pour la première fois. Hommes et femmes s'habillent de la même manière, les femmes cependant sont un peu plus coquettes dans l'ornementation de leur parkeh. Il ne faut pas longtemps aux blancs pour s'habituer aux curiosités de leurs costumes : mais le premier jour qu'on passe à Nome, c'est une nouveauté de voir des femmes se promener dans les rues avec les falbalas de Bryan O'Lynn. Les hommes se rasent le sommet de la tête, et ne laissent qu'une couronne de cheveux autour du crâne. Est-ce pour être à

l'aise, ou pour un autre motif, je ne puis le dire? Ils ont toujours avec eux des curiosités en ivoire de toute sorte; c'est le résultat de leur travail. Quelques objets sont bien grossièrement sculptés, mais d'autres révèlent un dessin et une exécution vraiment artistiques.

Il est étrange que ces artistes primitifs, qui certainement n'ont jamais reçu de leçons, puissent si bien observer les lois de la perspective, du raccourci et des ombres. Un indigène de Nome, Happy Jack, dessine sur des dents d'ivoire des portraits vraiment nature; et — qualité rare chez un artiste, — il a l'instinct commercial développé à un rare degré. Quand cet Esquimau vous demande cent dollars pour un de ses produit, il les veut réellement; et quand une fois il a fixé le prix qui n'est pas toujours élevé, il est inutile d'essayer de le ramener à des sentiments plus raisonnables. Il est très honnête, et fait tout ce qu'il promet, mais il veut être bien payé. Malheureusement, les Esquimaux ont si tristement fait l'expérience de la malhonnêteté des blancs que leur candeur d'autrefois a disparu pour toujours. Ils sont maintenant toujours sur le qui-vive, et on peut à peine les en blâmer. Un touriste américain acheta à Nome une table à calculer en ivoire, taillée tout d'une pièce dans une dent de walrus, et merveilleusement sculptée. Le prix était de vingt dollars, et les conditions argent comptant : — une belle pièce d'or brillante. Quand le vendeur voulut acheter des provisions un peu plus tard dans la journée, il apprit qu'il n'avait reçu qu'un morceau de cuivre poli. Un autre blanc acheta

des curiosités en ivoire à un indigène de Nome et lui donna pour paiement de belles médailles. Des actes malhonnêtes comme ceux-ci et cent autres semblables, changent le caractère de l'Esquimau, et tournent sa candeur naturelle en défiance. Il apprend à connaître la différence entre l'or et le cuivre, l'étain et l'argent : avant de finir son marché, il ne manque plus de mordre dans la pièce d'argent qu'il reçoit.

Les meilleures classes de mineurs blâment ces procédés envers les indigènes ; ils n'ont pour eux que des paroles d'éloge et de bonté. Il y a peu de marcheurs affamés, perdus sur la côte, ou à l'intérieur de la péninsule, qui n'ait, à un moment ou à l'autre dans ces cinq dernières années, éprouvé l'hospitalité d'un igloo d'Esquimau. Nous n'avons jamais entendu dire qu'un mineur se soit jamais vu refuser de la nourriture ou un bon feu par un indigène. Et comme les mineurs sont des gens reconnaissants, ils ne manquent jamais de manifester leurs sentiments, en disant du bien de l'Esquimau. Parmi les blancs, un des défenseurs de l'Esquimau habite à la vieille mission suédoise de Chinik, à Golovin Bay. Il s'appelle John Dexter, et c'est probablement le nom le plus connu et le plus respecté de l'Alaska du Nord-Ouest. Venu de la Nouvelle-Angleterre — de Boston, je crois — il a été, pendant près d'un quart de siècle, marchand de fourrures au service de la compagnie commerciale d'Alaska. Cet homme a dépensé deux fois sa fortune en secours de charité pour les indigènes. Sa femme est une Esquimau intelligente, qu'il a instruite, et

qui s'est montrée digne de son mari. Au moment où j'écris ces lignes, elle est à San-Francisco, où elle surveille l'éducation de sa fille, qui a un remarquable talent artistique.

Doué d'une mémoire prodigieuse, Dexter lui-même, comme tous les vieux Alaskans, connait parfaitement la science locale. C'est un homme instruit et un conteur incomparable ; les mineurs s'assemblent toujours dans sa maison hospitalière de Chinik, pour l'entendre raconter ses aventures sur les glaçons flottants, ou dans les blizzards sur la toundra. S'il pouvait écrire une histoire aussi bien qu'il sait en raconter une, cet intéressant Alaskan ouvrirait un champ nouveau dans la littérature. Je jouis de sa compagnie pendant deux jours, dans un voyage d'été sur les rivières Fish et Neukluk, et il me donna beaucoup de détails sur sa vie mouvementée. Quand dans l'intérêt de la vérité historique, je lui demandai, avec tous les ménagements possibles, où l'imagination finissait et où la réalité commençait, il me déclara franchement qu'il pouvait difficilement me répondre. Quoique ne professant aucune religion particulière, cet homme de cœur a toujours été l'ami de nos missionnaires. Il a gardé le souvenir le plus agréable de beaucoup de Jésuites du Yukon, du P. Tosi en particulier, qu'il accompagna dans son excursion mémorable au nord de Kotzebue Sound. Il m'a donné beaucoup de détails intéressants sur le zèle de ce vieux missionnaire, qui avait alors plus de soixante ans.

Mais les hommes comme John Dexter sont l'exception.

L'influence des blancs modifie sensiblement le caractère des Esquimaux, et pas pour les rendre meilleurs, du moins dans la Péninsule Seward. Ces pauvres gens ont constamment sous les yeux les pernicieux exemples de la dégradation de beaucoup de mineurs, et du peu de scrupule des oisifs. Il est évident pour eux depuis longtemps déjà que l'or est le dieu de la plupart des mineurs Alaskans.

Pendant mon séjour à Nome, un mineur Suédois, travaillant à Anvil Creek, heurta un corps dur en creusant avec sa pelle. Il allait le rejeter, quand son poids excita sa curiosité. Il se baissa et ramassa un lingót d'or, presque aussi gros qu'un pain, le plus gros qu'on ait jamais trouvé en Alaska. On l'apporta à Nome, où son poids fut estimé cent quatre-vingt-deux onces, et sa valeur fixée à trois mille deux cents dollars. On le mit alors en montre dans le bureau de la Compagnie des Pionniers mineurs : et les visiteurs vinrent par centaines adorer l'idole sur son piédestal. Le gros lingot d'or fut le sujet de la conversation pendant une semaine. Des félicitations furent prodiguées à l'heureux Suédois qui l'avait découvert, et l'on témoigna peu de sympathie à celui qui avait vendu la propriété pour une chanson. Les pauvres Esquimaux ignorants qui étaient présents, regardaient avec étonnement toute cette agitation à propos d'un morceau de métal jaune. Faut-il s'étonner ensuite s'ils se demandent : « Les Blancs deviennent-ils fous ? »

Il est inutile de s'inquiéter de savoir ce que seraient les résultats, si le naturel Alaskan venait à comprendre

les ressources cachées dans ces monceaux de poussière jaune. Cependant, les semences de Christianisme s'implantent dans ces tribus. Au chapitre suivant je parlerais du travail opéré par les Pères Jésuites, et par les Sœurs de Sainte-Anne, dont l'héroïsme est devenue proverbial en Alaska.



Snake River à Nome.



Esquimaux vendant des curiosités à Nome.



Jeune fille Esquimau en parkeh d'hiver.

CHAPITRE XIV

**La Religion en Alaska.
Le travail des Missionnaires et ses résultats.**

Avant l'arrivée des Russes, aucune forme de Christianisme n'avait pénétré dans ces régions désolées du nord. Le shamanisme, ou sorcellerie, avec toutes ses abominations, avait jeté son ombre épaisse sur les Esquimaux, et autant qu'on peut le savoir, également sur les trois autres tribus. Les indigènes ont une ferme croyance dans l'existence des bons et des mauvais esprits, et ils pratiquent des incantations pour se rendre propices les uns et écarter l'influence des autres. Cependant, la religion de l'Esquimau indigène, est une religion de crainte plutôt que d'amour. Sentant qu'il n'a pas de raison de redouter les bons esprits, puisqu'ils son bons, toute son attention vise à s'attirer la faveur des mauvais. Un exemple de leurs méthodes de guérison suffira. Après avoir chanté et dansé autour d'un malade Esquimau, un shaman applique les lèvres sur la partie du corps du malade où il souffre le plus ; puis, il rejette de sa bouche une épine, une punaise, un caillou, qu'il y tenait à dessein, et persuade au malade que c'était la cause de son indisposition.

L'influence de ces émissaires de Satan est encore prépondérante chez les populations indigènes, le long de la côte de Bering. Quand les Sœurs de la Providence meublèrent leur hôpital de Nome, elles établirent une salle à part dans un bâtiment adjacent, exclusivement pour les Esquimaux. Cette précaution était nécessaire, car aucun blanc ne voudrait vivre dans la même chambre qu'un Esquimau, et respirer l'odeur d'huile de phoque qui s'exhale de son corps. Peu après l'ouverture de l'établissement, la salle était remplie d'indigènes, dont plusieurs atteints de pneumonie, et l'un en particulier en danger de mort. La surprise des Sœurs fut grande, quand, en pénétrant dans la salle, elles la trouvèrent vide. Elles apprirent plus tard qu'un shaman était entré durant la nuit, et avait menacé les malades de la vengeance des mauvais esprits, s'ils ne quittaient pas la place ; ils obéirent aussitôt. Cependant, les relations des indigènes avec les blancs, et le complet mépris que les mineurs témoignent au shaman, rendent beaucoup d'Esquimaux sceptiques à leur endroit.

Parmi les Mahlamutes de la Péninsule Seward, j'ai constaté très peu d'effets du shamanisme, mais je sais que ces sorciers donnent aux enfants, des charmes en ivoire ou en morceaux de peau, curieusement travaillés, et qui se portent autour du cou. J'ai vu à une vitrine de Nome, le fond de commerce d'un shaman professionnel, qui avait abandonné son métier après sa conversion à une secte protestante. C'était un mélange de toute sorte qui était au service de cet instrument de ténèbres pour

pratiquer sa sorcellerie : des ailes d'oiseaux, des masques, des lanières de waleurs, des bibelots en ivoire et en os.

Les Esquimaux craignent la mort d'une manière étonnante ; ils ont peur du cadavre d'un homme. Quand il n'y a pas espoir de guérison, les parents et les amis abandonnent un malade, ou ils le veillent stupidement, jusqu'à ce que la mort vienne soulager la misère du patient ; puis, ils quittent l'igloo et n'y retournent plus, laissant à d'autres mains le soin du cadavre jusqu'à ce qu'il soit reconduit à sa dernière demeure.

Une scène pathétique se passa, devant moi, sur la côte de Kotzebue-Sound. Un Esquimau se mourait de pneumonie à Keewalik ; je le trouvai étendu sur une peau d'ours dans son igloo, et brûlé par la fièvre. Sa femme et quatre enfants étaient assis à côté de lui, silencieux, immobiles, incapables de lui porter secours. Je lui administrai de la quinine en secret, car les mineurs m'avaient prévenu de ne pas lui donner de médecine en présence des parents, parce qu'ils ne manqueraient pas de m'attribuer sa mort et je m'attirerais quantité de désagréments avec eux. Cependant, l'indigène mourut quelques heures plus tard, et la famille abandonna l'igloo, laissant tout derrière elle. Le malheur de ces petits enfants, qui paraissaient comprendre tout ce qu'ils avaient perdu, fut un des plus tristes spectacles dont j'aie jamais été témoin. De grosses larmes roulaient le long de leurs joues, et ils sanglotaient comme si leur petit cœur allait se briser. Même les chasseurs d'or endurcis, qui se trou-

vaient là étaient touchés, et chez quelques-uns, on voyait quelque chose d'humide qui roulait sous leurs paupières.

Les mineurs construisirent un cercueil grossier avec des planches et de la toile. Quand le moment arriva de porter le corps à sa dernière demeure, les porteurs, appartenant à quatre nations différentes — un Portugais, un Danois, un Italien, et un Autrichien — s'avancèrent pour remplir la mission, nous donnant ainsi un exemple de ce sentiment de la Nature qui voit des frères dans toute l'humanité. La bière fut élevée sur quatre poteaux, à six pieds au-dessus du sol, puis, le couteau de chasse du mort et son fusil furent suspendus le long. Mais, — chose triste à dire pour les blancs, — les amis de l'Esquimau brisèrent la détente du fusil avant de le suspendre au poteau : ils savaient par expérience que l'arme serait volée par les blancs, si elle avait quelque valeur.

La première tentative sérieuse pour christianiser les tribus Alaskanes se fit en 1794, lorsque la Compagnie de Fourrures Russo-Américaine introduisit formellement l'Eglise Orthodoxe. Shelikof, l'organisateur, avait fait les démarches préliminaires à Kadiak, quelques années auparavant. En 1787, il avait demandé aux Synode Russe d'envoyer des missionnaires pour convertir les Aléoutiens, promettant que sa compagnie ferait les frais du du transport et de l'entretien des envoyés. Par un ukase spécial, daté de juin 1793, l'impératrice Catherine II, ordonna au Métropolite de Moscou, de choisir les meilleurs éléments pour une telle mission, et, l'automne suivant, l'Archimandrite Ivassof, avec sept

membres du clergé Russe et deux laïques, quitta Saint-Pétersbourg pour Okhotsk, d'où ils firent voile pour Kadiak. Cette grande île était alors le quartier général de la Compagnie : c'est de là que les moines se répandirent dans les différentes directions, sous la protection des chasseurs de fourrures.

L'archimandrite Makar, se rendit à Unalaska, et se mit à baptiser tous les naturels qu'il rencontra. Un autre, Juvenal, remplit les mêmes fonctions près des indigènes de l'île de Kadiak et le long de Cooks' Inlet. Ce moine fut massacré, deux ans plus tard, pour avoir essayé d'abolir la polygamie C'était un homme d'énergie, à ce qu'il semble, qui fit plus pour répandre les doctrines Russes, que tous ses compagnons. Les autres membres de la mission étaient moins actifs, et bornèrent leurs travaux au voisinage de Kadiak. En 1797, l'Archimandrite Ivassof reçut l'ordre de revenir à Irkoutsk pour être promu à l'épiscopat. En rentrant en Alaska, il périt sur mer avec deux de ses prêtres. Cette catastrophe retarda la christianisation des Aléoutiens ; et l'œuvre resta en suspens jusqu'à l'arrivée de Baranof, qui demanda un prêtre pour Sitka. En 1816, le moine Sobolof arriva dans l'Alaska du Sud-Est ; ce fut, selon toute apparence, le premier missionnaire Russo-Grec, qui travailla chez les Thlinkets.

Au renouvellement de la charte de la Compagnie, on insista sur la clause relative aux missions. En 1823, Veniamianof, le membre le plus distingué du clergé russe en Alaska entra en scène. Il fut l'instrument qui servit à répandre le christianisation sur une vaste étendue de

pays : il visita non seulement les îles Aléoutiennes, mais toute la côte du continent, depuis Bristol Bay jusqu'au delta de Kuskokwim.

Venimianof était un homme d'un talent extraordinaire. Il apprit les langues aléoutiennes et Thlinket, traduisit les passages du Nouveau Testament, composa un catéchisme et un livre d'hymnes ; puis, comme nous l'avons dit au chapitre précédent, commença des recherches sérieuses sur les traditions, les croyances et les superstitions des indigènes du groupe Aléoutien. Quand l'Alaska fut détaché du siège épiscopal de Irkoutsk, Venimianof devint évêque de Sitka, sous le nom d'Innocent. Là, il se consacra, avec le plus grand zèle, à la conversion des Thlinkets. Il établit un séminaire pour la formation des indigènes et des demi-sangs au sacerdoce russe, institution qui fut maintenu pendant beaucoup d'années. Venimianof fut ensuite rappelé en Russie, et mourut à Moscou, où il était Primat de l'église orthodoxe (1).

Après un siècle de labeur et des dépenses folles, l'Eglise russe n'avait, selon toute apparence, fait que peu d'impression sur les indigènes de l'Alaska. En 1860, le saint Synode, la plus haute autorité ecclésiastique de l'empire, estimait le nombre des chrétiens à onze mille.

(1) On peut bien rappeler ici que l'Eglise russe est un rejeton de l'Eglise grecque (schismatique) qui se sépara la première de l'unité catholique au IXe siècle ; et qui, après bien des tentatives de nouvelle union qui n'eurent qu'un succès temporaire, renonça définitivement à reconnaître le Pape comme chef suprême au XVe siècle. L'Eglise catholique les regarde toutes les deux, la mère et la fille, comme hérétiques et schismatiques, mais admet la validité de leurs ordres et de leurs sacrements.

C'est un chiffre notablement exagéré. Mais, malgré tout, l'Eglise russe eut des jours glorieux en Alaska, et il fut un temps, où son action militaire et son action religieuse combinées, s'exercèrent avec une splendeur presque impériale. Il y a vingt ans à peine, un fonctionnaire des Etats-Unis décrivait ainsi la cathédrale russe de Sitka : « Elle a presque la forme d'une croix, et est encore bien conservée. L'intérieur montre des preuves de richesse et de goût. On voit sur les murs des peintures rares et non sans valeur. Une belle représentation de la Madone m'a frappé particulièrement. Les décors de l'autel sont riches et les sculptures appréciables. On y trouve des ornements en argent qui ont de la valeur, et le service de l'église est luxueux. Les vêtements sacerdotaux sont d'une étoffe épaisse du plus beau tissu et brochés en or, avec goût. Quand Sitka était à l'apogée de sa gloire, le sanctuaire de la cathédrale était garni d'officiers de l'armée et de la marine, et de quelques membres de la haute aristocratie de la Russie, mais, maintenant, la tristesse générale envahit l'église comme la ville entière. »

Peu après l'achat de la colonie par les Etats-Unis, le siège épiscopal fut transféré de Sitka à San Francisco, et c'en fut fait des jours heureux de l'Eglise russe en Alaska. Il y a encore quelques prêtres russes qui missionnent ici et là, sur la côte du Pacifique Nord, sur la mer de Bering, et sur le fleuve Yukon, mais leur influence est peu appréciable, excepté dans ces petites missions où l'on conserve des écoles. Le gouvernement impérial,

m'a-t-on dit, alloue quatre-vingts mille dollars par an, pour l'entretien du clergé en Alaska et le maintien des écoles russes. Ce dernier n'est pas sans contrarier les Américains qui regrettent les efforts des Russes pour empêcher les indigènes d'apprendre une autre langue que la leur. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les Russes agissent ainsi; c'est que la langue russe est cause de l'attachement que les indigènes témoignent encore à la religion de leurs ancêtres.

Plusieurs sectes protestantes, en particulier les Moraviens, les Presbytériens, les Evangéliques suédois, les Congrégationalistes et les Episcopaliens, sont établies en différentes parties de l'Alaska. Ce sont les Presbytériens qui semblent y avoir le plus de succès : ils arrivèrent en 1878. Le premier gouverneur de l'Alaska, Jean B. Brady, fut longtemps missionnaire presbytérien. Sheldon Jackson, autre missionnaire presbytérien, est le directeur de l'éducation sur tout le territoire.

L'Eglise Catholique romaine s'est introduite tout tranquillement en 1872. François Mercier, agent principal de la Compagnie commerciale d'Alaska, s'alarma des menaces constantes des indigènes qui habitaient le long du Yukon et du Tanana, et il suggéra à sa compagnie l'idée de faire des démarches, pour introduire les missionnaires catholiques. Le succès de l'Eglise dans les autres pays, l'influence civilisatrice qu'elle exerce sur tribus sauvages, furent les motifs qui le déterminèrent; il invita les Pères Oblats à se mettre au travail. A l'automne 1871, Mgr Clut, du district Athabasca-Mac-

kensie, traversa les montagnes, avec deux compagnons, le Père Lecorre et un interprète indien, nommé Silvain; ils passèrent l'hiver au fort Yukon. Au printemps suivant, ils descendirent la rivière jusqu'à Neulukoyit, où ils rencontrèrent un grand nombre d'indigènes des districts de Tanana et de Koyukuk. Puis, ils continuèrent à descendre le Yukon, instruisant les Tinnehs et les Esquimaux, et baptisant leurs enfants. Malgré l'opposition montrée par les shamans et les indigènes russes, les Oblats considérèrent l'avenir sous des couleurs si brillantes, qu'ils établirent des stations sur le Yukon.

Après une année d'exploration, Mgr Clut retourna dans sa mission, laissant le Père Lecorre en résidence à Saint-Michel, à l'embouchure du fleuve. Le missionnaire y resta jusqu'en 1874, où il apprit que la juridiction spirituelle du territoire Alaskan était confiée à l'évêque de Victoria. Ce prélat était le saint évêque Seghers, qui devait mourir de manière tragique.

En juillet 1877, Mgr Seghers, avec un compagnon, le Père Mandart, fit un premier voyage à Saint-Michel, puis, s'avança jusqu'à Nulato, où il se détermina à faire un séjour prolongé, Pendant le long hiver 1877-78, l'évêque remonta et descendit le Yukon, et visita la plupart des villages indigènes. Il fit trois expéditions dans le Koyukuk, qui lui valurent des privations de toutes sortes. En quittant Nulato pour Victoria, il promit aux Ten'as de retourner l'année suivante, et d'établir des missions. C'est à ce moment qu'il fut nommé au siège de Portland, circonstance qui l'empêcha de tenir sa promesse.

Cependant, cette première visite épiscopale produisit des résultats immédiats dans les autres parties du territoire. En 1878, le Père Althoff alla se fixer à Wrangell, dans l'Alaska du Sud-Est ; de là, il visita tout le pays de Cassiar et la côte, où est le seul établissement des Sitka, l'ancienne capitale russe. Il se rendit à Juneau, et en vit les débuts en 1885; c'est alors qu'il fut rejoint par le Père Heynen, qui vint l'aider dans ses travaux de Sitka. Ces deux prêtres zélés, qui furent les pionniers de l'Eglise dans l'archipel alaskan, connurent cet isolement complet qui accompagnent les débuts d'une fondation de mission : ils prêchèrent l'évangile aux Thlinket comme aux Blancs, jusqu'à ce que le décret de la Propagande, en 1886, éleva l'Alaska à la dignité de Préfecture apostolique et le passa à un ordre religieux.

En 1883, Mgr Seghers se rendit à Rome, assura son retour au siège de Victoria et reprit son plan, si longtemps retardé, de la conversion des indigènes alaskans. Il invita la Compagnie de Jésus à partager le travail avec lui; et, en juillet 1886, il partit pour le quartier général du Yukon, accompagné de deux Jésuites, les Pères Pascal Tosi et Louis Robaut, et un domestique, nommé Fuller. La petite troupe eut beaucoup à souffrir, et fut exposée à beaucoup de périls, en traversant la Passe de Chilcoot et en descendant ces eaux bouillantes qui virent tant de catastrophes, douze ans plus tard, lors des découvertes du Klondike.

En atteignant l'embouchure de la rivière Stewart, à quatre-vingt ou quatre-vingt dix milles au sud de

Dawson, les Jésuites établirent leur camp pour l'hiver, afin d'évangéliser les Thlinkets, pendant que le prélat et Fuller continueraient à descendre le Yukon. L'archevêque Seghers était impatient d'arriver à Nulato pour tenir la promesse qu'il avait faite aux Ten'as, six ans auparavant. Les deux voyageurs rencontrèrent beaucoup de difficultés dans le voyage, à cause des masses de glaces flottantes, et ils arrivèrent à Nulato, presque épuisés, après onze cent milles de parcours. En chemin, Fuller montra des symptômes de folie, devenant morose et parfois traitant l'archevêque avec la plus grande insolence. Le prélat se décida à se fixer à Yessetlatoh, près de l'embouchure du Koyukuk, en attendant le Yukon à geler, et il s'établit dans une cabane de pêcheurs abandonnée. Le 25 novembre au matin, Fuller éveilla l'évêque, et, pendant que ce dernier était sur son séant, le malheureux, dans un accès de folie, lui donna un coup de fusil et l'atteignit au cœur. La mort fut instantanée. Les restes du malheureux archevêque furent amenés à Saint-Michel, où, deux ans plus tard, ils furent transférés à la crypte de la cathédrale de Victoria. L'assassin fut condamné à la prison pour de longues années, sa folie lui épargna l'échafaud.

Cette tragédie fut l'ouverture de la mission de l'Alaska du Nord. Elle fut ainsi arrosée du sang de celui qui doit être considéré comme son fondateur — fait qui est le gage le plus sûr de son futur succès.

Au dégel du printemps 1887, les Pères Jésuites Tosi et Robaut, ne trouvant pas l'occasion favorable pour

commencer leur mission sur le Yukon supérieur, partirent pour rejoindre l'archevêque Seghers. Quand ils arrivèrent à Nulato, ils eurent la douleur d'apprendre ce qui s'était passé au mois de novembre précédent.

L'œuvre de l'Alaska du Nord reposait donc entièrement sur ces deux Jésuites, qui, remplis du zèle dont l'archevêque assassiné leur avait donné l'exemple, commencèrent leurs voyages vers l'ouest, le long du Yukon et de ses affluents. Ils allaient de village en village, et, avec leur connaissance limitée de la langue, expliquaient aux indigènes, du mieux qu'ils pouvaient, la raison de leur arrivée parmi eux. Les établissements de la vallée du grand fleuve présentaient le terrain le plus favorable à leur zèle de missionnaires, et, pendant que le Père Tosi retournait aux Etats-Unis pour donner des détails sur la triste fin de l'archevêque Seghers, le Père Robaut se décidait à exécuter les intentions du prélat, et établissait une mission à Anvik, chez les Ten'as. L'année suivante, il se fixait définitivement à Koserefsky et commençait à évangéliser les Esquimaux et les Ten'as. Ainsi s'établit la mission de Holy Cross, qui est devenue le centre de l'action des Jésuites à l'intérieur. Cette mission est fixée sur la rive ouest du Yukon, à environ quatre cent milles de la côte de Bering, sur une bande de terre unie, entourée de montagnes à l'est et au nord. Plusieurs grands édifices en planches, forment l'habitation des missionnaires et de leurs aides. Il y a des dépendances, des dortoirs et des ateliers où les jeunes indigènes Esquimaux et Ten'as sont formés au travail,

sous la direction de Frères Jésuites, qui leur apprennent le jardinage, la manière d'employer le bois et les métaux de toutes sortes.

Les filles, recueillies dans les villages le long du Yukon, sont sous la garde des Sœurs de Sainte-Anne. Ces femmes dévouées, dont la maison-mère est à Lachine, près de Montréal, arrivère en Alaska en 1888. Ce sont les pionniers du Nord ; par leur zèle et leur abnégation, elles ont fait de la mission de Holy Cross, l'établissement le plus remarquable du Yukon, à l'ouest de Dawson. Elles ont constamment sous leur garde quarante ou cinquante petites Esquimaux ou Ten'as, auxquelles elles apprennent à faire la cuisine, à tricoter, ou à coudre. Elles les instruisent de la foi catholique, tâche qu'elles trouvent bien douce et facile : car ces enfants, quoique douées de peu d'avantages extérieurs ont l'intelligence prompte et la mémoire bonne. Leur talent pour la musique, leurs voix douces, cultivées sous la direction des Sœurs, ont plus d'une fois, dans les seize dernières années, surpris les touristes et les mineurs qui montent et descendent le Yukon.

Les Sœurs de Sainte-Anne, qui font tant pour l'Eglise, dans ce pays lointain, méritent bien une page dans les annales d'Alaska. Déjà, l'une d'elles, Sœur Marie Angilbert, est allée recevoir la récompense de son généreux dévouement. Elle repose dans le petit cimetière, au flanc de la colline, à l'ombre de la grande croix, qui a donné son nom à la mission.

Le voyageur bien connu, Henri de Windt, qui a visité

Sainte-Croix, en se rendant en Sibérie, en 1897, lui a consacré une page émue dans son ouvrage, *A travers l'Alaska jusqu'au détroit de Bering*. « Le souvenir le plus agréable, écrit-il, que je garde du triste voyage de Circle City à Saint-Michel, est la mission catholique de Sainte-Croix, à Koserefsky, qui est agréablement située dans une vallée formée par l'ondulation de petites collines. Le vapeur y séjourna quelques heures, qui me permirent de visiter la la mission. Celle-ci se compose de plusieurs jolis bâtiments comprenant la maison d'habitation des Sœurs, le presbytère, la chapelle, l'école, et le jardin potager... C'est là que j'ai vu le premier et le dernier jardin à fleurs que j'aie aperçu en Alaska. Il était touchant de voir le soin prodigué aux fleurs — êtres inanimés sans doute, — mais qui donnent de l'éclat et de la chaleur à cette triste solitude... Au bout du jardin se dressait une statue de la Vierge, cachée dans une petite chapelle de branches de pins, pendant qu'une grande croix blanche, près de la mission, marquait le lieu de repos d'une pauvre Sœur qui venait de mourir, quelques jours avant notre arrivée. Le climat de Koserefsky est bien dur, et on a eu à déplorer bien des morts, quoique la mission ne date que de dix ans. Avant de partir, je visitai les écoles, modèles de propreté, où vingt ou trente enfants des deux sexes, s'occupent activement. Il y régnait un air de paix et de tranquillité, si différent de la malpropreté des des établissements qu'on rencontre sur le fleuve, qu'on aurait pu se croire dans un village paisible de la France si lointaine... »

Il y a une demi-douzaine de Sœurs de Sainte-Anne dans la mission du Yukon. Elles font beaucoup de bien parmi ces jeunes Ten'as et Esquimaux, et rivalisent, dans une sphère et des conditions différentes, avec les Sœurs de la Providence, dont j'ai raconté plus haut les travaux chez les mineurs de la Péninsule Seward.

L'œuvre des missionnaires Jésuites chez les indigènes de l'Alaska du Nord-Est comprend maintenant deux missions florissantes, Koserefsky et Nulato, sur le Yukon, Akularak, dans le delta, et une quatrième sur le Kuskokwim. D'autres sont installées dans les établissements plus peuplés, qui sont visités régulièrement en dépit des distances effrayantes et des rigueurs du climat. On ne saurait croire les fatigues endurées en ces dernières années, par les Pères Jésuites Tosi, Treca, Robaut, René, Crimont, Jetté, Chivassa, Ragaru, Monroe, Judge, Barnum, Luchesi, Lafortune, Camille, et une douzaine d'autres ; et ces fatigues sont les mêmes aujourd'hui pour jeter la semence de la Foi, dans les esprits et les cœurs de ces tribus qui vivent le long du Yukon et de ses affluents.

Le froid et l'isolement des hivers d'Alaska n'effraient pas ces hommes de bien qui donnent leur vie à leur œuvre ; leurs souffrances et leurs épreuves personnelles ne comptent pour rien quand il y a des âmes à sauver. Il est admirable de lire dans leurs lettres — missives confidentielles, nullement destinées à la publicité — les sentiments de résignation, de zèle, pour les gloires du divin Maître, de confiance dans la Providence, qui nourrit les oiseaux et revêt les lis. Même dans leur exil

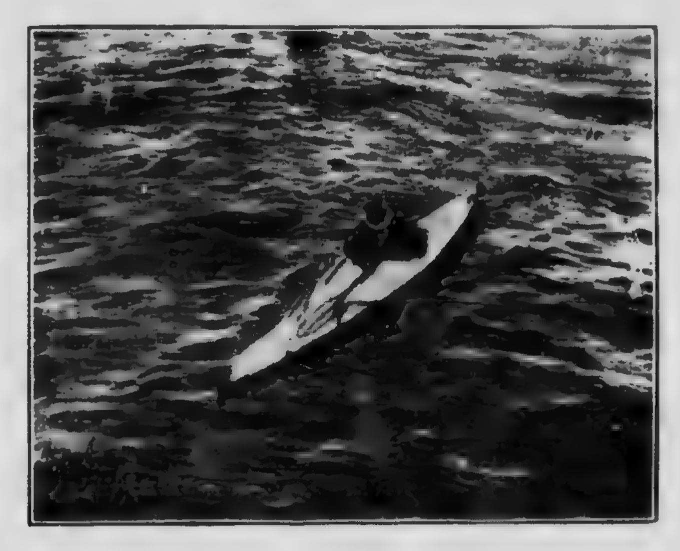
au milieu des tribus alaskanes, ils ont des consolations qu'ignore le monde extérieur. La facilité des enfants à accepter la Foi, leur piété après la conversion, sont des récompenses suffisantes pour des hommes qui ont renoncé au bien-être de la civilisation. Ces missionnaires ne cherchent pas de récompense en cette vie ; et les sacrifices qu'ils font, sont le plus sûr garant de l'avenir de la religion au milieu des indigènes de l'Alaska..

Il me reste maintenant à dire ce que fait l'Eglise pour les Blancs sur cette terre lointaine. De ces milliers d'individus qui viennent en Alaska chaque printemps, le plus grand nombre est catholique. C'est à l'invasion de 1900, que l'Eglise commença à s'occuper de leurs intérêts spirituels. Dès le mois d'août de l'année précédente, le Père René, de la Compagnie de Jésus, alors Préfet apostolique d'Alaska, se rendit au camp de Nome, et promit d'envoyer des secours spirituels. Un mois plus tard, le Père Treca, missionnaire Jésuite résidant à l'embouchure du Yukon, visita Nome, dit la messe aux mineurs, et leur procura les autres bienfaits de son ministère. L'hiver suivante, il essaya de rendre une seconde visite au camp, mais avant d'atteindre Unaliklik, le dévoué missionnaire faillit périr dans un blizzard. Il eut le visage et les pieds gelés, et sa vie resta en danger pendant bien longtemps.

Au mois de juillet 1901, le premier prêtre résident, le Père Jacquet, de la Compagnie de Jésus, fut envoyé de Californie à Nome. Il commença la construction d'une église qui fut achevée à l'automne. L'édifice est grand et



Tombes d'Esquimaux sur la côte de la Mer Artique.



Indigène esquimau dans son kaiak.



Un igloo d'Esquimaux.



Poteaux d'emblemes en Alaska.

bien construit : c'est l'église la plus à l'ouest de l'hémisphère occidental. La croix, qui surmonte le clocher, est le plus haut point de Nome. Elle est éclairée à l'électricité, et est visible à la distance de vingt milles ; elle sert de phare pour les voyageurs perdus dans les terres et pour les navires en mer. En été ce signal n'est pas nécessaire, puisque le jour ne baisse pas pendant plusieurs mois. Mais, à l'approche de l'automne, quand les ténèbres commencent, c'est un spectacle singulièrement pittoresque et inspirant, de voir cette croix brillante, se dresser claire et distincte, et sans soutien apparent, dans le ciel sombre. Les Esquimaux l'appellent « l'étoile des blancs. » Pendant les longues nuits d'hiver, elle sert de point de ralliement, et a permis de sauver la vie de plus d'un mineur qui, en se rendant au camp, avait perdu son chemin sur la toundra. Le rôle que joue cette croix sur la côte de Bering est si important, que les échevins de Nome ont décidé, quand je quittai la ville, de subvenir à la dépense de l'éclairage, pendant la saison des ténèbres.

Par suite de ses efforts dans les premiers mois de son ministère, la santé du Père Jacquet devint compromise, et il fut remplacé par deux de ses Frères, les Pères Van der Pol et Camille. Ces deux prêtres souffrirent pendant toute l'année les privations inhérentes à la vie de missionnaire, et firent des efforts héroïques, pour le soulagement spirituel des mineurs de l'Alaska. Ils furent remplacés par le Père Cataldo, dont j'ai déjà parlé, et par l'auteur de ces pages.

Le ministère du prêtre catholique à Nome et dans les camps voisins, diffère peu de celui des autres centres. Mais les mineurs sont si terriblement absorbés dans leur travail après la recherche de la fortune, qu'ils sont bien peu préparés aux appels faits aux intérêts de leurs âmes. L'Alaska n'est pour eux qu'une halte temporaire, où ils veulent passer juste assez de temps pour remplir leur bourse — et c'est tout. Les autres considérations, même spirituelles, sont secondaires. Des douzaines de mineurs vous avouent franchement, quand vous les voyez de près, que leurs convictions religieuses ne supportent pas l'examen, et leur pratique vérifie à la lettre cette déclaration. Ils admettent eux-mêmes que c'est le résultat de leur éducation dans les écoles publiques, tant vantées des Etats-Unis. On entend beaucoup parler des pertes que subit l'Eglise dans la République voisine, et du nombre presque incroyable d'hommes qui ont perdu la Foi. J'avoue que je ne m'attendais pas à rencontrer des preuves si solides de ce fait, pendant mes deux ans de séjour en Alaska. Presque tous sont victimes du démon de l'indifférence. J'ai rencontré un assez grand nombre de catholiques fervents dans les centres miniers que j'ai visités; j'en ai trouvé d'autres, qui gardent cachée dans les replis de leur conscience, cette Foi dont ils ont appris les enseignements sur les genoux de leur mère. S'ils ne sont pas surpris, probablement ils appelleront le prêtre à leur lit de mort; mais ils ont trop peur de le déranger, quand ils sont en bonne santé. Bien entendu, il y a des circonstances atté-

nuantes. Les trois quarts des catholiques de l'Alaska du Nord-Ouest sont des travailleurs à la journée, et la saison de mine dure moins de cinq mois sur douze. Les patrons exigent tous les instants de leurs ouvriers, la nuit comme le jour, le dimanche comme les jours sur semaine. C'est l'excuse universelle de l'apathie de nos gens ; et c'est en effet la meilleure excuse qu'ils puissent fournir. Ils sont tellement absorbés par leur travail, qu'il y a peu de moyens de les atteindre : c'est pour cela que nos visites aux camps ne produisent pas plus d'effet. Mais les mineurs ont le cœur grand, et le « pilote du ciel » est toujours bien reçu chez eux. Il est traité princièrement, et écouté avec respect. Les protestants assistent à la messe aussi bien que les catholiques ; mais là finit le programme. Il n'y a pas de temps pour aucune sorte d'instruction. Les autres intérêts sont plus pressants que les intérêts des âmes ; et il est très probable que pendant que le prédicateur leur parle des trésors qui ne rouillent pas, et que les mites ne peuvent ronger, ils pensent à l'exiguité de leur gain, et calculent la valeur de leur prochain *lavage d'or*.

Voilà ce que j'ai constaté à Kotzebue Sound comme à Council. Au début de l'été 1904, je fis une seconde visite à ce dernier camp pour exécuter un projet que j'avais en vue, celui de construire une petite église et une maison en planches. A ma visite de l'hiver précédent, les fondations avaient été creusées ; et la promesse d'un secours généreux me poussait à compléter l'ouvrage commencé, aussi tôt que possible. J'avais

même l'espérance d'entrer dans l'église avant le commencement de l'hiver. Des amis de New-York m'avaient envoyé un orgue et tout l'ornementation d'un autel : mais il me fallait une église pour les installer. Malheureusement, les ouvriers habiles me coûtaient dix dollars par jour, et le bois de charpente me revenait à cent vingt dollars les mille pieds : des prix si élevés me contraignaient à « me hâter lentement. »

Cependant, on ne gagnait rien à attendre, et je me mis décidément à l'ouvrage. Council était à soixante dix milles de la côte, la forêt était assez épaisse et les arbres assez gros pour construire : je n'avais qu'à trouver le moyen de les couper et de les transporter au camp. Dix ou quinze mineurs robustes, parmi lesquels on comptait autant de protestants que de catholiques, — il y avait même un Grec parmi eux, — prirent leur hache juste avant l'arrivée des terribles blizzards, et s'en allèrent abattre des arbres sur les bords de la Neukluk, à cinq milles de Council. C'était comme un écho des chantiers canadiens : on entendait les joyeuses acclamations des bûcherons, en voyant tomber les grands arbres qui craquaient. Mais, même pendant qu'on coupait les arbres, nous ne pûmes oublier que nous étions en Alaska. Un jour, pendant notre dîner, un cortège d'Esquimaux, traîné par des rennes, passa à côté de nous, suivant le chemin d'hiver pour se rendre à la côte.

Il s'agissait maintenant de faire sortir ce bois de la forêt. Plusieurs chevaux avaient été mis gracieusement

à ma disposition; mais, à cause de la profondeur anormale de la neige, ces animaux étaient insuffisants. Il fallut donc recourir aux équipages de chiens ; et, dans quelques jours, les bois de l'église furent traînés sur le chemin principal, jusqu'à la rivière Neukluk. C'est alors que nous fûmes surpris par la plus fameuse tempête qui ait sévi à Council, et qui nous réduisit à une inactivité presque indéfinie. La neige tombait épaisse et sans répit ; les vents la poussaient sur nos cabanes de bois et elle les recouvrait peu à peu comme du sable mouvant. Quelques unes même, disparaissaient complètement, ne laissant de visible que le tuyau du poêle. Pendant cette rude saison, nous eûmes peu de temps pour songer à la construction de l'église; nous étions trop occupés à creuser pour nous débarrasser de la neige.

Au bout de six semaines vint un répit, et les mineurs se mirent à haler les bois, à les couper et à construire. L'église fut élevée jusqu'à la toiture, mais la maison annexe fut achevée, et je pus entrer dans mon habitation. C'est là que je passai le reste de l'hiver dans ma solitude égayée par les lettres; c'est dans cette délicieuse prison, que je compilai la plupart des notes insérées dans ce volume. Quelques livres que je m'étais procuré à l'automne précédent, la correspondance des missionnaires du Yukon, me fournirent beaucoup de renseignements sur l'Alaska; je me suis efforcé de les livrer à mes lecteurs, surtout sur les indigènes et les efforts faits pour leur procurer le bienfait instimables de la Foi chrétienne.

La plus vive impression qui me reste de mon contact avec les naturels de l'Alaska, c'est qu'il offre un champ immense au zèle du missionnaire dans la population arborigène du pays, si l'on peut trouver des hommes et des ressources pour y travailler. Les Alaskans sont intelligents et désireux de s'instruire. Par malheur, ni les hommes ni les ressources, ne semblent se présenter aussi abondamment que l'exigeraient les circonstances. Il y a beaucoup d'âmes à attendre en Alaska : non seulement celles des centaines de mineurs qui ne songent pas et ne cherchent pas la seule vraie richesse, mais aussi des âmes de milliers d'indigènes qui ont faim des paroles de vie, et il n'y a personne pour les leur distribuer.

Des milliers d'indigènes, non seulement dans la Péninsule Seward, mais sur le reste du territoire, n'ont jamais entendu parler de Dieu, et ils deviendraient des chrétiens édifiants, comme le passé le montre, s'il y avait des missionnaires pour consacrer quelques années de vie à leur conversion. C'est la volonté du Maître que les hommes atteignent le ciel par le ministère de leurs semblables ; et cependant l'Alaska, malgré ses cinq cent soixante dix sept milles carrés, a moins de vingt missionnaires Jésuites au travail, quand il y a de l'ouvrage pour un nombre dix fois plus élevé. N'y a-t-il pas beaucoup de jeunes hommes, dans les collèges et les séminaires des Etats-Unis et du Canada, qui négligent d'écouter la voix silencieuse, les appelant au noble ministère des âmes ? Et pour cette négligence, quelle réponse feront-ils à Dieu au jour du jugement ?

CHAPITRE XV

La dernière année sur la côte de Bering.
Le Retour.

La première année de mon séjour en Alaska était achevée, et m'avait laissé des impressions ineffaçables de la vie d'un camp de mineurs. L'approche de mon second printemps sur la côte de Bering fut le signal d'une autre période d'activité fiévreuse. Les mineurs qui avaient eu le courage de rester avec nous dans le nord tout l'hiver, se mirent à conjecturer les dates probables du premier vapeur arrivant de Seattle. Sous les rayons perçants du soleil de mai, les montagnes de neige, à Nome et aux environs, se mirent à fondre, et à couler en torrents formidables vers la mer de Bering. A la fin du mois, nous espérions voir le renouvellement de l'agitation qui avait pris fin au mois d'octobre précédent. La houle allait bientôt recommencer à frapper le rivage, et nous allions reprendre nos promenades, pour venir voir l'arrivée d'une douzaine de steamers, chargés de mineurs et de chercheurs de fortune. Nous étions tous dans l'espérance d'une saison commençant de bonne heure. En 1900, la glace avait laissé la mer

de Bering en face de Nome le 30 mai ; en 1901, un vapeur était arrivé le 4 juin ; l'année suivante, la route était libre le 27 mai. Ces précédents nous donnaient de l'espoir. Mais les semaines passaient : juin arriva, et les banquises étaient toujours là. Les nuits, qui avaient cédé la place aux jours, ne faisaient que faire paraître le temps plus long. Le 3 juin, une épaisse chute de neige couvrit le sol.

Bientôt, un nouvel élément d'anxiété vint s'ajouter à la situation ; les vivres commençaient à diminuer. La provision de viande fraîche était épuisée, les œufs se gâtaient, les quelques pommes de terre et légumes qui restaient, ne valaient plus rien. La population tout entière vivait donc de conserves et de provisions emmagasinées. Un pessimiste annonçait que si les navires n'arrivaient pas bientôt, nous allions être réduits à ne vivre que de riz et de haricots.

La glace ne commença à reculer vers l'Arctique que le 8 juin. Ce fut un nouveau spectacle, en considérant la côte sur une étendue de trente milles, de voir une masse solide de glace, couvrant des centaines de milles carrés, se détachant lentement de la terre, et s'éloignant vers l'océan. Deux jours plus tard, un vent du sud en ramenait une portion considérable vers le rivage, mais réduite en petits glaçons. Des blocs plus gros flottaient près de la plage, mais la masse principale était entraînée par le courant de l'Arctique, et s'engageait lentement dans le détroit, dans la direction du nord.

Cependant le soleil marquait 80° à l'ombre ; la neige avait

disparu des collines; des fleurs en quantité innombrable, de toute couleur et de tout éclat, s'étalaient sur la toundra. Le nature se préparait à mettre la dernière main à leur parure quand, le seize au soir, le premier vapeur fut signalé, suivi, quelques heures plus tard, de deux autres, nous apportant de la nourriture et des nouvelles fraîches; celles-ci peut-être encore plus désirées que l'autre, après une réclusion de huit longs mois. Un paquet de lettres apportait des nouvelles du foyer et des amis, nouvelles qui n'étaient pas toutes joyeuses.

La plus triste pour moi était la mort de Madame James Sadlier, l'auteur estimée dont le nom m'avait été familier depuis ma petite enfance, et dont j'avais eu le privilège d'entendre la douce voix maternelle en ces dernières années. Madame Sadlier était le premier écrivain que j'eusse jamais rencontré — c'était à l'époque de mes études —; peut-être est-ce pour cela que l'impression de vénération, et la dignité de son caractère étaient restées si profondément gravées en moi. Dans sa longue carrière, elle a fait beaucoup pour Dieu et pour la race Celtique; même en Alaska, j'ai rencontré des gens qui avaient lu ses ouvrages, et qui en ont profité. Il est triste de penser que la plume qui nous a donné *Confederate Chief*, *Elinor Preston*, *Willie Burke*, et une douzaine d'autres, et qui a poussé tant d'âmes vers l'idéal, est immobile pour toujours. Mais ses œuvres vivront. Car, chez Madame Sadlier, « les œuvres sont des êtres, et son encre, tombant comme une rosée sur ses pensées, engendreront des millions de

réflexions » et des milliers d'actes d'amour de Dieu. Quel précieux héritage !

Dans la semaine, d'autres vapeurs arrivèrent, amenant quatre mille mineurs. Le transport de trente cinq mille tonnes de marchandises et de vivres, opéré par les chalands, donna de l'animation à la plage de Nome ; mais ce n'était après tout que la répétition de ce qui se passe à chaque printemps. Cependant, la transition sembla un peu plus brusque, de cet état de sommeil, rappelant celui de Rip Van Winkle, et qui avait été le nôtre pendant tout l'hiver.

Les mineurs se rendirent aux ruisseaux dans les terres, pour reprendre les opérations interrompues à l'automne précédent. On vit les ouvriers par escouades, se rendant sur la toundra jusqu'à Council et au district de Teller. D'autres remontèrent directement vers le nord, vers les nouveaux placers des rives du Kougarok et de l'Inmachuk, et se mirent en quête de la poussière d'or. Le travail de la saison fut en pleine activité pendant les quatre mois suivants. Les anciens *claims* de la Péninsule Seward occupèrent leurs propriétaires pendant tout l'été, et la persévérance de leurs efforts fut largement récompensée. Les placers qui avaient diminué de valeur furent livrés à la merci du monitor hydraulique. La description de cet appareil demande des détails trop techniques pour trouver place ici. Qu'il suffise de dire qu'une machine a été inventée, pour détourner l'eau d'un ruisseau au flanc d'une montagne, en rejeter le gravier par un tuyau de métal, et déposer

toutes les paillettes d'or dans la boite du mineur. Cette invention diminue beaucoup le travail ; et, quand on peut atteindre l'eau, c'est le seul moyen économique de dégager le métal des terrains, reconnus vraiment comme inférieurs.

Ce draguage fut introduit dans le district de Council dans l'été de 1903, par Alexandre de Soto, qui a beaucoup fait pour les mines de Californie et de bien d'autres parties du continent. Ce maitre mineur, qui est en même temps un chirurgien bien connu de la côte du Pacifique, surtout à Seattle, où il a fondé un hôpital, a eu une carrière vraiment intéressante. Il est fils d'un ancien ministre de la guerre en Espagne, et descend du fameux explorateur du même nom : il fut élevé à San Quintin, près de Barcelone, devint chirurgien de marine pendant la guerre civile américaine, puis professeur à l'Université d'Upsala, en Suède, et médecin à vie du roi Charles XV, qu'il accompagna dans ses voyages et dont il fut récompensé. Pendant ses nombreuses années, il s'est occupé des mines des deux Amériques.

L'énergie de ce petit Espagnol, qui a maintenant plus de soixante-cinq ans, se révéla bien l'été dernier, par la façon dont il amena heureusement, à travers le Pacifique, et les cours d'eaux peu profonds d'Alaska, une énorme drague Hammond, par pièces toutes prêtes à être montées. Je suivis, avec le plus vif intérêt, la construction de cet admirable produit de l'habileté humaine, et je le vis, jour par jour, prendre sous mes

yeux une forme et des proportions. Chaque poutre, chaque roue, chaque verrou, s'ajusta comme les rouages d'une montre; et quand la machine fut installée, il suffit pour contrôler son engrenage et son action, d'un levier aux mains d'un seul homme. Elle se mit alors à draguer le gravier dans le lit de la Neukluk, dans la proportion de trois mille mètres cubes par jour. L'entreprise — à ce qu'on me raconta plus tard — finit par un désastre; mais l'activité de l'entrepreneur n'y fut pour rien. De semblables leçons de choses qui vous sont données un peu partout dans la Péninsule Seward, montrent les travaux d'Hercule entrepris en vue de l'or; n'est-ce pas, pour un missionnaire une invitation puissante à travailler pour un but plus noble et dans une sphère plus élevée?

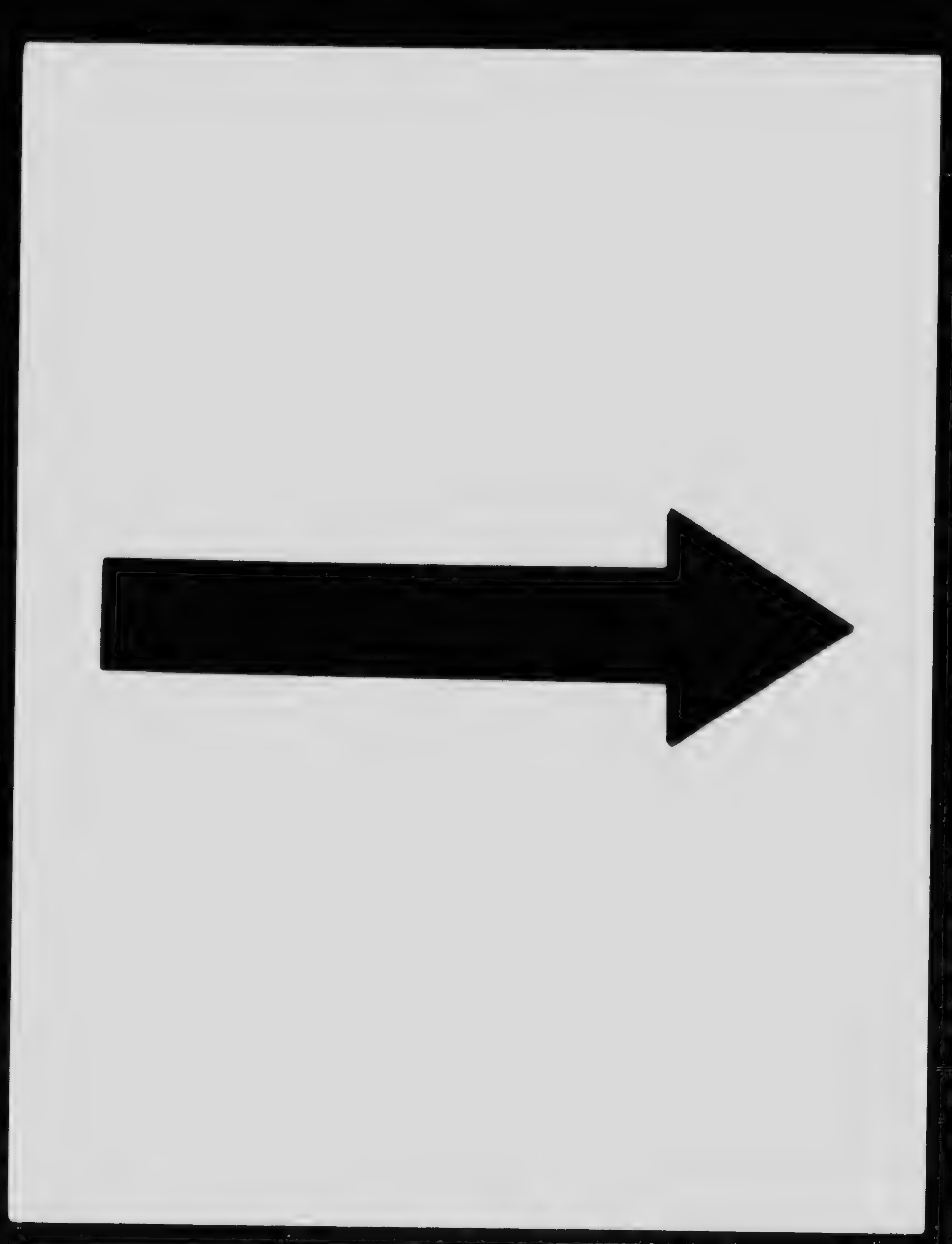
Un autre caractère très bien trempé, dans la Péninsule, est celui de M. Charles D. Lane, mineur de la Californie, bien connu dans le monde des mines, depuis l'Alaska jusqu'au Mexique. Il a l'avantage enviable d'être millionnaire, et en sa qualité de président de la Compagnie minière de Wild Goose, il emploie plusieurs milliers d'hommes en Alaska. Mais cela ne l'empêche pas — lui, vieillard de soixante-dix ans, — de travailler au gravier et de donner l'exemple à la Compagnie dont il est l'organisateur et le chef reconnu. Il a établi un chemin de fer à voie étroite, de Nome à Anvil Mountain, et un autre, de Council à ses mines d'Ophir Creek. Ces deux voies d'Alaska, les plus au nord de l'Amérique, sont celles des Etats-Unis qui

ont le plus rapporté suivant les statistiques officielles de 1902. Elles sont en exploitation chaque saison, jusqu'à ce que le froid vienne fermer les mines.

Les directeurs des mines eux-mêmes ne peuvent lutter contre la nature. Quand l'été finit et que la glace se montre, les moniteurs hydrauliques sont réduits au silence, les dragues cessent de tourner, et les ouvriers déposent leur pelle. L'automne, en ce pays, apporte des teintes tout à fait particulières : ce n'est pas l'automne des autres pays, avec ses fruits dorés et ses forêts empourprées; non, c'est une courte série de jours tristes, avec le vent du nord qui gémit dans les sapins. Il n'y a pas de feuilles flétries à tomber dans la Péninsule Seward, pas d'été de la Saint-Martin pour nous préparer doucement à des jours plus durs. Non, l'été cesse, et c'est tout : puis l'hiver vient rapidement.

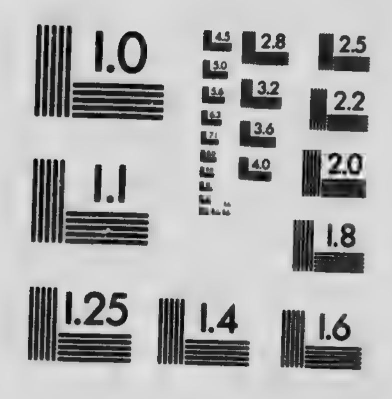
L'automne est la saison des coups de vent formidables sur la côte de Bering. Chaque année, les tempêtes de l'équinoxe font des ravages considérables, certaines années naturellement, sont plus meurtrières. Sur une côte qui n'a pas de port pour les vaisseaux à grand tirage, et pas d'autre abri que la côte de Sledge Island, à dix-huit milles de Nome, il est évident que les marins qui naviguent en ces parages, doivent savoir se précautionner contre les vagues et les brusques sautes de vent.

Les gens de Nome se sont instruits depuis cinq ans ; les tempêtes désastreuses de l'automne de 1900 sont encore dans les mémoires, on en parle toujours avec effroi. Les mineurs nouvellement arrivés avaient établi



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





leur demeure juste assez haut sur la berge pour échapper à la marée. Bien qu'avertis par les Esquimaux qu'ils n'étaient pas assez loin, ils méprisèrent, en vrais Américains, un danger qu'ils ne pouvaient voir, et crurent en savoir assez long. Bientôt, les brises de septembre commencèrent à agiter la houle de la mer de Bering. Puis, la brise, venant du sud, se changea en vent violent qui fouetta les vagues sur les mineurs anxieux du rivage. Mais lorsque sous une impulsion de plus en plus furieuse, les vagues roulèrent, formidables, vers la grève, baignant les fondations des cabanes qui y étaient construites, et les renversant sur la tête de leurs habitants, les mineurs avouèrent que l'expérience était faite, et qu'il était imprudent de ne pas écouter des conseils offerts si aimablement par les indigènes.

En 1903, j'eus le privilège d'être témoin des tempêtes d'équinoxe à Nome. Les dommages causées à la propriété furent légers, si on les compare à ceux de 1900, parce que les propriétaires avaient profité des expériences des deux dernières années précédentes, et avaient établi leur demeure hors des atteintes de la houle. Malgré tout, c'était un spectacle terrible de voir les vagues, hautes comme des montagnes, se précipitant sur le rivage, l'une après l'autre, avec une monotone régularité. Il n'y a pas de rochers sur la grève de Nome, rien que la *toundra* descendant en pente graduée jusqu'à la mer. Une barre de sable, parallèle à la grève, s'étend en-dessous, à quatre cents mètres de

distance. Quand les vagues envahissantes rencontraient cet obstacles, elles se tournaient en courbes magnifiques, capables de faire tomber Ruskin en extase; puis, reprenant une impulsion nouvelle, allaient se précipiter contre les sables du rivage avec le fracas d'un parc d'artillerie. Nuit et jour, vous pouviez entendre ce monotone soulèvement d'un million de tonnes d'eau de l'océan, venant dans un formidable rugissement, épuiser leur furie sur les sables. A ces moments, les gros vaisseaux de la rade jettent l'ancre et mouillent en pleine mer; les petits se réfugient à Snake River. Il n'y a pas un bateau qui puisse résister à de telles tempêtes, et ils ne s'y risquent pas. L'automne dernier, plusieurs steamers furent incapables de décharger leur cargaison à cause de la houle, et durent la remporter à Seattle.

Mais en Alaska, la nature a des surprises, même à ces heures sombres d'automne. Après avoir considéré, avec un plaisir presque sauvage, la guerre des éléments et le terrible tourbillon des vagues de la mer de Bering, on n'a qu'à relever les yeux pour être ravi du spectacle du grand arc argenté des aurores boréales, s'agitant dans le ciel polaire. Pendant que vous contemplez, avec admiration, de grands rayons de lumière argentés s'élancent, en succession rapide, du sommet de la montagne au zénith, comme s'ils jouaient dans le firmament des étoiles. Et puis, c'est l'éclat incomparable des astres eux-mêmes — nulle part aussi beau qu'en Alaska. — Dans les longues et solitaires nuits d'automne, on ne se fatigue jamais à regarder le

ciel arctique et ses merveilleuses transformations : dans l'enivrement de ces heures, on ne peut s'empêcher de se demander comment des milliers d'hommes passent les meilleures années de leur vie à un travail pénible, courbés presque en deux, pour ravir aux entrailles de la terre un métal, cause de tant de maux, quand il leur suffirait d'élever les yeux pour voir, scintillant dans les plaines infinies du ciel, des grains d'or, mille fois plus précieux et plus beaux, que ceux qu'ils découvrent dans les sables de Nome. Que le cœur de l'homme paraît étroit en de pareils moments, et que ses intérêts sont petits!

Et cependant, ce n'est pas la Nature et ses sublimes manifestations, qui forment les traits les plus intéressants de la vie dans un camp de mineurs d'Alaska, mais bien les gens qu'on y rencontre et la manière dont ils vivent. La soif de l'or les amènent par milliers, à chaque saison, sur cette terre de glace et de neige : une année passée au milieu d'eux vaut un siècle d'expérience pour celui qui veut en profiter. Ces milliers d'hommes viennent de toutes les parties du monde, et de toutes les classes de la société. Peu d'entre eux sont des modèles, au point de vue moral; mais ils apprennent bientôt à devenir de bons mineurs et s'adaptent très vite aux circonstances. Les fatigues et les désillusions qui sont le sort inévitable des neuf dixièmes, ne font qu'accentuer leur détermination d'amasser de l'or. A Nome ou à Council, quand vous rencontrer un homme en habits de toile cirées et en bottes goudronnées, rentrant péniblement chez lui après un travail de dix heures à ramasser l'or à la pelle dans sa



Les habitants des rochers à King Island au détroit de Bering.



Les Mahlamutes, tribu la plus adoucie à l'ouest de l'Amérique.



Mineurs arrivant à Nome.



Départ de Nome. — Le retour.

caisse, vous ne pouvez dire si c'est le fils d'un gentilhomme, ou un pauvre enfant de plus humble origine. En Alaska, les hommes ne sont pas toujours ce qu'ils semblent, et ils n'aiment pas beaucoup parler d'eux. Ils vivent seuls, croyant que personne n'a à savoir qui ils sont, et d'où ils viennent, tant qu'ils obéissent aux lois des mines, et n'envahissent pas la propriété de leur voisin. Mais ceci augmente encore leur solitude : la foule n'est pas la compagnie quand on n'y trouve ni sympathie ni amour.

Une des plus jolies vallées que la Nature ait dessinées se trouve juste derrière Council. Quand vous êtes debout sur la colline voisine, une forêt de sapins verts, coupée en deux par un ruisseau, s'étend à des centaines de pieds au-dessous de vous. En été, l'activité règne dans cette vallée de la Melsing. Des douzaines de tentes y sont dressées sur les deux rives, et le travail de mines s'y poursuit gaiement pendant toute la saison. En hiver, la scène change. Le ruisseau devient un ruban de glace solide, pendant que la forêt se courbe vers la terre sous son poids de neige. C'est une promenade agréable de parcourir cette vallée aux premières heures de l'après-midi, et je l'ai faite plus d'une fois dans mon dernier hiver là-bas. Un soir, je frappai à la porte d'une cabane, et je fus bien surpris d'y rencontrer un jeune commis-voyageur, que j'avais vu souvent, quelques années auparavant, sur le Pacifique Canadien, à l'est de Wimnipeg.

« — Comment allez-vous, M... ?

— Excusez-moi, Père, mais ce n'est pas mon nom ici. »

Le jeune homme n'avait pas de raison de changer de

nom en Alaska ; ce n'était qu'un caprice de sa part. Mais sa vie, depuis que je l'avais rencontré, avait été une série d'aventures. Il avait pris part à l'expédition de Cuba, avait passé plusieurs mois à l'hôpital de Key West, s'était enrôlé dans les volontaires de l'Etat de Washington, et avait combattu aux Philippines. Depuis lors, il avait parcouru le Japon et la Chine, et était revenu s'établir dans l'Arizona du Sud. La fièvre de l'or l'amena à la grève de Nome en 1900, et de Nome à Council, dans l'espoir de devenir riche. Il y resta jusqu'à l'exode d'automne de 1903, où il vint me dire un jour qu'il partait pour le sud de l'Afrique. Voilà un spécimen des hommes que nous rencontrons. Sa cabane de planches est maintenant occupée par d'autres, et d'autres mineurs travaillent à son *claim*, sans aucun souvenir du jeune homme insensé qui a passé deux années de sa vie à la recherche de la fortune, mais sans succès.

Par malheur, la mauvaise chance est le sort de la plupart des mineurs. Pour un qui fait fortune en Alaska, il y en a cent qui s'en vont pauvres. Quelques-uns sont arrivés dans la péninsule au moment de la découverte de l'or, en 1898, et ils sont encore au travail avec leur pioche et leur pelle. Selon les apparences, ceux qui réussissen le mieux en Alaska, ce sont les Suédois. Ils sont remarqués pour leur activité persévérante et pour leurs succès comme prospectors. Les découvertes les plus profitables ont été faites par des Suédois hardis, qui, lorsqu'on leur demandait le secret de leur succès, répondaient simplement : « Il n'y a qu'à creuser des trous. » Là réellement est leur secret. Ils creusent sans cesse sur les

bords des ruisseaux et des ravins, sur les flancs des collines, et invariablement ils tombent sur le gravier aurifère. Si l'on examine les registres des différents districts miniers, on trouve des noms suédois en majorité parmi ceux des locataires de claims.

Les autres nationaux ne sont pas moins ambitieux ; mais ils ont l'antipathie du farceur américain pour le travail entre les repas ; et pendant que les Suédois aux cheveux blonds vont prospecter dans les collines, les autres discutent au coin du feu les chances de leurs prospects. Il y a beaucoup de Canadiens Français dans les différents camps ; ce sont de rudes travailleurs, aussi prêts à partir aujourd'hui pour une excursion d'un millier de milles sur le Yukon ou le Kobuk, que leurs ancêtres, les *coureurs des bois*, étaient disposés à traverser le continent, au XVIII[e] siècle, pour les grandes compagnies de fourrures.

Il y a une belle proportion d'Anglais, d'Ecossais, d'Irlandais, d'Allemands, dans les mines d'Alaska ; mais des quatre nations, les Irlandais sont les plus nombreux. Ce sont presque tous de vieux mineurs de Montana ou de Californie, ou même d'Australie. Il y avait à Council, l'année dernière, quatre frères, les Kelliher, venus des rives de Killarney, tous des hommes de six pieds ; et tous les quatre mineurs. Au commencement de 1902, l'un était encore à Kerry ; un autre, à Coolgardie, à l'ouest de l'Australie ; un troisième au Klondike, et le quatrième à Council. Ils ne s'étaient pas vus depuis douze ans ; et elle fut particulièrement chaleureuse l'entrevue de ces

fils de l'Irlande, quand ils se trouvèrent réunis sur la terre boréale, au printemps de 1903. Un nuage, cependant, gâta leur bonheur : la mère était morte dans la vieille maison de Kerry, depuis leur départ ; et les grosses larmes amères qui remplissaient les yeux de ces Celtes sans foyer, en se racontant leur chagrin, étaient des larmes trop ardentes et trop sincères pour être refroidies par le froid des mers Arctiques. L'un des quatre, qui avait failli périr de chaleur et de soif en Australie, avait échappé au naufrage près du cap Romanof, et avait été sur le point d'être asphyxié dans une ancienne mine sur le Yukon : il m'accompagna l'hiver dernier, et se perdit dans un blizzard pendant plusieurs heures. Il est maintenant en Irlande, et a acheté le vieux toit de famille, procédé facilité par les lois anglaises récentes.

Un autre fait que la vie en Alaska met en lumière, est le petit nombre de nos vrais besoins en ce monde. Les superfluités de la vie sont éliminées de la cabane d'un Alaskan. Il n'y a rien de gaspillé, rien de mis au rebut. La simplicité, vertu voisine de la grandeur, est ici reconnue et mise en pratique dans toute sa plenitude. Les boites en étain de la compagnie Standard deviennent des seaux d'eau ; les bidons de toutes formes et de toutes grandeurs remplacent la vaisselle coûteuse. Un poèle en fonte du Yukon distribue la chaleur, et cuit la nourriture, aussi bien que les fournaux les plus riches ; une vulgaire étoffe de coton, appliquée avec art sur les murs, cache les crevasses aussi bien que la plus belle tapisserie. La cabane elle-même est agréablement située, sur le sommet d'une colline, ou

à l'ombre d'une montagne, démontrant l'amour du mineur pour le pittoresque. Etant donné ce pouvoir de se prêter aux circonstances, on trouve autant de bonheur et de gaieté dans une cabane en bois d'Alaska, que dans une somptueuse demeure de pierres de taille.

Il y a des mineurs qui vivent heureux en Alaska avec leur famille, et cependant ils ont laissé derrière eux des palais. Ils ne s'accordent que les choses nécessaires à la vie, pendant que la poussière d'or s'accumule. Mais le visage heureux, et encore plus le sourire qui l'anime, montrent clairement que le bonheur n'est pas l'apanage exclusif de l'aisance et du confortable. Une semblable carrière, continuée pendant plusieurs années en Alaska, doit certainement avoir une influence sur l'existence et les habitudes des mineurs enrichis, quand ils retournent dans le monde. C'est un but souhaitable ; car comptez, si vous le pouvez, les dépenses inutiles qui se font. Habiter quelques années la cabane d'un mineur suffirait pour convaincre un homme que ses vrais besoins sont peu nombreux, et qu'il y a de plus noble emploi de la fortune, que de satisfaire ses appétits, et de décorer ses appartements d'une splendeur barbare.

Quelques-uns des mineurs que j'ai rencontrés en Alaska étaient des hommes bien élevés, lauréats des différents collèges et universités d'Amérique, ils exerçaient des professions libérales, mais ils aimaient l'air pur et la vie au dehors, et ils étaient venus en ce pays de l'or, simplement pour devenir riches bien vite. Ces hommes habituellement ne rencontrent que des déceptions, car pendant le

temps qu'ils mettent à arriver, les riches *claims* sont pris par les autres.

Il est juste de dire cependant, qu'ils ne perdent pas courage pour cela, et qu'ils n'ont pas peur du travail. A leur point de vue, le plus grand mécompte en Alaska est l'isolement du long hiver, et l'absence d'aliment intellectuel. La petite provision de livres et de revues est bientôt épuisée ; et à moins que le mineur puisse se faire une solitude où il s'assurera la paix, il trouvera le temps long et l'hiver sombre assurément. Il y a une petite bibliothèque à la salle de la Fraternité de l'Arctique à Council : entre autres auteurs classiques, on y trouve l'inévitable collection des traductions de Dumas, et d'autres auteurs de tendances douteuses. A Nome, il y avait deux petites bibliothèques qui s'ouvrirent l'hiver dernier, sous les auspices des catholiques, et des congréganistes protestants.

Peu avant mon départ, le camp fut menacé d'une calamité sous la forme d'une bibliothèque publique sans contrôle. On voulait demander à M. Carnegie de contribuer à l'une de ces bibliothèques gratuites où, comme dans ses autres institutions, toutes sortes de livres allaient être offerts aux mineurs pour les distraire pendant ces huit mois d'inactivité intellectuelle ! Le projet fut abandonné pour un temps, mais il peut être repris.

Et voyez l'immense inconséquence de tout cela ! A Nome, l'apparition de la maladie contagieuse est comme la perte du ciel. Les officiers de santé sont toujours sur le qui-vive, et prêts à fondre sur le plus petit microbe. Le

simple bruit que la petite vérole était venue jusqu'à nous, sur un vapeur de Seattle, mit tout Nome en émoi. Les autorités, ignorant les sentiments des amis et des parents, envoyèrent le navire et les passage s en quarantaine pendant quinze jours derrière Sledge Island. Telles sont les précautions prises pour garder nos malheureux corps, qui tôt ou tard doivent deve. . la proie des vers. Et cependant Nome va probablement demander au millionnaire de Pitteburg, de fonder sur la côte de Bering une bibliothèque publique où les r .eurs et les habitants auront la liberté de s'emplir l'esprit des germes mortels de l'irreligion, d'une philosophie pleine d'erreurs de toutes sortes ! Si les corps des hommes doivent être préservés par des lois sanitaires, pourquoi pas les âmes ? Certainement il vaudrait mieux pour les mineurs être à l'abri d'une telle peste intellectuelle, plutôt que de compromettre leurs intérêts éternels, ils feraient mieux de passer les moi d'hiver dans de solitaires méditations, ce régal de l'âme, . un écrivain récent appelle la plus haute occupation de l'homme.

Les mineurs dans les petits camps passent les longs mois d'hiver chacun à leur façon. Les frivoles trouvent toujours, naturellement, le moyen de tuer le temps : il y a les salles de danses et les bars, malheureusement trop nombreux dans cette partie du monde. Les prétendus sages s'occupent du thermomètre au moment du froid, et compare la température de l'année avec celle des années précédentes ; ou même, aspirant à la dignité de prophètes, ils prédisent la date probable de la disparition de la glace. D'autres — ceux qui ont le mal du pays — obsèdent le

receveur des postes par leurs questions sur le départ et l'arrivée des derniers courriers de la saison. Pendant ce temps les mois s'écoulent tranquillement, le soleil prend de la force, le printemps arrive.

Mon second hiver à Council se passa lentement et d'une manière assez monotone ; mais à l'arrivée du printemps, je fus récompensé de mon isolement par un spectacle que je n'oublierai jamais : un dégel Alaskan. Le Neuluk qui coulait sous mes fenêtres était gelé depuis le mois d'octobre précédent. La glace s'épaisissait à mesure que la saison s'avançait et que le temps était plus froid. En face du Council, la rivière avait gelé jusqu'au fond ; c'était un vilain tour que la nature jouait aux habitants et qui pouvait leur coûter cher : de crainte d'incendie il leur fallut creuser une demi-douzaine de trous avant de trouver de l'eau courante. Pour atteindre le lit de la rivière, il leur fallut creuser à une profondeur de huit ou dix pieds. Mais tous les hivers c'est la même chose. Quand l'eau des sources commence à chercher un débouché, elle doit couler à la surface. Ces différents courants, gelant à leur tour, augmentent petit à petit la couche de glace jusqu'à une épaisseur de plusieurs pieds. Cette masse, sur une longueur de plus de cent milles, doit descendre jusqu'à la mer de Bering, avant que la communication puisse s'établir avec l'océan.

Le premier indice que nous eûmes du dégel à Council, fut l'agitation d'un cours d'eau qui était gelé jusqu'au fond, et dans lequel on avait creusé une ouverture dans la glace juste en face du camp. Sous la chaleur des rayons du

soleil de printemps, l'ouverture s'élargit de plus en plus, jusqu'à ce que un fort courant s'établit sur la glace. Soudain un beau jour, le camp endormi fut éveillé par un son aussi violent que celui d'un canon tiré tout près. Une longue fente diagonale venait de briser la glace d'un bord à l'autre, et indiquait que la masse se détachait du fond, mais soixante milles la séparait de la mer : il fallait donc que ces milliers de tonnes arrivassent à la mer de Bering, avant que la Neukluk fut débarrassée. La semaine suivante, la glace de la Melsing, tout près de Council, vint se jeter dans la Neuluk, pressant la rivière, juste au-dessous du camp, et élevant le niveau de l'eau de six ou huit pieds. Maintenant toute la masse flottait, et en cherchant un débouché, elle écrasait tout sur son passage. Cependant, les jours s'écoulaient. L'eau courante faisait dégeler la glace, le soleil accomplissait sa part du travail, car les torrents de neige fondue, qui se précipitaient de la *toundra*, affaiblissaient la prise de la glace sur les bords.

Enfin la crise attendue arriva. Par une matinée de juin, tout le banc de glace se mit à se mouvoir. Alors se produisit, absolument sous nos yeux, une scène terrible. Les grands blocs se coupaient en deux, se tordaient, roulaient, et se précipitaient avec une force irrésistible, réduisant en miettes tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage. Un obstacle au fond de la rivière arrêtait leur course un moment, alors ils se dressaient sur une extrémité, à demi hors de l'eau, et luttaient l'un contre l'autre comme des Titans au désespoir, dans le but d'écraser impitoyablement leurs voisins plus faibles. Le bruit deve-

nait effrayant, à mesure que les masses s'empilaient les unes sur les autres. L'eau courante, condamnée à reculer, s'élevait rapidement, se précipitait sur les blocs apposés, les chassait de leur position, et le craquement recommençait jusqu'à ce que la rivière fut couverte des débris de la lutte. Peu à peu la glace suivit avec le courant, mais ce ne fut qu'au bout de quinze jours que la rivière fut débarrassée et livrée à la circulation.

Ces dégels annuels, et leurs continuelles incursions sur les bords des rivières, ramollis par le soleil expliquent le changement constant qui s'opère dans le cours des rivières et des ruisseaux de la Péninsule Seward. Les immenses blocs de glace dévorent les talus, et forment des barrages de sable, s'accroissent des nouvelles accumulations du sol, jusqu'à ce qu'elles atteignent la surface. Il suffit de quelques étés à un ruisseau pour changer son cours, et les mineurs en sont à se demander où coulait le lit primitif qui charriait l'or.

Telle fut la dernière scène que j'eus le plaisir de contempler en Alaska. Le courrier d'avril m'apporta une lettre me rappelant au Canada ; aussi, immédiatement après le dégel, je descendis la rivière pour me rendre à Nome, y prendre le vapeur pour Seattle.

J'eus le bonheur de m'assurer le passage sur le *Roanoke*, le vaisseau qui m'avait amené deux ans auparavant. Je m'embarquai dans les derniers jours de juillet ; et un soir que les ombres s'épaisissaient, le navire leva l'ancre et fit voile tranquillement. A mesure que nous nous éloignions vers le sud, Nome disparaissait peu à peu dans les flots.

Le dernier objet sur lequel mes yeux s'arrêtèrent fut la grande croix de l'église catholique, que l'on apercevait encore longtemps après que le reste de la ville avait disparu à l'horizon. Cette même croix avait été pour moi un signe d'espérance, deux ans auparavant, quand je l'aperçus pour la première fois ; et, maintenant que je quittais le pays pour toujours, elle était un gage de résignation, un un rappel que, partout où nous sommes en cette vallée de larmes, la croix apparaît toujours. Avant de terminer ce court récit, cependant, je dois dire que j'ai trouvé les fatigues de la vie de missionnaire en Alaska bien plus douces que je ne le supposais ; et je n'ai emporté de mes deux années de séjour sur la côte de Bering que de très heureux souvenirs.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Abbeville. — Imprimerie F. PAILLART.